This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

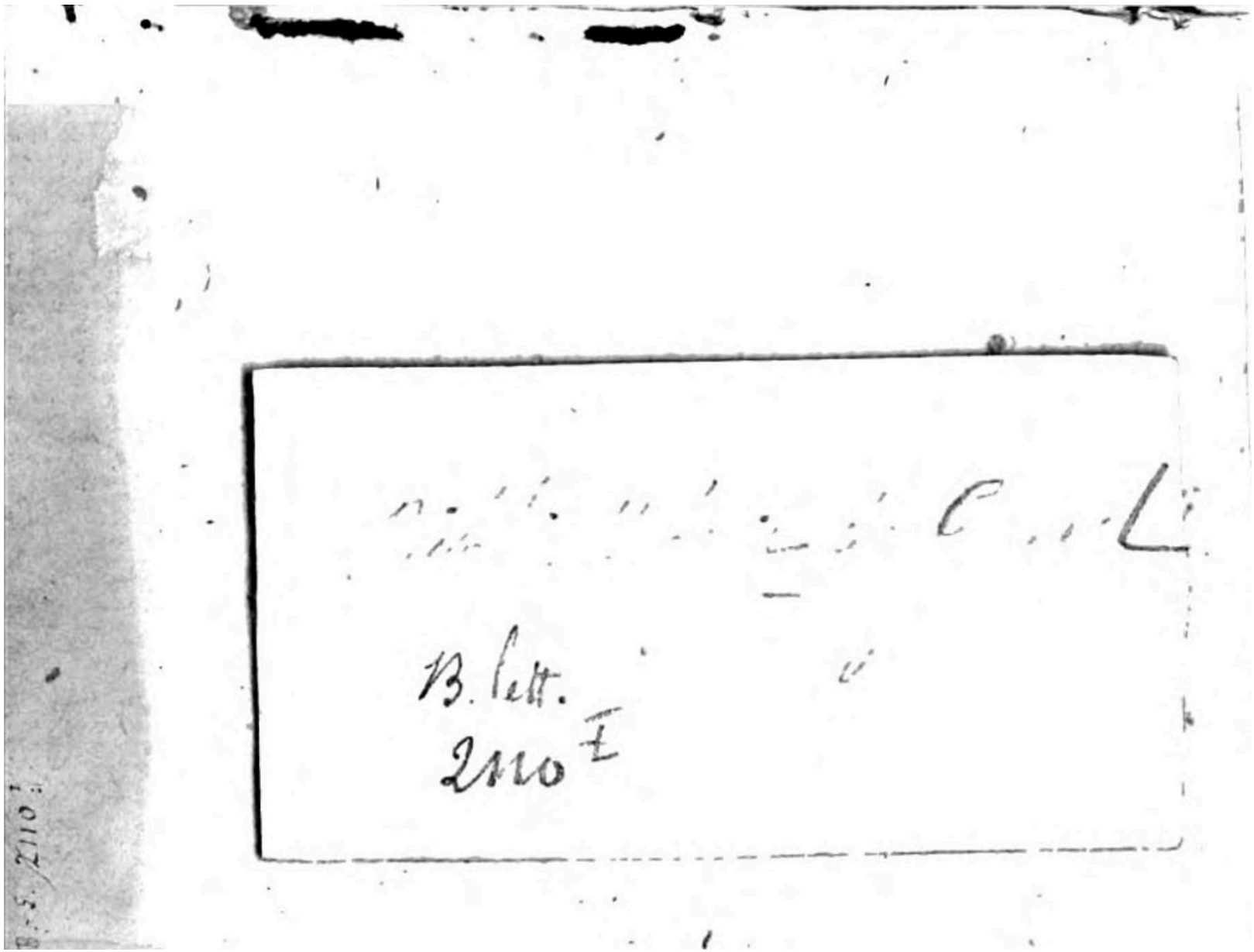
The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

The text on this page is estimated to be only 18.18% accurate

l l 1 I iMiv/FR.QiTciTcniBUOTHEEK GENT I Digiiized by Google


B. Lett.
2110 F

-\ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.62% accurate

t 1 t / ♦ DIgitIzed by Google

The text on this page is estimated to be only 28.67% accurate

Digitized by Google

Digitized by Coogle

(E U V R E s CHOISIES DE G R ESSE T. Digitized by Google

ŒUVRES

CHOISIES

DE GRESSET.

The text on this page is estimated to be only 24.29% accurate

ŒUVRES CHOISIES DE GRESSET, ÉDITION Oruéc de Figures eu taille douccr dessinées par Moreau le jeuue. DE L’IMPHIMERIK DE DIDOT JEUNE. A PARIS, Chez SaugraiN y rue du Jurdiucl* n deuxieme. Digitized by Google

ŒUVRES

CHOISIES

DE GRESSET,

ÉDITION

Ornée de Figures en taille douce dessinées par MOREAU le jeune.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

A PARIS,

Chez SAUGRAIN, rue du Jardinet.

L'An deuxième.

The text on this page is estimated to be only 16.67% accurate

Digitized by Google

VER-VERT A MADAME L’A B B E S S E D * * ^ CHANT PREMIER. V O U s , près de qui les grâces solilaires Brillent sans fard et régnent sans fierté j Vous , dont l’esprit, né pour la vérité , Sait allier des vertus austères Le goût , les ris , l'aiinablc liberté ; Puisqu’il vos yeux vous voulez que je trace D’un noble oiseau la touchante disgrâce , Soyez ma muse , échauffez mes accens , Et prêtez-moi ces sons intéressans , Ces tendres sous que forma votre lyre Lorsque Sultane, au printeius de ses jours , F ut enlevée à vos tristes amours , Digitized by Google

VER-VERT.

A MADAME

L'ABBESSE D***.

CHANT PREMIER.

Vous, près de qui les graces solitaires
Brillent sans fard et règnent sans fierté ;
Vous, dont l'esprit, né pour la vérité,
Sait allier à des vertus austères
Le goût, les ris, l'aimable liberté ;
Puisqu'à vos yeux vous voulez que je trace
D'un noble oiseau la touchante disgrace,
Soyez ma muse, échauffez mes accens,
Et prêtez-moi ces sons intéressans,
Ces tendres sons que forma votre lyre
Lorsque Sultane, au printems de ses jours,
Fut enlevée à vos tristes amours,

lO V E R -V E R T , Et descendit au ténébreux cnipiic : De mon héros les illustres malheurs Peuvent aussi se promettre vos pleurs. Sur sa vertu par le. sort traversée , Sur son voyage et scs longues erreurs , On au roi t pu faire une autre Ody.sséc , Et par vingt chants endormir les lecteurs j . Ou auroit pu des fables surannées Re.ssusciter les diables et les dieux , Des faits d'un mois occuper des années , Et, sur des tous d'un sublime ennuyeux , Psalmodier la cause infortunée D'un perroquet non moins brillant qu'Éuée, Non moins dévot, plus malheureux que lui ; Mais trop de vers euli'aînent trop d'ennui. Les muses sont des abeilles volages ; Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages, Et, ne prenaut que la Heur d'un sujet , Vole bientôt sur un nouvel objet. Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes ; Puissent vos lois se lire dans mes rimes ! Si , trop .sincère , en traçant ces portiaits J'ai dévoilé les mystères secrets , Digitized by Google

Et descendit au ténébreux empire :
De mon héros les illustres malheurs
Peuvent aussi se promettre vos pleurs.
Sur sa vertu par le sort traversée,
Sur son voyage et ses longues erreurs,
On auroit pu faire une autre Odyssée,
Et par vingt chants endormir les lecteurs ;
On auroit pu des fables surannées
Ressusciter les diables et les dieux,
Des faits d'un mois occuper des années,
Et, sur des tons d'un sublime ennuyeux,
Psalmodier la cause infortunée
D'un perroquet non moins brillant qu'Énée,
Non moins dévot, plus malheureux que lui :
Mais trop de vers entraînent trop d'ennui.
Les muses sont des abeilles volages ;
Leur goût voltige, il fuit les longs ouvrages,
Et, ne prenant que la fleur d'un sujet,
Vole bientôt sur un nouvel objet.
Dans vos leçons j'ai puisé ces maximes ;
Puissent vos lois se lire dans mes rimes !
Si, trop sincère, en traçant ces portraits
J'ai dévoilé les mystères secrets,

CHANT PREMIER. II L’art (les parloirs , la science des grilles , Les giavcs riens , les ni}rstic|iies vétilles , Votre eiijoûuieut me passera ces traits j Votre raison , exempte de foiblesses , Sait vous sauver ces fades petitesses; Sur votre esprit , soumis au seul devoir , L’illusion n’eut jamais de pouvoir : Vous savez trop (ju’un front que l’art déguise Plaît moins au ciel qu’une aimable franchise. Si la vertu se montroit aux mortels , Ce ne seroit ni par l’art des grimaces , Ni sous des traits farouches et cruels , Mais sous votre air, ou sous celui des grâces, Qu’elle vieudroit mériter nos autels. Dans maint auteur , de science profonde , J’ai lu qu’on perd à trop courir le monde ; Très-rarement en devient-on meilleur; Un sort errant ne conduit qu’à rerreur. Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Lares , Et conserver, paisibles casaniers. Notre vertu dans nos propres loyers , Que parcourir bords lointains et barbares t Sans quoi le cœur , victime des dangers.
Digitized by Googte

L'art des parloirs, la science des grilles,
Les graves riens, les mystiques vétilles,
Votre enjoûment me passera ces traits;
Votre raison, exempte de foiblesses,
Sait vous sauver ces fades petitesses;
Sur votre esprit, soumis au seul devoir,
L'illusion n'eut jamais de pouvoir:
Vous savez trop qu'un front que l'art déguise
Plaît moins au ciel qu'une aimable franchise.
Si la vertu se montroit aux mortels,
Ce ne seroit ni par l'art des grimaces,
Ni sous des traits farouches et cruels,
Mais sous votre air, ou sous celui des graces,
Qu'elle viendroit mériter nos autels.
Dans maint auteur, de science profonde,
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde;
Très-rarement en devient-on meilleur:
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos Lares,
Et conserver, paisibles casaniers,
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares:
Sans quoi le cœur, victime des dangers,

12 VER-VERT, Kcvicni chargé de vices élriingcrs. L’atFieiix destin du héros que je chuute Eu élcmise une preuve touchante ; Tous les échos des parloirs de Nevers , Si l’on en doute, attesteront mes vers. A Nevers donc, chez. les Visitandines , Vivoit naguère un perroquet fameux, A qui son art et sou cœur généreux, Ses vertus même , et ses grâces badines , Auroient dû faire un sort moins rigoureux , Si les bons cœurs étoient toujours heureux. Ver-vert , (ç’étoit le nom du personnage, } Transplanté là de rindicu rivage , l’ ut , jeune encor , ne sachant rien de rien , Au susdit cloître enfermé pour son bien. Il etoit beau , brillant , leste et volage , Aimable et franc , comme on l’est au bel âge. Né tendre et vif, mais encore innocent ; Bref, digne oiseau d’une si .sainte cage, Pai son caquet digue d’être en couvent. Pas n’est besoin, je pense, de décrire Les soins des sœurs, des nonnes, c’est tout dire; Et chaque mère, après sou directeur. Digitized by Googte

Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante
En éternise une preuve touchante :
Tous les échos des parloirs de Nevers,
Si l'on en doute, attesteront mes vers.
A NEVERS donc, chez les Visitandines,
Vivoit naguère un perroquet fameux,
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même, et ses graces badines,
Auroient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étoient toujours heureux.
Ver-vert, (c'étoit le nom du personnage,)
Transplanté là de l'indien rivage,
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien.
Il étoit beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent :
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être en couvent.
Pas n'est besoin, je pense, de décrire
Les soins des sœurs, des nonnes, c'est tout dire;
Et chaque mère, après son directeur,

The text on this page is estimated to be only 16.41% accurate

% f objets permis à leur oisif amour. Ver -Vert était Taiiie de ce séjour <>r. nr:. Digüi^r::; Google f.‘A i /«»/'»«•/ >

The text on this page is estimated to be only 9.67% accurate

Digitized by Google

CHANT PREMIER. l3 N’aimoit rien tant ; inC-inc dans plus d'un ca*nr, Ainsi IVcrit un chroniqueur sincère , Souvent l’oiseau l’emporta sur le père. Il pariageoit, dans ce paisible lieu , Tous les sirops dont le cher père en Dieu , Grâce aux bienfaits des nonnetles sucrées , Réconfortoit scs entrailles sacrées. Objet permis à leur oisifatuour , Ver-Vert étoit l’anie de ce séjour ; Exceplez-cn quelques vieilles dolentes , Des jeunes cœurs jalouses surveillantes , Il étoit cher toute la maison. N’étant encor dans l’âge de raison , Xiibrc , il pouvoit et tout dire et tout faire j Il étoit sûr de charmer et de plaire. Des bonnes sœurs égayant les travaux, 11 béquetoit et guimpes et bandeaux ; Il n’étoit point d’agréable partie , S’il n’y venoit briller, caracoler, Papillonner, siffler, rossignoler; Il badinoit, mais avec modestie. Avec cet air timide et tout prudent Qu’une novice a mciucen badinant. Digitized by Googte

N'aimoit rien tant : même dans plus d'un cœur,
Ainsi l'écrit un chroniqueur sincère,
Souvent l'oiseau l'emporta sur le père.
Il partageoit, dans ce paisible lieu,
Tous les sirops dont le cher père en Dieu,
Grace aux bienfaits des nonnettes sucrées,
Réconfortoit ses entrailles sacrées.
Objet permis à leur oisif amour,
Ver-Vert étoit l'ame de ce séjour ;
Exceptez-en quelques vieilles dolentes,
Des jeunes cœurs jalouses surveillantes,
Il étoit cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison,
Libre, il pouvoit et tout dire et tout faire ;
Il étoit sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il béquetoit et guimpes et bandeaux ;
Il n'étoit point d'agréable partie,
S'il n'y venoit briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler ;
Il badinoit, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a même en badinant.

VER-VERT 14 •> Par plusieurs voix iulerrogé sans cesse. Il répoiiclüit à tout avec justesse : Tel autrefois César , en même teins , Dictoit à quatre , eu styles difterens. Admis par- tout , si l'on en croit l'iiistoire , L'amant chéri raaugeoit au réfectoire: Là , touts'offroit à ses friands désirs ; Outre qu'eucor pour ses menus plaisirs , Pour occuper sou ventre infatigable, Pendant le tems qu'il passoit hors de table , Mille boubous, mille exquises douceurs Chargeoieut toujours les poches de nos sœurs,. Les petits soins, les aLtcuiious hues , Sont nés, dit-on, chez les Visitaudincs; L'heureux Ver-Vert l'éprouvoit chaque jour. Plus mitonné qu'un peifoquet de cour , Tout s'occupoit du beau pcnsiouuaire ; Ses jours couloieiit dans un noble loisir. Au grand dortoir il couchoit d'ordiuairc : Là , de cellule il avoit à choisir; Heureuse encor, trop heureuse la mère Dont il daiguoit, au retour de la nuit , Par sa présence honorer le réduit! Digitized by Google

Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondoit à tout avec justesse :
Tel autrefois César, en même tems,
Dictoit à quatre, en styles différens.
Admis par-tout, si l'on en croit l'histoire,
L'amant chéri mangeoit au réfectoire :
Là, tout s'offroit à ses friands desirs ;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le tems qu'il passoit hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs
Chargeoient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines ;
L'heureux Ver-Vert l'éprouvoit chaque jour.
Plus mitonné qu'un perroquet de cour,
Tout s'occupoit du beau pensionnaire ;
Ses jours couloient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchoit d'ordinaire :
Là, de cellule il avoit à choisir :
Heureuse encor, trop heureuse la mère
Dont il daignoit, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit !

CHANT PREMIER. l5 Tr^s-^•arenIcnt les antiques dircrcM es I ogeoient l'oiseau ; des novices proprettes L'alcove simple éloit plus de son goût ; Car remarquez qu'il étoit propre en tout. Quand chaque soir le jeune anachorlMc A voit fixé sa nocturne retraite , Jusqu'au lever de l'astre de Vénus II reposoit sur la boîte aux agnus. A son réveil , de la fraîche nonnciie , Libre témoin , il voyoitla toilette. Je dis toilette, et je le dis tout bas ; Oui , quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas Aux fronts voilés des miroirs moins fidellcs Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles. Ainsi qu'il est pour le monde et les cours Un art, un goût de modes et d'atours , Il est aussi des modes pour le voile ; IJ est un art de donner d'heureux tours A l'étamine, à la plus simple toile. Souvent l'essaim des folâtres amours , Essaim qui sait franchir grilles et tours , Donne aux bandeaux une grâce piquante , Un air galant à la guimpe flottante ; Digitized by Google

Très-rarement les antiques discrettes
Logeoient l'oiseau ; des novices proprettes
L'alcove simple étoit plus de son goût ;
Car remarquez qu'il étoit propre en tout.
Quand chaque soir le jeune anachorète
Avoit fixé sa nocturne retraite,
Jusqu'au lever de l'astre de Vénus
Il reposoit sur la boîte aux agnus.
A son réveil, de la fraîche nonnette,
Libre témoin, il voyoit la toilette.
Je dis toilette, et je le dis tout bas :
Oui, quelque part j'ai lu qu'il ne faut pas
Aux fronts voilés des miroirs moins fidelles
Qu'aux fronts ornés de pompons et dentelles.
Ainsi qu'il est pour le monde et les cours
Un art, un goût de modes et d'atours,
Il est aussi des modes pour le voile ;
Il est un art de donner d'heureux tours
A l'étamine, à la plus simple toile.
Souvent l'essaim des folâtres amours,
Essaim qui sait franchir grilles et tours,
Donne aux bandeaux une grace piquante,
Un air galant à la guimpe flottante ;

..

i6 VE R-VERT Enfin , avant de pai’oîlrc au parloir. On doit au moins deux coups-d’œil au miroir. Ceci soit dit entre nous en silence : Sans autre écart revenons au héros. Dans ce séjour de l’oisive indolence , Ver-Vert vivoit sans ennui , sans travaux ; Dans tous les cœurs il réguoit sans partage : Pour lui sœur ïhècleoublioit les moineaux ; Quatre serins en étoient morts de rage ; Et deux matoux, autrefois en faveur, Dépérissoicut d’envie et de langueur. Qui l’auroi t dit,en ces jours pleins de charmes, Qu’en pure perte on cultivoit ses mœurs ; Qu'un tems viendroit, teins decrimeetd’alarmes^ Où ce Ver-Vert , tendre idole des cœurs , Ne scroit plus qu’un triste objet d’horreurs 1 Arrête, muse , et retarde les latin es Que doit coûter l’aspect de scs malheurs , Fruit trop amer des égards de nos sœurs. Digitized by Googte

Enfin, avant de paroître au parloir,
On doit au moins deux coups-d'œil au miroir.
Ceci soit dit entre nous en silence :
Sans autre écart revenons au héros.
Dans ce séjour de l'oisive indolence,
Ver-Vert vivoit sans ennui, sans travaux ;
Dans tous les cœurs il régnoit sans partage :
Pour lui sœur Thècle oublioit les moineaux ;
Quatre serins en étoient morts de rage ;
Et deux matoux, autrefois en faveur,
Dépérissoient d'envie et de langueur.
Qui l'auroit dit, en ces jours pleins de charmes,
Qu'en pure perte on cultivoit ses mœurs ;
Qu'un tems viendroit, tems de crime et d'alarmes,
Où ce Ver-Vert, tendre idole des cœurs,
Ne seroit plus qu'un triste objet d'horreurs !
Arrête, muse, et retarde les larmes
Que doit coûter l'aspect de ses malheurs,
Fruit trop amer des égards de nos sœurs.

CHANT SECOND. • On juge bien qu'étant à telle école Point ne inancjuoit du don de la parole L'oiseau disert ,• hormis dans les repas , Tel qu'une nonne , il ne déparloit pas ; Bien est-il vrai qu'il parloit comme un livre, Toujours d'un tou confit en savoir-vivre. Il n'étoit point de ces fiers perroquets (^ue l'air du siècle a rendus trop coquets , Et qui , sifFIés par des bouches mondaines , N'ignorent rien des vanités humaines. Ver-Vert étoit un perroquet dévot, Une belle ame innocemment guidée ; Jamais du mal il n'avoit eu l'idée , Ne disoit oiic un immodeste mot : Mais en revanche il savoit des cantiques , Des oremus , des colloques mystiques ÿ Il disoit bien son bcnediciu , Et notre mire , et votre charité; Il savoit même un peu du soliloque , • • •

i8 VER-VERT » El des traits fins de Marie Alaeoqne : 11 avüit eu , dans ce docte manoir , Tous les secours qui mènent au savoir. Il dtoit là maintes filles savantes Qui motpourmotportoient dans leurs cerveaux Tous les noëls anciens et nouveaux. Instruit, formé par leurs leçons fréquentes , Bientôt l'élève égala scs régentes : De leur tou meme adroit imitateur, Il exprimoit la pieuse lenteur, Les saints soupirs, les notes languissantes Du chant des sœurs , colombes gémissantes : Finalement, Ver-Vert savoir par cœur Tout ce que sait une mère de chœur. Trop resserré dans les bornes d'un cloître , Un tel méi-ite au loin sc fit connoître ; Dans tout Nevers, du malin jusqu'au soir , Il n'éioit bruit que des scènes mignonnes Du perroquet des bienheureuses nonnes ; De Moulins même on venoit pour le voir. Le beairVer-Vert ne bongeoit du parloir. Sœur Mélanie , en guimpe toujours fine , Portoit l'oiseau : d'abord aux spectateurs Digilized by Google

Et des traits fins de Marie Alacoque :
Il avoit eu, dans ce docte manoir,
Tous les secours qui mènent au savoir.
Il étoit là maintes filles savantes
Qui mot pour mot portoient dans leurs cerveaux
Tous les noëls anciens et nouveaux.
Instruit, formé par leurs leçons fréquentes,
Bientôt l'élève égala ses régentes :
De leur ton même adroit imitateur,
Il exprimoit la pieuse lenteur,
Les saints soupirs, les notes languissantes
Du chant des sœurs, colombes gémissantes :
Finalement, Ver-Vert savoit par cœur
Tout ce que sait une mère de chœur.
Trop resserré dans les bornes d'un cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître ;
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'étoit bruit que des scènes mignonnes
Du perroquet des bienheureuses nonnes ;
De Moulins même on venoit pour le voir.
Le beau Ver-Vert ne bougeoit du parloir.
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portoit l'oiseau : d'abord aux spectateurs

The text on this page is estimated to be only 28.51% accurate

19 CHANT II. ë Elle en faisoit admirer les couleurs , Les agrémens , la douceur enfantine ; Son air lieureux ne manquoil point les cœurs. Mais la beauté du tendre néophyte N'étoit encor que le moindre mérite ; On oubiioit ces attraits cuchanteiirs , Lès que sa voix frappoit les auditeurs. Orné, rempli de saintes geniillesses Que lui dictoient les plus jeunes professes , L^illustre oiseau commencoit son récit; A chaque instant de nouvelles finesses , Des charmes neufs varioient son débit: Eloge unique et difficile h croire , Pour tout parleur qui dit publiquement , Kul ne i^rmoit dans tout son auditoire ; Quel orateur en pourroit dire autant ? On l'écoutoit , on van toit sa mémoire : Lui cependant, stylé parfaitement , Bien convaincu du néant de la gloire ^ Se reugorgeoit toujours dévotement , Et triomphoit toujours modestement. Quand il avoit débité sa science. Serrant le bec , et parlatu en cadence ^ DIgitized by Google

20 VER-VERT y Il s’inclinoiL d’iiu air saiiciifié , £t laissait h\sun luomlc édifie. Il n’avoit dit que des phrasis gentilles , Que des douceurs , excepté quelques mots De inédisauce, et tels propos de filles Que par hasard il appreuoit aux grilles , Ou que uos sœurs iraitoicnt dans leur enclos. Ainsi vivoit dans ce nid délectable. Eu maître, eu saint , eu sage véritable , Père Ver-Vert , cher à plus d’une Hébé ; Gras comme un moine, et nou moins vénérable. Beau comme un cœur,savantcomme un abbé , Toujours aimé , comme toujours aimable , Civilisé , musqué , pincé , rangé , Heureux enfiu s’il n’eût pas vojagé^ Mais vint ce tems d’affligeante mémoire , Ce tems critique où s’éclipse sa gloire. O crime ! o boute F ô cruel souvenir ! Fatal vo^'age ! aux yeux de l’avenir Que ne peut-on en dérober l’histoire ! Ah ! qu’im grand nom est un bien daugereux î Un sort caché fut toujours plus heureux. Sur cet exemple on peut ici m'eu croire ; Digitized by Google

Il s'inclinoit d'un air sanctifié,
Et laissoit là son monde édifié.
Il n'avoit dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, et tels propos de filles
Que par hasard il apprenoit aux grilles,
Ou que nos sœurs traitoient dans leur enclos.
Ainsi vivoit dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,
Père Ver-Vert, cher à plus d'une Hébé;
Gras comme un moine, et non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un abbé,
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé,
Heureux enfin s'il n'eût pas voyagé.
Mais vint ce tems d'affligeante mémoire,
Ce tems critique où s'éclipse sa gloire.
O crime! ô honte! ô cruel souvenir!
Fatal voyage! aux yeux de l'avenir
Que ne peut-on en dérober l'histoire!
Ah! qu'un grand nom est un bien dangereux!
Un sort caché fut toujours plus heureux.
Sur cet exemple on peut ici m'en croire;

/ CHANTII. 21 Trop (le tulcns, tir>p de succès flatteurs , 7'raîucnt souvent lu ruine des mœurs. Ton nom , Vert-Vert, tes prouesses brillantes, Ne furent point bornés à ces climats ; 1 a renommée annonça tes appas , Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes. Là, comme on sait, la Visitation A son bercail de révérendes mères , Qui , comme ailleurs , dans cette nation , • A tout savoir ne sont pas les dernières ; Par quoi bientôt, apprenant des premières Ce qu'on disoit du perroquet vanté, Désir leur vint d'en voir la vérité. Desir de fille est un feu qui dévore , Désir de nonne est cent fois pis encore. Déjà les cœurs s'envolent à Nevers ; . Voilà d'aborti vingt têtes à l'envers Pour un oiseau. L'on écrit tout àl'beurc En Nivernois à la supérieure , Pour la prier que l'oiseau , plein d'attraits , Soit pour un tems amené par la Loire ; Et que, conduit au rivage nantais, . Lui-même il puisse y jouir de sa gloire y Digitized by Google

Trop de talens, trop de succès flatteurs,
Traînent souvent la ruine des mœurs.
Ton nom, Vert-Vert, tes prouesses brillantes,
Ne furent point bornés à ces climats ;
La renommée annonça tes appas,
Et vint porter ta gloire jusqu'à Nantes.
Là, comme on sait, la Visitation
A son bercail de révérendes mères,
Qui, comme ailleurs, dans cette nation,
A tout savoir ne sont pas les dernières ;
Par quoi bientôt, apprenant des premières
Ce qu'on disoit du perroquet vanté,
Desir leur vint d'en voir la vérité.
Desir de fille est un feu qui dévore,
Desir de nonne est cent fois pis encore.
Déja les cœurs s'envolent à Nevers ;
Voilà d'abord vingt têtes à l'envers
Pour un oiseau. L'on écrit tout à l'heure
En Nivernois à la supérieure,
Pour la prier que l'oiseau, plein d'attraits,
Soit pour un tems amené par la Loire ;
Et que, conduit au rivage nantais,
Lui-même il puisse y jouir de sa gloire,

22 VER-VERT, Et se prêter à de tendres souhaits. La lettre part. Quand viendra la réponse ? Dans douze joui’s ; quel siècle jusques-Ià ! Lettre sur lettre, et nouvelle semonce : Ou ne dort plus ; sœur Cécile en mourra. Or, Nevers arrive enfin l’épître. Grave sujet j on tient le grand chapitre. Telle requête eflParouchc d’abord. Perdre Ver-Vert ! o ciel I plutôt la mort î Dans ces tombeaux , sous ces tours isolées , Que ferons-nous si ce cher oiseau sort ? Ainsi parloientles plus jeunes voilées, Dont le cœur vif, et las de son loisir , S’ouvroit encore h l’innocent plaisir : Et, dans le vrai , c’éioit la moindre chose Que cette troupe , étroitement enclose , A qui d’ailleurs tout autre oiseau manquoit , Eût pour le moins un pauvre perroquet. L’avis pourtant des mères assistantes , De ce sénat antiques présidentes , Dont le vieux cœur ainioii moins vivement , Futd' envoyer le paipille charmant Pour quinze jours j car , en têtes prudentes , Digitized by Google

Et se prêter à de tendres souhaits.
La lettre part. Quand viendra la réponse ?
Dans douze jours : quel siècle jusques-là !
Lettre sur lettre, et nouvelle semonce :
On ne dort plus ; sœur Cécile en mourra.
Or, à Nevers arrive enfin l'épître.
Grave sujet; on tient le grand chapitre.
Telle requête effarouche d'abord.
Perdre Ver-Vert ! ô ciel ! plutôt la mort !
Dans ces tombeaux, sous ces tours isolées,
Que ferons-nous si ce cher oiseau sort ?
Ainsi parloient les plus jeunes voilées,
Dont le cœur vif, et las de son loisir,
S'ouvroit encore à l'innocent plaisir :
Et, dans le vrai, c'étoit la moindre chose
Que cette troupe, étroitement enclose,
A qui d'ailleurs tout autre oiseau manquoit,
Eût pour le moins un pauvre perroquet.
L'avis pourtant des mères assistantes,
De ce sénat antiques présidentes,
Dont le vieux cœur aimoit moins vivement,
Fut d'envoyer le pupille charmant
Pour quinze jours ; car, en têtes prudentes,

CHANT II. 23 Elles craignoient qu’un refus olisiinc Ne les brouillât avec nos sœurs de Nantes : Ainsi jugea l’état embéguiné. Après ce bill des m^ ladjrs de l’ordre , Dans la coimnune arrive grand désordre : Quel sacrifice !y peiit-ou consentir? Est-il donc vrai , dit la sœur Séraphinc : Quoi ! nous vivons, et Ver-Vert va partir! D’une autre part , la mère sacrisiiiic Trois fois pfdit , soupire quatre fois , Pleure, frémit , se pâme , perd la voir. Tout est eu deuil. Je ne sais quel présage D’un noir crayon leur trace ce voyage : Pendant la nuit, des songes pleins d’horreur Du jour encor redoublent la terreur. Trop vains regrets ! l’instant funeste arri\c; Jh tout est prêt sur la fatale rive ^ Il faut enfin se résoudre aux adieux , Et coinincuccr une absence cruelle : Jà chaque sœur gémit en tourterelle, Et plaint d’avance un veuvage ennuyeux. Que de baisers au sortir de ces lieux lleeut Ver-Vert ! quelles tendres uîarincs ! Digitized by Google

Elles craignoient qu'un refus obstiné
Ne les brouillât avec nos sœurs de Nantes :
Ainsi jugea l'état embéguiné.
Après ce bill des myladys de l'ordre,
Dans la commune arrive grand désordre :
Quel sacrifice ! y peut-on consentir ?
Est-il donc vrai, dit la sœur Séraphine :
Quoi ! nous vivons, et Ver-Vert va partir !
D'une autre part, la mère sacristine
Trois fois pâlit, soupire quatre fois,
Pleure, frémit, se pâme, perd la voix.
Tout est en deuil. Je ne sais quel présage
D'un noir crayon leur trace ce voyage :
Pendant la nuit, des songes pleins d'horreur
Du jour encor redoublent la terreur.
Trop vains regrets ! l'instant funeste arrive :
Jà tout est prêt sur la fatale rive ;
Il faut enfin se résoudre aux adieux,
Et commencer une absence cruelle :
Jà chaque sœur gémit en tourterelle,
Et plaint d'avance un veuvage ennuyeux.
Que de baisers au sortir de ces lieux
Reçut Ver-Vert ! quelles tendres alarmes !

24 VER-VERT, I Ou se rairache , ou le baigne de Jannes : 'Plus il est près de quitter ce séjour, Plus ou lui trouve et.d'esprit et de chamies. Ealiu pourtant il a passé le tour : Du inouastère , avec lui , fuit l'ainour, Pars , va, mou fils , vole où l'houneur t'appcKe j Keviens cbarmaut, reviens toujours fidelie ; Que les zéphyrs te portent sur les flots , 'i'andis qu'iti dans uu triste repos Je languirai forcément exilée , Sombre , inconnue , et jamais consolée* ; Pars , cherVer-Vert , et dans ton heureux com-s Suis pris partout pour l'aîné des amours. Tel fut l'adieu d'une nounain poupine, (^ui , pour distraire et charmer sa Ijingueur , Entre deux draps avoit à la sourdine Très-souvent fait l'oraison dans Racine, ' Et qui , sans doute , auroit de très-grand cœur ^ Loin du couvent, suivi l'oiseau parleur. Mais c'en est lait, on embarque le drôle. Jusqu'à présent vertueux , ingénu. Jusqu'à présent modeste eu sa parole ; Puisse son cœur , tons laua meut défendu , Digitized by Google

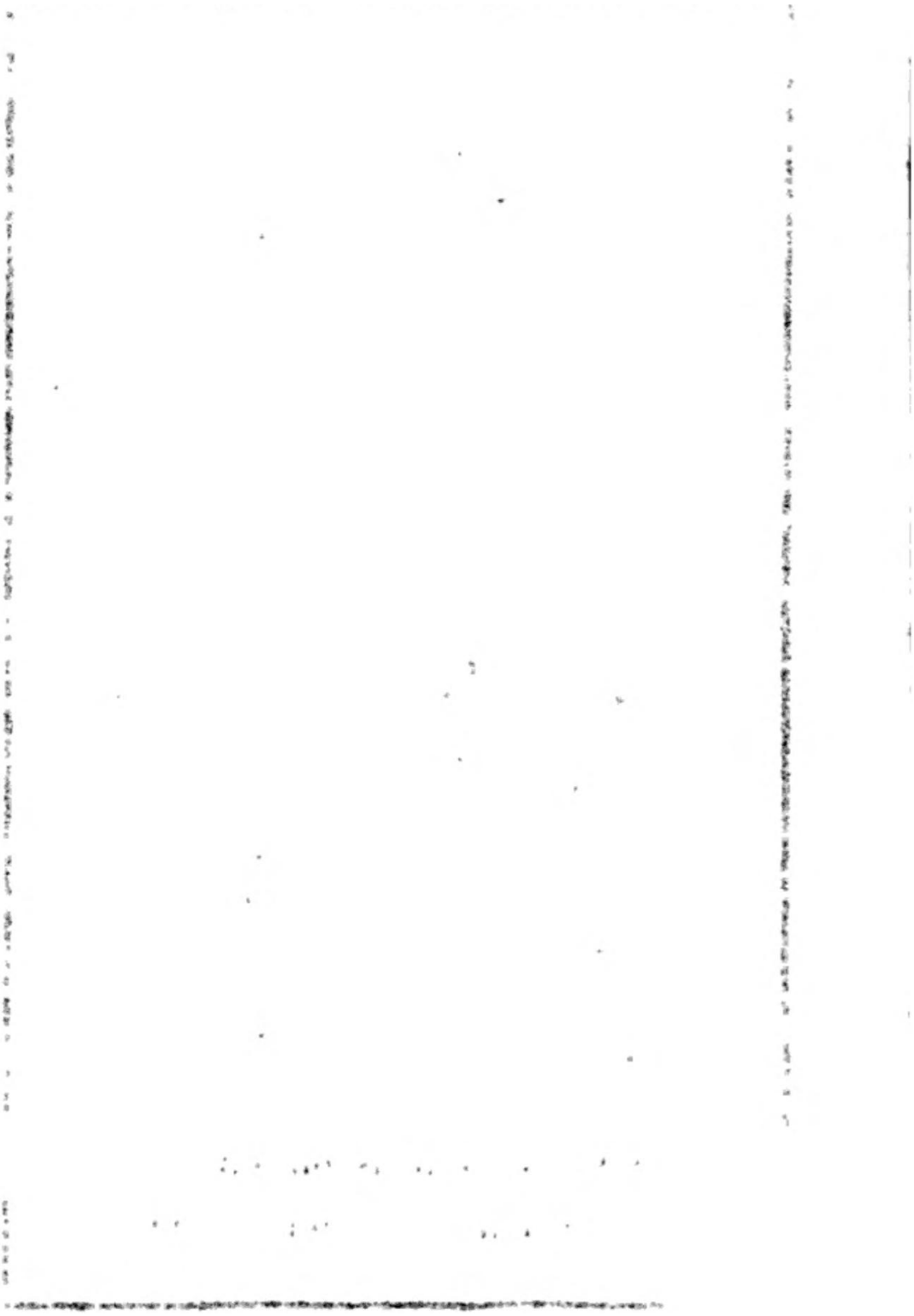
On se l'arrache, on le baigne de larmes :
Plus il est près de quitter ce séjour,
Plus on lui trouve et d'esprit et de charmes.
Enfin pourtant il a passé le tour :
Du monastère, avec lui, fuit l'amour.
Pars, va, mon fils, vole où l'honneur t'appelle ;
Reviens charmant, reviens toujours fidelle ;
Que les zéphyrs te portent sur les flots,
Tandis qu'ici dans un triste repos
Je languirai forcément exilée,
Sombre, inconnue, et jamais consolée :
Pars, cher Ver-Vert, et dans ton heureux cours
Sois pris partout pour l'aîné des amours.
Tel fut l'adieu d'une nonnain poupine,
Qui, pour distraire et charmer sa langueur,
Entre deux draps avoit à la sourdine
Très-souvent fait l'oraison dans Racine,
Et qui, sans doute, auroit de très-grand cœur,
Loin du couvent, suivi l'oiseau parleur.
Mais c'en est fait, on embarque le drôle,
Jusqu'à présent vertueux, ingénu,
Jusqu'à présent modeste en sa parole :
Puisse son cœur, constamment défendu,

The text on this page is estimated to be only 17.70% accurate

!l’ars,rhor\iT-\^,(*({Uns Ion heureux emu iSois pris par (ou(pour Taîiie des amours I (VtMitnTPaf.s4. BB9ru3^' ^ MTTirrir " V ' ^ A Il '• . 1 * i/W K^BBHHKEvtP-Ttf M4ltiT- ".vy^n L» Ë. 'II. ihiÂamf/ Digilized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.25% accurate

• Digitized by Coogle



The text on this page is estimated to be only 20.34% accurate

25 CHANT II. Au tluîirc un jour rapportci- sa venu ! Quoi qu’il eu soit, déjà la raine vole , Du Inuit des eaux les airs ont retenti • Du Ijon vent souffle, on part , on est parti» 3; Digitized by Google

Au cloître un jour rapporter sa vertu !
Quoi qu'il en soit, déjà la rame vole,
Du bruit des eaux les airs ont retenti ;
Un bon vent souffle, on part, on est parti.

CHANT TROISIÈME. La lucmc ucf, lcgl‘ic et vagabonde, Qui vüitui'üit Je saint oiseau sur l’onde, Portoit aussi deux njinplies, trois dragons. Une nourrice, un moine, deux gascons. Pour un enfant qui sort du monastère, C’étoit éclioir en dignes compagnons ! Aussi Ver- Vert , ignorant leurs façons, Se trouva là comme en terre étrangère ; Nouvelle langue et nouvelles leçons. L’oiseau surpris n’eutendoit point leur st^ le : Ce u’étoit plus paroles d’évangile ; Ce n’étoitplus ces pieux entretiens. Ces traits de bible et d’oraisons mentales , Qu'il cutendoi'* chez nos douces vestales; Mais de gros mots , et non des plus chrétiens : Car les dragons , race assez peu dévote , Ne parloieiit là que langue de gargotle ; Charmant au mieux les ennuis du chemin , Ils UC fétüient que le patron du vin . ^ Digitized by Google

CHANT TROISIÈME.

La même nef, légère et vagabonde,
Qui voituroit le saint oiseau sur l'onde,
Portoit aussi deux nymphes, trois dragons,
Une nourrice, un moine, deux gascons.
Pour un enfant qui sort du monastère,
C'étoit échoir en dignes compagnons !
Aussi Ver-Vert, ignorant leurs façons,
Se trouva là comme en terre étrangère ;
Nouvelle langue et nouvelles leçons.
L'oiseau surpris n'entendoit point leur style :
Ce n'étoit plus paroles d'évangile ;
Ce n'étoit plus ces pieux entretiens,
Ces traits de bible et d'oraisons mentales,
Qu'il entendoit chez nos douces vestales ;
Mais de gros mots, et non des plus chrétiens :
Car les dragons, race assez peu dévote,
Ne parloient là que langue de gargotte ;
Charmant au mieux les ennuis du chemin,
Ils ne fêtoient que le patron du vin.

 Puis les gascons et les trois prioiincllcs Y conccriüit-nt sur (les tons de rneilcs : De leur coté les bateliers juroient , Rinioient eu dieu , blasphéinoien» et sacroient ,* Leur voix, stylée aux tons m'ileset fermes, Articuloit sans rien perdre des termes. Dans le fracas , confus , embarrassé , Ver-Vert gardoit un silence forcé ; ^Visie, timide, il n'osoit sc produire , Et ne savoit (pie penser ni (juc dire. Pendant la route on voulut par faveur Faire causer le perroquet rêveur : Frère Lubin, d'un ton peu iiionaslique , Interrogea le beau mélancolique. L'oiseau bénin prend son air de douceur, Et, vous poussant un soupir méthodique , D'un ton pédant répond, Ave, ma sœur. A cet Ave , jugez si l'on du! rire ; Tous en chorus bernent le pauvre sire. Ainsi berné , le novice interdit Comprit en soi qu'il n'avoit pas bien dit, Et (ju'il scroit mal mené des commères S'il ne parloit la langue des confrères : Digitized by Googte

VER-VERT, Son coeur , né fier, et qui , jusqu'à cc icins , Avoit été nourrri d'un doux encens , Ne put garder sa modeste consiaucc Dans cet assaut de mépris flétrissaus : A cet instant , eu perdant patience , Ver-Vert perdit sa première innocence. Dès-lors ingrat, en soi-méine il maudit Les chères sœurs , ses premières maîtresses , Qui u'avüieut pas su mettre en son esprit Du beau français les brillantes tincsscs , Les sons nerveux et les délicatesses. A les apprendre il met donc tous ses soins , Parlant très-peu , mais ii'en peiisanl pas moins. D'abord l'oiseau , comme il n'étoit pas bêle , Pour faire place à de nouveaux discours , *■ ^ •* Vit qu'il devüit oublier pour toujours Tous les gaudés qui farcissoicut sa tcic ; Ils furent tous oubliés eu deux jours , Tant il trouva la langue à la dragoime PI us du bel air que les termes de nouue. En moins de rien l'éloquent animal , (Hélas ! jeunesse apprend trop bien le mal î) L'auimal , dis-je , éloquent et docile ,
Digitized by Google

Son cœur, né fier, et qui, jusqu'à ce tems,
Avoit été nourrri d'un doux encens,
Ne put garder sa modeste constance
Dans cet assaut de mépris flétrissans :
A cet instant, en perdant patience,
Ver-Vert perdit sa première innocence.
Dès-lors ingrat, en soi-même il maudit
Les chères sœurs, ses premières maîtresses,
Qui n'avoient pas su mettre en son esprit
Du beau français les brillantes finesses,
Les sons nerveux et les délicatesses.
A les apprendre il met donc tous ses soins,
Parlant très-peu, mais n'en pensant pas moins.
D'abord l'oiseau, comme il n'étoit pas bête,
Pour faire place à de nouveaux discours,
Vit qu'il devoit oublier pour toujours
Tous les gaudés qui farcissoient sa tête :
Ils furent tous oubliés en deux jours,
Tant il trouva la langue à la dragonne
Plus du bel air que les termes de nonne.
En moins de rien l'éloquent animal,
(Hélas ! jeunesse apprend trop bien le mal !)
L'animal, dis-je, éloquent et docile,

CHANT III. 29 En moins de rien fut rudement habile. Bien vite il sut jurer et maugréer Mieux qu^un vieux diable au fond d'un bénitier. Il dément it les célèbres maximes Où nous lisons qi^on ne vient aux grands crimes Que par degrés : il fut un scélérat Profès d’abord , et sans noviciat. Trop bien sut-il graver en sa mémoire Tout l’alphabet des bateliers de Loire. Dèsq u'iui d’iceiix, dans quelque vertigo , Lac h oit un mor. . . .Ver- Vert faisoit IVcho : Lors applaudi par la bande susdite , Fier et content de son petit mérite, Il n’aima plus que le honteux honueur De savoir plaire au monde suborneur ^ Et , dégradant son généreux organe , Il ne fut plus qu’un orateur profane. Faut-il qu’aiusi l’exemple séducteur Du ciel au diable emporte un jeune cœur ! Pendant ces jours , durant ces tristes scènes , Que faisiez-vous dans vos cloîtres déserts , Chastes Iris du couvent de Nevers ? Sans doute , liylas ! vous faisiez des ucuvaincs DIgitized by Google

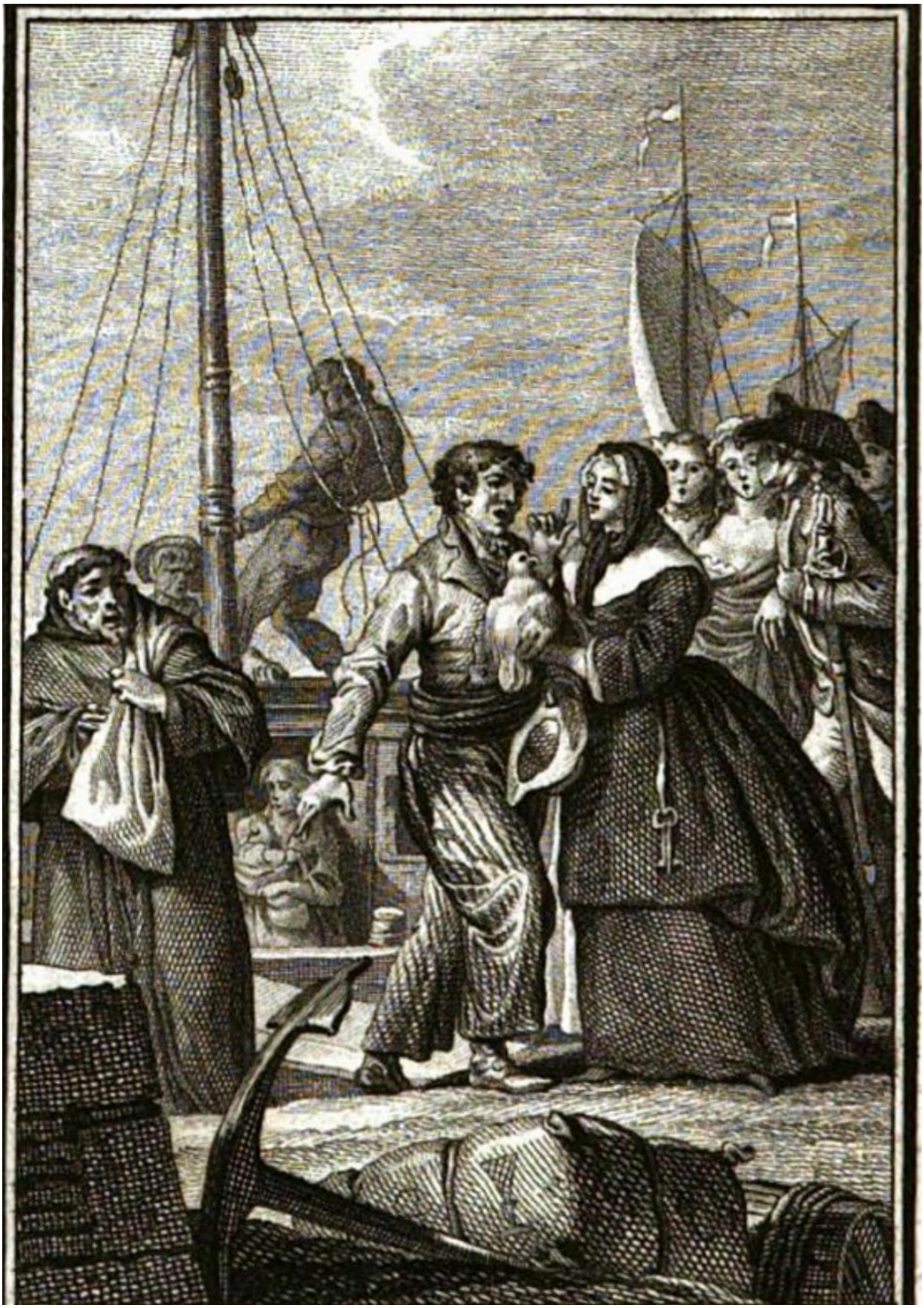
3o V E R - V E R T , Pour le retour du plus graud des ingrats , Pour un volage indigne de vos peines , Et qui , soumis à de nouvelles chaînes y De vos amours ne faisoit plus de cas. Sans doute alors l'accès du monastère Etoit d'ennuis tristement obsédé ; La grille étoit dans un deuil solitaire , Et le silence étoit presque gardé. Cessez vos vœux, Ver-Vert n'en est plus digue ; Ver-Vert n'est plus cet oiseau révérend , Ce perroquet d'une humeur si bénigne , Ce cœur si pur , cet esprit si fervent ; Vous le dirai-je ? il n'est plus qu'un brigand , Lâche apostat , blasphémateur insigne : Les vents légers et les nymphes des eaux Ont moissonné le fruit de Vos travaux. Ne vantez point sa science infinie : Sans la vertu , que vaut un grand génie ? N*y pensez plus : l'inlatne a , sans pudeur, Prostitué ses falens et son cœur. Déjà pourtant on approche de Nantes , Où languissüient nos sœurs impatientes ; Pour leurs désirs le jour trop tard naissoit, Digiiized by Google

Pour le retour du plus grand des ingrats,
Pour un volage indigne de vos peines,
Et qui, soumis à de nouvelles chaînes,
De vos amours ne faisoit plus de cas.
Sans doute alors l'accès du monastère
Étoit d'ennuis tristement obsédé;
La grille étoit dans un deuil solitaire,
Et le silence étoit presque gardé.
Cessez vos vœux, Ver-Vert n'en est plus digne;
Ver-Vert n'est plus cet oiseau révérend,
Ce perroquet d'une humeur si bénigne,
Ce cœur si pur, cet esprit si fervent;
Vous le dirai-je? il n'est plus qu'un brigand,
Lâche apostat, blasphémateur insigne:
Les vents légers et les nymphes des eaux
Ont moissonné le fruit de vos travaux.
Ne vantez point sa science infinie:
Sans la vertu, que vaut un grand génie?
N'y pensez plus: l'infâme a, sans pudeur,
Prostitué ses talens et son cœur.
Déjà pourtant on approche de Nantes,
Où languissoient nos sœurs impatientes:
Pour leurs desirs le jour trop tard naissoit,

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 12.67% accurate

fr Kii déhai’quanl auprès delabégumc, T/oiseau luadré lacoimiit à sa uiine. l'/unt UP Ptw St . *•



CHANT ITT. 3l T)c.s deux Uop tard le jour disparoissoif. D ans ce.s emmis , respérauce flalteu.'îe , A nous tromper toujours ingénieuse , Ijeur proincttoit un e.sprit cultivé , Un perroquet noblement élevé , Une voix tendre , honnête , édifiante , Des seuliiucns , un mérite achevé : Mais, O douleur ! o vaine et fausse attente î La nef arrive , et l'équipage en sort. L^ne tourière étoit a.ssise au port. Dès le départ de la première lettre , Là chaque jour elle venoit se mettre : Scs yeux, errans sur le lointain des flots , Sembloient hâter le vai.sseau du héros. En débarquant auprès de la béguine, li'oiseau madré la connut à sa mine , A son oeil prude ouvert en tapinois, A sa grand'coîire , à sa fine étamine , A scs gants blancs , à sa mourante voix , Et mieux cucore à sa petite croix : > lien frémit, et même il est croyable Qu'en militaire il la donnoit au diable ; Trop mieux aimant suivre quelque dragon , Digitized by Google

Des cieux trop tard le jour disparoissoit.
Dans ces ennuis, l'espérance flatteuse,
A nous tromper toujours ingénieuse,
Leur promettoit un esprit cultivé,
Un perroquet noblement élevé,
Une voix tendre, honnête, édifiante,
Des sentimens, un mérite achevé :
Mais, ô douleur! ô vaine et fausse attente!
La nef arrive, et l'équipage en sort.
Une tourière étoit assise au port.
Dès le départ de la première lettre,
Là chaque jour elle venoit se mettre :
Ses yeux, errans sur le lointain des flots,
Sembloient hâter le vaisseau du héros.
En débarquant auprès de la béguine,
L'oiseau madré la connut à sa mine,
A son œil prude ouvert en tapinois,
A sa grand'coiffe, à sa fine étamine,
A ses gants blancs, à sa mourante voix,
Et mieux encore à sa petite croix :
Il en frémit, et même il est croyable
Qu'en militaire il la donnoit au diable ;
Trop mieux aimant suivre quelque dragon,

 Dont il savoit le bachique jargon , Qu’aller apprendre encor les litanies , La révérence et les cérémonies. Mais force fut au grivois dépile D’être conduit au glie détesté. Malgré ses cris , la tourière l’emporte : Il la" mordoit , dit-on , de bonne sorte , Chemin faisant ; les uns disent au cou , D’autres au bras ; on ne sait pas bien on : D’ailleurs , qu’importe ? A la fin ,non sans peine. Dans le couvent la béate remmène ; Elle l’annonce. Avec grande rumeur Le bruit en court. Aux premières nouvelles La cloche sonne. Ou étoit lors au chœur: On quille tout , on court , on a des ailes : n C’est lui , ma sœur! il est au grand parloir I • Ou vole en foule , on grille de le voir ; Les vieilles même, au marcher symmélrique , Des ans tardifs ont oublié le poids r Tout rajeunit; et la mère Angélique Courut alors pour la première fois. Digitized by Google

Dont il savoit le bachique jargon,
Qu'aller apprendre encor les litanies,
La révérence et les cérémonies.
Mais force fut au grivois dépité
D'être conduit au gîte détesté.
Malgré ses cris, la tourière l'emporte :
Il la mordoit, dit-on, de bonne sorte,
Chemin faisant ; les uns disent au cou,
D'autres au bras ; on ne sait pas bien où :
D'ailleurs, qu'importe ? A la fin, non sans peine,
Dans le couvent la béate l'emmène ;
Elle l'annonce. Avec grande rumeur
Le bruit en court. Aux premières nouvelles
La cloche sonne. On étoit lors au chœur :
On quitte tout, on court, on a des ailes :
« C'est lui, ma sœur ! il est au grand parloir ! »
On vole en foule, on grille de le voir ;
Les vieilles même, au marcher symmétrique,
Des ans tardifs ont oublié le poids :
Tout rajeunit ; et la mère Angélique
Courut alors pour la première fois.

CHANT QUATRIÈME. O N voit enfin , on ne peut se rcpaîti*c Assez les yeux des beautés de l’oiseau : C’ctoit raison , car le frippon , pour être Moins bon garçon , n’en étoii pas moins beau j Cet œil guerrier et cet air peiit-inaîtrc Lui prétoient même nu agrément nou\ eau. Faiil-il , grand dieu !que sur le front d’un iraîa e Brillent ainsi les plus tendres attraits î Que ne peut-on distinguer et conuoître Les cœurs pervers à de difformes traits ! Pour admirer les’cliarmès qu’il rassemble , Tontes les sœurs parlent toutes ensemble : En entendant cet essaim bouidonner, On eût peine entendu dieu tonner. Lui cependant , parmi tout ce vacarme , Sans daigner dire un mot de piété , Rüuloit les yeux d’un air de jeune carme. Premier grief. Cet air trop eflFronlé Fut un scandale à la communauté. a. Digitized by Googte

CHANT QUATRIÈME.

On voit enfin, on ne peut se repaître
Assez les yeux des beautés de l'oiseau :
C'étoit raison, car le frippon, pour être
Moins bon garçon, n'en étoit pas moins beau ;
Cet œil guerrier et cet air petit-maître
Lui prêtoient même un agrément nouveau.
Faut-il, grand dieu ! que sur le front d'un traître
Brillent ainsi les plus tendres attraits !
Que ne peut-on distinguer et connoître
Les cœurs pervers à de difformes traits !
Pour admirer les charmes qu'il rassemble,
Toutes les sœurs parlent toutes ensemble :
En entendant cet essaim bourdonner,
On eût à peine entendu dieu tonner.
Lui cependant, parmi tout ce vacarme,
Sans daigner dire un mot de piété,
Rouloit les yeux d'un air de jeune carme.
Premier grief. Cet air trop effronté
Fut un scandale à la communauté.

34 VER-VERT, Eli second Heu , quand la mère prieure , D’un air auguste , en fille intérieure , A'oulut parler il l’oiseau libertin ; Pour premiers mots , et pour toute réponse , Nonchalamment , et d’un air de dédiiiu , Sans bien songer aux horreurs qu’il prononce , Mon gars répond avec nn tou faquin ; « Par la corbleu ! que les nonnes sont folles ! ■ L’histoire dit qu’il avoit en chemin , D’un de la troupe entendu ces paroles. A ce début, la sœur.Saint-Augustin , D’un air sucré , voulant le faire taire , En lui disant: Fi donc, mon très-cher frère! Le très-cher frère , indocile et mutin , Vous la rima très-richement en tain. Vive Jésus ! il est sorcier , ma mère ! Reprend la sœur. Juste dieu 1 quel coquin ! Quoi I c’est donc 1^1 ce perroquet divin ? Ici Ver-Vert , en vrai gibier de Grève , Ij’apostropha d’un La peste te crève ! Chacune vint pour brider le caquet Du grenadier, cdiacuuc eut son paquet; Turlupinant les jeunes précieuses , Digitized by Google

En second lieu, quand la mère prieure,
D'un air auguste, en fille intérieure,
Voulut parler à l'oiseau libertin ;
Pour premiers mots, et pour toute réponse,
Nonchalamment, et d'un air de dédain,
Sans bien songer aux horreurs qu'il prononce,
Mon gars répond avec un ton faquin :
« Par la corbleu ! que les nonnes sont folles ! »
L'histoire dit qu'il avoit en chemin,
D'un de la troupe entendu ces paroles.
A ce début, la sœur Saint-Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire,
En lui disant : Fi donc, mon très-cher frère !
Le très-cher frère, indocile et mutin,
Vous la rima très-richement en tain.
Vive Jésus ! il est sorcier, ma mère !
Reprend la sœur. Juste dieu ! quel coquin !
Quoi ! c'est donc là ce perroquet divin ?
Ici Ver-Vert, en vrai gibier de Grève,
L'apostropha d'un *La peste te crève !*
Chacune vint pour brider le caquet
Du grenadier, chacune eut son paquet :
Turlupinant les jeunes précieuses,

• Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.50% accurate

Digiüz :-l by Gooj^lt

Jour de dieu!...mor!...mille pipes de diables!

Chant IV.e Pag 35.

J. M. Moreau le J.e inv.t *Duhamel Sculp.t*

CHANT IV. 35 Il imiioit leur coui ioiix babillard ; Plus dédia îiié sur les vieilles grondeuses , Il balouoit leur sermon uazillard. Ce fui bien pis quand , d'un ion de corsaire , Lias , excédé de leurs fades propos , Bouffi de rage , écuniant de colère , Il cnlonnu tous les horribles mots Qu'il avoit su rapporter des bateaux ; Jurant, sacrant d'une voix dissolue , Faisant passer tout l'eufer en revue , Les B, les F , voltigeoient sur son bec. Les jeunes sœurs crurent qu'il parloit grec. «Jour de dieu ! . . inor ! . . mille pipes de diables!» Toute la grille , à ces mois etfrojables , Tremble d'horreur ; les nonnettes sans voix , Fout, en fuyant, raille signes de croix: Toutes , pensant être à la fin du monde , Courent en poste aux caves du couvent ; El sur son nez la mère Cunégoude Se laissant choir , peu! sa dernière dent. Ouvrant ^ peine un sépulcral organe ; Père éternel ! dit la sœur Bibiane , Miséricorde ! ah ! qui nous a donné Digitized by Google

Il imitoit leur courroux babillard ;
Plus déchaîné sur les vieilles grondeuses,
Il bafouoit leur sermon nazillard.
Ce fut bien pis quand, d'un ton de corsaire,
Las, excédé de leurs fades propos,
Bouffi de rage, écumant de colère,
Il entonna tous les horribles mots
Qu'il avoit su rapporter des bateaux ;
Jurant, sacrant d'une voix dissolue,
Faisant passer tout l'enfer en revue,
Les B, les F, voltigeoient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parloit grec.
«Jour de dieu!..mor!..mille pipes de diables!»
Toute la grille, à ces mots effroyables,
Tremble d'horreur ; les nonnettes sans voix,
Font, en fuyant, mille signes de croix :
Toutes, pensant être à la fin du monde,
Courent en poste aux caves du couvent ;
Et sur son nez la mère Cunégonde
Se laissant choir, perd sa dernière dent.
Ouvrant à peine un sépulcral organe :
Père éternel ! dit la sœur Bibiane,
Miséricorde ! ah ! qui nous a donné

36 VER-VERT, Cet nntechrist , ce cléniou incarné? Mon clüv’x sauveur! en quelle conscience Peut-il ainsi jurer comme un damné? Est-ce donc l’esprit et la science De ce Ver-Vert si chéri , si prôné? Qu’il soit banni ! qu’il soit remis en route ! O dieu d’amour ! reprend la sœur Écoute , Quelles horreurs ! chez nos sœurs de Nevers , . Quoi ! parle-t-oii ce langage pervers ? Quoi ! c’est ainsi qu’on l'orme la jeunesse î Quel hérétique ! ô divine sagesse ! Qu’il n’entre point ! avec ce Lucifer, En garnison nous aurions tout l’enfer. Cüuclusiou ; Ver-Vert est mis en cage ; On se résout , sans tarder davantage , A renvoyer le parleur scandaleux. Le pélenn ne demaudoitpas mieux. Il est prosci it , déclaré détestable , Abominable , atteint et convaincu D’avoir tenté d’entamer la vertu Des saintes sœurs ; toutes de l’exécrable Signent l’arrêt , en pleurant le coupable ^ Car , quel malheur qu’il fût si dépravé , Digitized by Googte

Cet antechrist, ce démon incarné?
Mon doux sauveur! en quelle conscience
Peut-il ainsi jurer comme un damné?
Est-ce donc là l'esprit et la science
De ce Ver-Vert si chéri, si prôné?
Qu'il soit banni! qu'il soit remis en route!
O dieu d'amour! reprend la sœur Écoute,
Quelles horreurs! chez nos sœurs de Nevers,
Quoi! parle-t-on ce langage pervers?
Quoi! c'est ainsi qu'on forme la jeunesse!
Quel hérétique! ô divine sagesse!
Qu'il n'entre point! avec ce Lucifer,
En garnison nous aurions tout l'enfer.
Conclusion: Ver-Vert est mis en cage;
On se résout, sans tarder davantage,
A renvoyer le parleur scandaleux.
Le pélerin ne demandoit pas mieux.
Il est proscrit, déclaré détestable,
Abominable, atteint et convaincu
D'avoir tenté d'entamer la vertu
Des saintes sœurs: toutes de l'exécrable
Signent l'arrêt, en pleurant le coupable;
Car, quel malheur qu'il fût si dépravé,

C H A N T I V. 37 N’étant encor qu’à la fleur de sou âge , Et qu’il portât , sous un si beau pluiuage , La fière humeur d’uu escroc achevé , L’air d’uu pajeu , le cœur d’uu réprouvé î Il part enfin , porté par la touritre , Mais sans la mordre en rclouniani au port ; Une cabane emporte le compare , Et, sans regret, il fuit ce triste bord. De ses malheurs telle fut l’Iliade. Quel désespoir, lorsqu’enfiu de retour Il vint donner pareille sérénade. Pareil scandale eu son premier séjour ! Que résoudront nos sœurs inconsolables ? Les yeux en pleure , les sens d’horreur troublés , En manteaux longs , eu voiles redoublés , Au discrétoire entrent neuf vénérables : Figurez-vous neuf siècles assemblés. Là , sans espoir d’aucun heureux suffrage , Privé des sœurs qui plaideroieut pour lui , Eu plein parquet enchaîné dans sa cage , Ver-Vert paroîtsaus gloire et sans appui. On est aux voix ; déjà deux des sibylles Eu billets noirs ont crayonné sa mort; 4Digiiized by Google

N'étant encor qu'à la fleur de son âge,
Et qu'il portât, sous un si beau plumage,
La fière humeur d'un escroc achevé,
L'air d'un payen, le cœur d'un réprouvé!
Il part enfin, porté par la tourière,
Mais sans la mordre en retournant au port;
Une cabane emporte le compère,
Et, sans regret, il fuit ce triste bord.
De ses malheurs telle fut l'Iliade.
Quel désespoir, lorsqu'enfin de retour
Il vint donner pareille sérénade,
Pareil scandale en son premier séjour!
Que résoudront nos sœurs inconsolables?
Les yeux en pleurs, les sens d'horreur troublés,
En manteaux longs, en voiles redoublés,
Au discrétoire entrent neuf vénérables:
Figurez-vous neuf siècles assemblés.
Là, sans espoir d'aucun heureux suffrage,
Privé des sœurs qui plaideroient pour lui,
En plein parquet enchaîné dans sa cage,
Ver-Vert paroît sans gloire et sans appui.
On est aux voix: déjà deux des sibylles
En billets noirs ont crayonné sa mort;

38 VER-VERT J Deux autres sœurs , un peu moins iiubécillcs , Veulent qu'en proie à son malheureux sort On le renvoie au rivage profane Qui le vit naître avec le noir brachniane : Mais , de concert , les cinq dernières voix Du châtiment déterminent le choix. On le condamne à deux mois d'abstinence, Trois de retraite , et quatre de silence ; Jardins , toilette , alcôves et biscuits , Pendant ce teins lui seront interdits. Ce n'est point tout ; pour comble de misère , Ou lui choisit pour garde , pour geôlière, Pour eutretieu , l'Alectoii du couvent , Une converse , infaute doiuiirièi e , Singe voilé , squelette octogénaire , Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent. Malgré les soins de l'Argus inflexible , Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs. Venant le plaindre avec un air sensible , De son exil suspendoient les rigueurs. Sœur Rosalie, au retour de matines. Plus d'une fois lui porta des pralines : Mais , dans les fers , loin d'un libre destin ,
Digilized by Google

Deux autres sœurs, un peu moins imbécilles,
Veulent qu'en proie à son malheureux sort
On le renvoie au rivage profane
Qui le vit naître avec le noir brachmane :
Mais, de concert, les cinq dernières voix
Du châtiment déterminent le choix.
On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, et quatre de silence :
Jardins, toilette, alcoves et biscuits,
Pendant ce tems lui seront interdits.
Ce n'est point tout ; pour comble de misère,
On lui choisit pour garde, pour geolière,
Pour entretien, l'Alecton du couvent,
Une converse, infante douairière,
Singe voilé, squelette octogénaire,
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendoient les rigueurs.
Sœur Rosalie, au retour de matines,
Plus d'une fois lui porta des pralines :
Mais, dans les fers, loin d'un libre destin,

CHANT IV. 39 Tous les boubous ne sont que chicotin. Couvert de honte , instruit parrinforlune , Oui as de voir sa compagne importune , L'oiseau contrit se reconnut enfin : Il oublia les dragons et le moine ; Et pleinement remis à l'unisson Avec nos sœurs pour l*air et pour le ton , II redevint plus dévot qu'un chanoine. Quand on fut sûr de sa conversion , Le vieux divan , désarmant sa vengeance , De l'exilé borna la pénitence. De son rappel , sans doute , l'heureux jour Va , pour ces lieux , être un jour d'alégresse : Tous scs instans , donnés à la tendresse , Seront filés par la main de l'amour. Que dis-je ? hélas ? o plaisirs infidelles ! O vains attraits de délices mortelles ! Tous les dortoirs éioieut jonchés de fleurs ; Café parfait , chansons , course légère , Tumulte aimable et liberté plénière , Tout exprimoit de charmantes ardeurs , Rien n'annonçoit de prochaines douleurs : Mais , de nos sœurs o largesse indiscrète ! t Digitized by Google

Tous les bonbons ne sont que chicotin.
Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'oiseau contrit se reconnut enfin :
Il oublia les dragons et le moine ;
Et pleinement remis à l'unisson
Avec nos sœurs pour l'air et pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux divan, désarmant sa vengeance,
De l'exilé borna la pénitence.
De son rappel, sans doute, l'heureux jour
Va, pour ces lieux, être un jour d'alégresse :
Tous ses instans, donnés à la tendresse,
Seront filés par la main de l'amour.
Que dis-je ? hélas ! ô plaisirs infidelles !
O vains attraits de délices mortelles !
Tous les dortoirs étoient jonchés de fleurs ;
Café parfait, chansons, course légère,
Tumulte aimable et liberté plénière,
Tout exprimoit de charmantes ardeurs,
Rien n'annonçoit de prochaines douleurs :
Mais, de nos sœurs ô largesse indiscrète !

9 40 VER-VERT Du seiii des maux d’uuc longue diète Passant trop tôt dans des flots de douceurs , Bourré de sucre , et brûlé de liqueurs , Ver- Vert tombant sur un tas de dragées , Eu uoir cyprès vit ses roses changées. Eu vaiu les sœurs tachoieut de retenir Sou ame errante et sou dernier soupir ; Ce doux excès hâtant sa destinée , Du tendre amour victime fortunée , Il expira dans le sein du pbdsiiv On admiroitses paroles dernières. Vénus enfin , lui fermant les paupières , Dans l’Élysée et les sacrés bosquets Le mène au rang des héros perroquets , Près de celui dont l’amant de Corine A pleuré l’ombre et chanté la doctrine. Qui peut narrer combien l’illustre mort Fut regretté ! La sœur dépositaire En composa la lettre circulaire D’où j’ai tiré l’histoire de son sort. Pour le garder à la race future , Son portrait fut tiré d’après nature ; Plus d’une maiu, conduite par l’amour , Digitized by Google

Du sein des maux d'une longue diète
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre, et brûlé de liqueurs,
Ver-Vert tombant sur un tas de dragées,
En noir cyprès vit ses roses changées.
En vain les sœurs tâchoient de retenir
Son ame errante et son dernier soupir;
Ce doux excès hâtant sa destinée,
Du tendre amour victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admiroit ses paroles dernières.
Vénus enfin, lui fermant les paupières,
Dans l'Élysée et les sacrés bosquets
Le mène au rang des héros perroquets,
Près de celui dont l'amant de Corine
A pleuré l'ombre et chanté la doctrine.
Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté! La sœur dépositaire
En composa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature:
Plus d'une main, conduite par l'amour,

C H A N T I V. 41 Sut lui donner une seconde vie Par les couleurs et par la broderie ; Et la douleur, travaillant à son tour , Peignit, broda des larmes à l'entour. On lui rendit tous les bounenrs funèbres Que l'Hélicon rend aux oiseaux célèbres. Au pied d'un myrte ou plaça le tombeau Qui couvre encor le Mausole nouveau : Là , par la main des tendres Artémises , En lettres d'or ces rimes furent mises Sur un porphyre envimuné de fleurs : Eu les lisant ou sent naître ses pleurs. Novices , qui venez causer dans ces bocages A l'iusu de nos giavcs sœurs , Uu instant , s'il se peut , suspendez vos ramages ; Apprenez nos malheurs. Vous vous taisez ; si c'est trop vous contraindre. Parlez , mais parlez pour nous plaindre ; Un mot vous instruira de nos tendres douleurs ; Ci gît Ver-Vert, ci gisent tous les cœurs. Ou dit pourtant (pour temiiner ma glose En peu de mots) que l'ombre de l'oiseay
Digitized by Google

Sut lui donner une seconde vie
Par les couleurs et par la broderie ;
Et la douleur, travaillant à son tour,
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funèbres
Que l'Hélicon rend aux oiseaux célèbres.
Au pied d'un myrte on plaça le tombeau
Qui couvre encor le Mausole nouveau :
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs :
En les lisant on sent naître ses pleurs.

Novices, qui venez causer dans ces bocages
A l'insu de nos graves sœurs,
Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages ;
Apprenez nos malheurs.
Vous vous taisez : si c'est trop vous contraindre,
Parlez, mais parlez pour nous plaindre ;
Un mot vous instruira de nos tendres douleurs :
Ci gît Ver-Vert, ci gisent tous les cœurs.

On dit pourtant (pour terminer ma glose
En peu de mots) que l'ombre de l'oiseau

...

V E R - V E R T. 42 Ne loge plus dans le susdit tombeau j Que sou esprit dans les uonues repose , Et cju'en tout tems , par la métempsycose , De sœurs eu sœurs riminortel perrocjuet Transportera sou ame et sou cacjuet. Digitized by Google

Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
Que son esprit dans les nonnes repose,
Et qu'en tout tems, par la métempsycose,
De sœurs en sœurs l'immortel perroquet
Transportera son ame et son caquet.

LE CARÊME IN-PROMPTU* Sous un ciel toujours rigoureux , Au sein des flots impétueux, Non loin de l’arinürique plage , II est une lie , afFreux rivage , Habitacle marécageux , Moitié peuplé , moitié sauvage , Dont les liabitans malheureux, Séparés du reste du monde , Semblent ne connoître que ronde , Et u’être connus que des cieiix. Des nouvelles de la nature . Viennent rarement sur ces bords ; On ii’y sait que pai* aventure. Et par de très-tardifs rapports , Ce qui se passe sur la terre , Qui fait la paix, qui fiiit la guerre , Qui sont les vivtuis et les- morts. # De cette étrange résidence

44 LE CARÊME Le curé , sans trop d’embarras , Enseveli dans Tindolence D’une héréditaire ignorance , Vit de baptême et de trépas. Et d’offices qu’il n’entend pas* Parmi les notables de l’île Il est regardé comme habile Quand il peut dire quelquefois Le mois de l’an , le jour du mois

IN-PROMPTÜ. 4-5 Le curé de l’île susdite , Vieux papa , bon israélitc , (N’iniporie quand advint le cas) N’avüit point , avant les élrcnnes , Fait apporter de ne» climats De guide-ânes ni d’almanaclis , Pour le guider dans ses antiennes , Et régler ses petits états. Il reconnut sa négligence ; Mais trop tard vint la prévojancc. La saison ne perinettoit pas De faire voile vers la France : Abaudonnée aux noirs friinats , La mer n’étoit plus praticable , Et l’on n’espéroit les bons vents Qui rendent l’onde navigable , Et le continent abordable, Qu’â la naissance du priutems. Pendant ces trois mois de tempête , Que faire sans calendrier ? Comment placer les jours de fête ? ✓ Comment les différencier ? Dans une pareille méprise, Digitized by Googte

Le curé de l'île susdite,
Vieux papa, bon israélite,
(N'importe quand advint le cas)
N'avoit point, avant les étrennes,
Fait apporter de nos climats
De guide-ânes ni d'almanachs,
Pour le guider dans ses antiennes,
Et régler ses petits états.
Il reconnut sa négligence;
Mais trop tard vint la prévoyance.
La saison ne permettoit pas
De faire voile vers la France:
Abandonnée aux noirs frimats,
La mer n'étoit plus praticable,
Et l'on n'espéroit les bons vents
Qui rendent l'onde navigable,
Et le continent abordable,
Qu'à la naissance du printems.
Pendant ces trois mois de tempête,
Que faire sans calendrier?
Comment placer les jours de fête?
Comment les différencier?
Dans une pareille méprise,

46 LE CARÊME Quelque autre curé plus savaut N’auroit pu régir sou église ; Et peut-être dévotement, Bravant les fougues de la bise , Se seroit livré , sans remise , Aux périls du moite élément r Mais pour une telle imprudence Doué d’un trop bon jugement, Notre bon prêtre assurément Chérissoit trop son existence ; C’étoit d’ailleurs un vieux routier. Qui, s’étant fait une habitude Des fonctions de son métier , O.'ficioit sans trop d’étude , Et qui, dans sa décrépitude, Dégoisoit pseaumes et leçons , Sans y faire tant de façons. Prenant donc son parti sans peine , Il auuonce le premier mois , Et recommande par trois fois A son assistance chrétienne De ne point finir la semaine Sans chômer la fête des rois. Digiiized by Google

Quelque autre curé plus savant
N'auroit pu régir son église ;
Et peut-être dévotement,
Bravant les fougues de la bise,
Se seroit livré, sans remise,
Aux périls du moite élément :
Mais pour une telle imprudence
Doué d'un trop bon jugement,
Notre bon prêtre assurément
Chérissoit trop son existence ;
C'étoit d'ailleurs un vieux routier,
Qui, s'étant fait une habitude
Des fonctions de son métier,
Officioit sans trop d'étude,
Et qui, dans sa décrépitude,
Dégoisoit pseaumes et leçons,
Sans y faire tant de façons.
Prenant donc son parti sans peine,
Il annonce le premier mois,
Et recommande par trois fois
A son assistance chrétienne
De ne point finir la semaine
Sans chômer la fête des rois.

IN-PROMPTU. 47 Ces premiers points éloieut faciles j Il ne trouva de l'embarras Qu'en pensant qu'il ne sauioit pas Où ranger les fêtes mobiles. Qu'y faire enfin ? Peu scrupuleux , Il décida , ne pouvant mieux , Que ces fêtes , comme ignorées , Ne seroieiit chez lui célébrées Que quand , au retour du zéphyr , Lui-même il auroit pu venir Prendre langue dans nos contrées. Il crut cet avis seolu dieu : Ce fut celui de son vicaire , De Javotte sa ménagère , Et de sou magister Matthieu , La plus forte tête du lieu. Ceci posé , janvier se passe ; Plus agile eucov dans son cours , Février fuit, mars le remplace, Et l'aquilou réguoit toujours ; Du priulems avec patience Attendant le prochain retour, El sur l'aimucllc abstinence Digitized by Google

Ces premiers points étoient faciles ;
Il ne trouva de l'embarras
Qu'en pensant qu'il ne sauroit pas
Où ranger les fêtes mobiles.
Qu'y faire enfin ? Peu scrupuleux,
Il décida, ne pouvant mieux,
Que ces fêtes, comme ignorées,
Ne seroient chez lui célébrées
Que quand, au retour du zéphyr,
Lui-même il auroit pu venir
Prendre langue dans nos contrées.
Il crut cet avis selon dieu :
Ce fut celui de son vicaire,
De Javotte sa ménagère,
Et de son magister Matthieu,
La plus forte tête du lieu.
Ceci posé, janvier se passe ;
Plus agile encor dans son cours,
Février fuit, mars le remplace,
Et l'aquilon régnoit toujours :
Du printems avec patience
Attendant le prochain retour,
Et sur l'annuelle abstinence

48 LE CARÊME Prcientlant cause d’iguorance , Ou bounemeut et sans détour Par faute de réminiscence , Notre vieux curé chaque jour Se mettoit sur la conscience Un chapon de sa basse-cour. Cependant, poursuit la chronique , Le carême , depuis un mois , Sur tout Tunivers catholique Éteuduit scs austères lois : L’îic seule , grâce au bon homme , A l’abri des statuts de Rome , Voyoit scs libres habitans Vivre en gras pendant tout ce teins. De vrai , ce n’étoit fine chère ; Mais cependant chaque insulaire , Mi-paysan et mi-bourgeois , Pou voit parer son ordinaire D’un fin lard flanqué de vieux pois. A l’exemple du presbytère , Tous , dans cette erreur salutaire , Soupoient pour nous d’un cœur joyeux , Taudis que nous jeûnions pour eux.
Digitized by Google

Prétendant cause d'ignorance,
Ou bonnement et sans détour
Par faute de réminiscence,
Notre vieux curé chaque jour
Se mettoit sur la conscience
Un chapon de sa basse-cour.
Cependant, poursuit la chronique,
Le carême, depuis un mois,
Sur tout l'univers catholique
Étendoit ses austères lois :
L'île seule, grace au bon homme,
A l'abri des statuts de Rome,
Voyoit ses libres habitans
Vivre en gras pendant tout ce tems.
De vrai, ce n'étoit fine chère ;
Mais cependant chaque insulaire,
Mi-paysan et mi-bourgeois,
Pouvoit parer son ordinaire
D'un fin lard flanqué de vieux pois.
A l'exemple du presbytère,
Tous, dans cette erreur salutaire,
Soupoient pour nous d'un cœur joyeux,
Tandis que nous jeûnions pour eux.

I N-P R O M P T U. 49 Enfin pourtant le froid Borée Quitta l’oudc plus tempérée. Voyant qu’il étoit plus que teras D’instruire nos impénitcns. Le diable , content de lui-inêine , Ne retarda plus le printems : C’étoit lui qui , par stratagème , Leur i*endant contraire tout vent, Avoit voulu , chemin faisant , Leur escamoter un carême , Pour se divertir en passant. Le calme rétabli sur l’onde , Mon curé , selon son serment , Pour voir comment alloit le monde , S’embarque sans retardement , S’étant bien lesté la bedaine De quatre tranches de jambon ; (Fait digue de réflexion ; Cai' de la sainte quarantaine Déjà la cinquième semaine Venoit de commencer son cours.) Il vient ; il trouve avec surprise Que dans l’empire de l’église 5. Digitized by Google

5o I-E CARÊME Paque rcvenoi t dans dix jours. • Dieu soit Joué ! prenons courage , « Dit-il , enfonçant sou castor. « Grâce au Seigneur , notre voyage • Se trouve fait h tems encor « Pour pouvoir , dans mon Hermitage , « Fêter Pâque selon l'usage. Content il rentre sur son bord , Après avoir fait ses emplettes Et d'almanacHs et de lunettes. Il part , il arrive à bon port Dans ses solitaires retraites. Le lendemain , jour des rameaux , Piônantavec un zèle extrême, D notifie à ses vassaux La date de notre carême. « Mais, poursuit-il, j'ai mon système, « Mes frères , nous n'y perdrons rien , « Et nous le rattraperons bien : « D'abord , avant notre abstinence, « Pour garder l'usage ancien , « Et bien remplir toute observance, ■ Le mardi-gras sera mardi ; Digitized by Google

Pâque revenoit dans dix jours.
« Dieu soit loué ! prenons courage,
« Dit-il, enfonçant son castor.
« Grace au Seigneur, notre voyage
« Se trouve fait à tems encor
« Pour pouvoir, dans mon hermitage,
« Fêter Pâque selon l'usage. »
Content il rentre sur son bord,
Après avoir fait ses emplettes
Et d'almanachs et de lunettes.
Il part, il arrive à bon port
Dans ses solitaires retraites.
Le lendemain, jour des rameaux,
Prônant avec un zèle extrême,
Il notifie à ses vassaux
La date de notre carême.
« Mais, poursuit-il, j'ai mon système,
« Mes frères, nous n'y perdrons rien,
« Et nous le rattraperons bien :
« D'abord, avant notre abstinence,
« Pour garder l'usage ancien,
« Et bien remplir toute observance,
« Le mardi-gras sera mardi ;

IN-PROMPTü. Le jour des cendres , mercredi ; Suivront trois joui’s de pénitence j Dans toute l’île on jeûnera : El dimanche , unis à l’église , Sans plus craindre aucune méprise Nous chaulerons Y Alléluia. •

« Le jour des cendres, mercredi ;
« Suivront trois jours de pénitence,
« Dans toute l'île on jeûnera :
« Et dimanche, unis à l'église,
« Sans plus craindre aucune méprise,
« Nous chanterons l'*Alleluia.* »

LE LUTRIN VIVANT A M. L*ABBE DE SEGONZAC; D E mes écrits aimable confident , Cher SegonZâC , ma musc solitaire. De ses ennuis brisant la chaîne austère , Vient près de toi retrouver l'cnjoûment. Je m'eu souviens , lorsqu'un sort plus channnnr Nous uuissoit sur les rives de Loire , Aux champs heureux dontTours estl'oniemeut, Lieux toujours chers au dieu de l'agrément , Je te promis qu'au temple de mémoire Je placerois le pupitre vivant , Dont je t'appris la naissance et la gloire. Je l'ai promis ; je remplis mou serment. A dire vrai , cette moderne histoire Est un peu folle , il en faut convenir. Est-ce un défaut ? Non , si c'est un plaisir. Dans les langueurs de la mélancolie , Quoi ! la sagesse est-elle de saison ? Un trait comique , une vive saillie , Digiiized by Google

LE LUTRIN VIVANT.

A M. L'ABBE DE SEGONZAC.

De mes écrits aimable confident,
Cher Segonzac, ma muse solitaire,
De ses ennuis brisant la chaîne austère,
Vient près de toi retrouver l'enjoûment.
Je m'en souviens, lorsqu'un sort plus charmant
Nous unissoit sur les rives de Loire,
Aux champs heureux dont Tours est l'ornement,
Lieux toujours chers au dieu de l'agrément,
Je te promis qu'au temple de mémoire
Je placerois le pupitre vivant,
Dont je t'appris la naissance et la gloire.
Je l'ai promis; je remplis mon serment.
A dire vrai, cette moderne histoire
Est un peu folle, il en faut convenir.
Est-ce un défaut? Non, si c'est un plaisir.
Dans les langueurs de la mélancolie,
Quoi! la sagesse est-elle de saison?
Un trait comique, une vive saillie,

LE LUTRIN VIVANT. 53 IMarqués au coiu de l’aimable folie , Consolent mieux qu’une froide oraison Que prêche en vain l’ennuyeuse raison. Quoi qu’il en soit , ma Minerve sévère Adoucira ces grotesques portraits , Et les voilant d’une gaze légère , Kc montrera que la moitié des traits. Venons au fait : honni qui mal y pense! Attention : j’ai toussé ; je commence. Non loin des bords du Cher et de l’Aurou, Dans un climat dont je tairai le nom , Est un vieux bourg, dont l’église sans vitres A pour clergé le plus gueux des chapitres. Là ne sont point de ces mortels fleuris Qui , dans les bras d’une heureuse iudoleuce, Exempts d’étude et libres d’abstinence , N’ont qu’à nourrir leur brillant coloris : On ne voit là que pales effigies Qui du chaïupagne onc ne furent rougîcs , Que maigres clercs , chanoines avortons , Sans rabats fins et sans triples mentons ; Contraints d’aller , tramant leurs faces blêmes ^ A chaque office, et de chanter eux-mémes. Digiiized by Google

Marqués au coin de l'aimable folie ,
Consolent mieux qu'une froide oraison
Que prêche en vain l'ennuyeuse raison.
Quoi qu'il en soit, ma Minerve sévère
Adoucira ces grotesques portraits ,
Et les voilant d'une gaze légère ,
Ne montrera que la moitié des traits.
Venons au fait : honni qui mal y pense!
Attention : j'ai toussé ; je commence.
Non loin des bords du Cher et de l'Auron,
Dans un climat dont je tairai le nom ,
Est un vieux bourg, dont l'église sans vitres
A pour clergé le plus gueux des chapitres.
Là ne sont point de ces mortels fleuris
Qui, dans les bras d'une heureuse indolence,
Exempts d'étude et libres d'abstinence ,
N'ont qu'à nourrir leur brillant coloris :
On ne voit là que pâles effigies
Qui du champagne onc ne furent rougies ,
Que maigres clercs , chanoines avortons ,
Sans rabats fins et sans triples mentons ;
Contraints d'aller, traînant leurs faces blêmes,
A chaque office, et de chanter eux-mêmes.

LE LUTSIIF Ils ont pourtant , pour aider leur labeur ÿ Un chapelain ct.quatie eiifaiis de choeur. Ces jouvenceaux ont leur gîte aiTcté Chez dame Barbe ^ elle leur sert de mère Et de soutien : le public est leur père. Il faut savoir, pour plus grande clarté , ’ Que dame Barbe est une octogénaire , Fille jadis, aujourd’hui douairière , Qui dès seize ans , d’un siècle corrompu Craignant l’écueil , pour metti*e sa vertu Mieux à couvert des mondains et des moines ^ * Crut devoir vivre auprès d’un des chanoines ,* D’abord servante : ensuite , adroitement , Elle parvint jusqu’au gouvernement. Déjà trois fois elle a vu dans l’église , ^ De père en fils , chaque charge ti*ausmisc* Barbe , en un mot , au chapitre susdit , De race en race a gardé son crédit. Or , chez ladite arriva notre histoii'e Eu juin dernier : l’aventure eSt notoire. Par cas fortuit, l’enfant de chœur , Lucas, Avoit usé l’étui des j)ajs-bas : Vous m’entendez , sa culotte trop mûre

VIVANT. 55 ZiC trahissoit par mainte découpure. Déjà la brëcbe , augmentant tous les jours , Dcmanteloit la place et les faubourgs. Barbe le voit , s’attendrit ; mais que faire? Elle étoit pauvre , et l'étoffe étoit chère ; D’une autre part , le chapitre étoit gueux; Et puis d’ailleurs , le petit malheureux , Ouvrage né d’un auteur anonyme , Ne conuoissant paivns ni légitime, N’îfvoit en tout, dans ce stérile lieu, Pour se chauffer , que la grâce de dieu. II languissoit dans uue triste attente, Gardant la chambi'e, et rarement debout. Enfin , pourtant , l'habile gouvernante Sut lui forger une armure décente , A peu de frais et dans un nouveau goût. Nécessité tire parti de tout : Nécessité d’industrie est la mère. Chez Barbe étoit un vieux autiphonaire , Vieux graduel , ample et poudreux bouquin , Dont aux bons jours on paroit le lutrin. D’épais lambeaux d’un parchemin gothique Fonnoieut le corps de ce grimoire antique : Digitized by Googte

Le trahissoit par mainte découpure.
Déja la brèche, augmentant tous les jours,
Demanteloit la place et les faubourgs.
Barbe le voit, s'attendrit : mais que faire?
Elle étoit pauvre, et l'étoffe étoit chère ;
D'une autre part, le chapitre étoit gueux ;
Et puis d'ailleurs, le petit malheureux,
Ouvrage né d'un auteur anonyme,
Ne connoissant parens ni légitime,
N'avoit en tout, dans ce stérile lieu,
Pour se chauffer, que la grâce de dieu.
Il languissoit dans une triste attente,
Gardant la chambre, et rarement debout.
Enfin, pourtant, l'habile gouvernante
Sut lui forger une armure décente
A peu de frais et dans un nouveau goût.
Nécessité tire parti de tout :
Nécessité d'industrie est la mère.
Chez Barbe étoit un vieux antiphonaire,
Vieux graduel, ample et poudreux bouquin,
Dont aux bons jours on paroit le lutrin.
D'épais lambeaux d'un parchemin gothique
Formoient le corps de ce grimoire antique :

56 LELÜTRIN De ces feuillets , de la crasse endurcis L’âge avoit fait une étûffe eu glacis. La vieille crut qu’on |)Ouvoit sans dommages Du livre affreux détacher quelques pages : Elle eu preud quatre , et les coud proprement Pour relier un volume vivant. Mais le hasaitl voulut que l’ouvrière , Tii*s-peu savante eu pareille matière , Daus les feuillets qu’elle prit sans façon Prît justement la messe du patron. L’ouvrage üût , elle eu coiffe à la diable L’humauité du petit misérable; Pai' quoi Lucas , chamarré de plaiiichaut , Ne craignoit plus les insultes du vent. Or, cependant, arrive la saint Brice , Fête du lieu, fête du grand office. Le maître chantre , intendant du lutrin , Vient au grandlivre ,* il cherche , mais en vain ; A feuilleter il perd et tems et peines : U jure, il sacre , et s’imagine enfin Qu’un chœur de rats a mangé les antiennes : Mais par bonheur , dans ce triste embarras , Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas , Digitized by Google

De ces feuillets, de la crasse endurcis,
L'âge avoit fait une étoffe en glacis.
La vieille crut qu'on pouvoit sans dommages
Du livre affreux détacher quelques pages :
Elle en prend quatre, et les coud proprement
Pour relier un volume vivant.
Mais le hasard voulut que l'ouvrière,
Très-peu savante en pareille matière,
Dans les feuillets qu'elle prit sans façon,
Prît justement la messe du patron.
L'ouvrage fait, elle en coiffe à la diable
L'humanité du petit misérable :
Par quoi LUCAS, chamarré de plainchant,
Ne craignoit plus les insultes du vent.
Or, cependant, arrive la saint Brice,
Fête du lieu, fête du grand office.
Le maître chantre, intendant du lutrin,
Vient au grand livre ; il cherche, mais en vain ;
A feuilleter il perd et tems et peines :
Il jure, il sacre, et s'imagine enfin
Qu'un chœur de rats a mangé les antiennes :
Mais par bonheur, dans ce triste embarras,
Ses yeux distraits rencontrent mon Lucas,

VIVANT. 57 Qui , de grhnauds renforçant une troupe , Sans le savoir, portoît TolEce en croupe. Le chantre lit , et retrouve au niveau Tous scs versets sur ce livre nouveau. Sur l'heure il fait son rapport au chapitre*. Ou délibère ; on décide soudain Que le marmot, braqué sur lepupiü-c, y servira de livre et de lutrin. Sur cet arrêt , on le style au service ; En quatre tours il apprend l'exercice. Déjà d'un air intrépide et dévot Lucas s'accroche à l'aigle du pivot ; A livre ouvert , le chapier eu lunettes t Vient entonner; un groupe demazettes Très-gravement poursuit ce chant falot , Concert grotesque et digne de Callot. Tout alloit bien jusques à l'évangile: Ferme , et plus fier qu'un sénateur romain , Lucas , tenant sa façade immobile , Avec succès auroit gagné la fin ; Mais , par malheur , une guêpe incivile , Par la couture entr'ouvrant le vélin , Déconcerta le sensible lutrin.
Digilized by Google

Qui, de grimauds renforçant une troupe,
Sans le savoir, portoit l'office en croupe.
Le chantre lit, et retrouve au niveau
Tous ses versets sur ce livre nouveau.
Sur l'heure il fait son rapport au chapitre.
On délibère; on décide soudain
Que le marmot, braqué sur le pupitre,
Y servira de livre et de lutrin.
Sur cet arrêt, on le style au service;
En quatre tours il apprend l'exercice.
Déja d'un air intrépide et dévot
Lucas s'accroche à l'aigle du pivot;
A livre ouvert, le chapier en lunettes
Vient entonner; un groupe de mazettes
Très-gravement poursuit ce chant falot,
Concert grotesque et digne de Callot.
Tout alloit bien jusques à l'évangile:
Ferme, et plus fier qu'un sénateur romain,
Lucas, tenant sa façade immobile,
Avec succès auroit gagné la fin;
Mais, par malheur, une guêpe incivile,
Par la couture entr'ouvrant le vélin,
Déconcerta le sensible lutrin.

58 L E L Ü, T R I N D’abord il souffre , il se fait violence Et teuaut bou il enrage en silence : Mais l’aiguillon allant toujours son train , Ppur éviter l’insecte impitoyable , Le lutrin fuit en criant comme un diable ; ♦ Et , loin de là , va , partant comme un trait. Pour SC guérir , retourner le feuillet. Le fait est sûr ; sans peine on peut m’eu croire De deux gascons je tiens toute l’histoire * C’est pour toi seul, ami tendre et charmant , Que j’ai pérmis à ma muse exilée , Loin de tes yeux tristemèiit isolée , De s^égayer sur cet amusement , Fruit d’un caprice, ouvrage d’un moment : Que loin de toi jamais il ne transpire. Si par hasard il vient à d’autres yeux , Les esprits francs qui daignei*o*nt le lire , Sans s’appliquer, follement scrupuleux , A me trouver un crime dans ines*jeux, Honoreront peut-êu*e d’un sourire Ce libre essor d’un aimable délire , Délassement d’un travail sérieux. Pour les bigots et les froids précieux ^ • M

The text on this page is estimated to be only 12.55% accurate

il sonfirc,il so iail violcjuv Jitlenant bon il enrage en silenee Sâî Bjl" ' Kl! ! %■ ’i? * Jh ÜÇ ' E' |;l|i Ci ! Digitized by Google

.....Il souffre, il se fait violence,
Et tenant bon il enrage en silence.

Pag. 58.

J. M. Moreau le J.ne inv.t — Duprécl Sculp.t

Digilized by Google

VIVANT. 59 Peuple sans goût, gens qu’un faux zHc inspire, De nos chansons critiques ténébreux , Censeurs de tout, exempts de rieu produire, Sans trop d’efFroi je m’attends à leur ire. Déjà j’en vois un trio langoureux S’ensevelir dans un réduit poudreux , Fronder mes vers , foudroyer et proscrire Ce badinage, en faire un monstre affreux. Je les entends gravement s’enircdire , D’un air capable et d’un tou doucereux : « Y peuse-t-il ?quel écrit scandaleux ! « Quel teins perdu ! pourquoi, s’il veut écrire, « Ne prend-il point des sujets plus pompeux , « Des traits moraux, des éloges fameux?. . . ■ Mais , dédaignant leur absurde satire , Aimable abbé , nous ne ferons que rire De voir ainsi ces gi*aves ennuyeux Perdre , à gronder, à me chercher des crimes , Bien plus de tems et de peines entre eux , Que je n’en perds à façonner ces rimes. Pour toi , fidèle au goût , au sentiment , Franc des travers de leur aigie doctrine , T U n’iras poin t peser stoïquement , Digitized by Google

6o LE LUTRIN VIVANT. Au grave poids d’une raison chagrine , Les jeux légers d’une muse badine. Non ; la raison , celle que tu chéris , A ses côtés laisse marcher les ris , Et laisse au froc ces vertus trop fardées , Qu’un plaisir fin n’a jamais déridées. Ainsi pcnsoit l’amusant du Cerceau : Sage , enjoué , vertueux sans rudesse , Des sages faux évitant la tristesse , Il badina sans s’écarter du beau , Et sans jamais effi*ayer la sagesse. Ainsi les traits de son heureux pinceau Plairont toujours , et de races en races Vivront gravés dans les fastes des Grâces j Et les censeurs , obstinés à ternir Sou art chéri , par l’ennui pédantesque D’un français fade , ou d’un latin tudesque. Endormiront les siècles à venir. Digiiized by Google

Au grave poids d'une raison chagrine,
Les jeux légers d'une muse badine.
Non ; la raison, celle que tu chéris,
A ses côtés laisse marcher les ris,
Et laisse au froc ces vertus trop fardées,
Qu'un plaisir fin n'a jamais déridées.
Ainsi pensoit l'amusant du Cerceau :
Sage, enjoué, vertueux sans rudesse,
Des sages faux évitant la tristesse,
Il badina sans s'écarter du beau,
Et sans jamais effrayer la sagesse.
Ainsi les traits de son heureux pinceau
Plairont toujours, et de races en races
Vivront gravés dans les fastes des Graces ;
Et les censeurs, obstinés à ternir
Son art chéri, par l'ennui pédantesque
D'un français fade, ou d'un latin tudesque,
Endormiront les siècles à venir.

LA CHARTREUSE. É P I T R E A M. D- D. N. Pourquoi de ma sage induleuce Interrompez-vous Theureux cours? Soit raison , soit indifférence , Dans une douce négligence , Et loin des Muscs pour toujours , J’allois racheter en silence La perle de mes premiers jours ; Transfuge des roules ingrates De l’infructueux Hélicon , Dans les rcti-aites des Socrates J’allois jouir de ma raison , Et m’arracher , malgré nioi-inciiie , Aux délicieuses erreurs De cet ai't brillant et suprême Qui , malgré ses attraits flatteurs , ' 1 oujours peu sûr et peu tranquille , Fait de ses plus chers amateurs L’objet de la haine imbécillc 6. ¥ Digitized by Google

LA CHARTREUSE.

ÉPITRE A M. D. D. N.

POURQUOI de ma sage indolence
Interrompez-vous l'heureux cours ?
Soit raison, soit indifférence,
Dans une douce négligence,
Et loin des Muses pour toujours,
J'allois racheter en silence
La perte de mes premiers jours ;
Transfuge des routes ingrates
De l'infructueux Hélicon,
Dans les retraites des Socrates
J'allois jouir de ma raison,
Et m'arracher, malgré moi-même,
Aux délicieuses erreurs
De cet art brillant et suprême
Qui, malgré ses attraits flatteurs,
Toujours peu sûr et peu tranquille,
Fait de ses plus chers amateurs
L'objet de la haine imbécille

/ 62 LA CHARTREUSE. Des pédans , des prudes , des sots , Et la victime des cagois ; Mais voire épître enchanteresse , Pour moi trop prodigue d’encens , Des douces vapeurs du Pennessc Vient encoi-e enivrer mes sens. Vainement j’abjurois la rime , L’iialeiue légère des vents Emportoit mes foibles sermens. Amiute , voue goût ranime Mes accords et ma liberté ; Entre Uranie et Terpsichore , Je reviens m’amuser encore Au Piude que j’avois quitté. Tel , par sa pente naturelle , Par une erreur toujours nouvelle y Quoiqu’il semble changer sou cours , Autour de la flamme iuHdelle Le papillon revient toujoure. Vous voulez qu’en rimes légères Je vous offre des traits sincères Du gîte où je suis transplanté. Mais comment faire en vérité 7 Digitized by Google

Des pédans, des prudes, des sots,
Et la victime des cagots :
Mais votre épître enchanteresse,
Pour moi trop prodigue d'encens,
Des douces vapeurs du Permesse
Vient encore enivrer mes sens.
Vainement j'abjurois la rime,
L'haleine légère des vents
Emportoit mes foibles sermens.
Aminte, votre goût ranime
Mes accords et ma liberté :
Entre Uranie et Terpsichore,
Je reviens m'amuser encore
Au Pinde que j'avois quitté.
Tel, par sa pente naturelle,
Par une erreur toujours nouvelle,
Quoiqu'il semble changer son cours,
Autour de la flamme infidelle
Le papillon revient toujours.
Vous voulez qu'en rimes légères
Je vous offre des traits sincères
Du gîte où je suis transplanté.
Mais comment faire en vérité ?

LACHARTREXJSE. 63 Entouré d’objets déplorables , Pourrai-je de couleurs aimables Égayer le sombre tableau De mon domicile nouveau ? y répandrai-je cette aisance , Ces sentimens , ces traits diserts , Et cette molle négligence Qui , mieux qae l’exacte cadence , Embellit les aimables vers? Je ne suis plus dans ces bocages Où , plein de riantes images , J’aimai souvent îi m’égarer ; Je n’ai plus ces fleurs , ces ombrages , Ni vous-même , pour m’inspirer. Quand , arraché de vos rivages Par un destin trop rigoureux , J’entrai dans ces manoirs sauvages , Dieux ! quel contraste douloureux ! Au premier aspect de ces lieux , Pénétré d’une horreur sccrette , Mou coeur , subitement flétri , Dans une surprise muette Resta long-lems enseveli.
Digitized by Google

Entouré d'objets déplorables,
Pourrai-je de couleurs aimables
Égayer le sombre tableau
De mon domicile nouveau ?
Y répandrai-je cette aisance,
Ces sentimens, ces traits diserts,
Et cette molle négligence
Qui, mieux que l'exacte cadence,
Embellit les aimables vers ?
Je ne suis plus dans ces bocages
Où, plein de riantes images,
J'aimai souvent à m'égarer ;
Je n'ai plus ces fleurs, ces ombrages,
Ni vous-même, pour m'inspirer.
Quand, arraché de vos rivages
Par un destin trop rigoureux,
J'entrai dans ces manoirs sauvages,
Dieux ! quel contraste douloureux !
Au premier aspect de ces lieux,
Pénétré d'une horreur secrette,
Mon cœur, subitement flétri,
Dans une surprise muette
Resta long-tems enseveli.

64 LA CHARTREUSE. « Quoi qu’il en soit , je vis encore , Et, malgré vingt sujets divers De regrets et de tristes airs , Ne craignez point que je déplore Mou infortune dans ces vers. . De l’assoupissante élégie Je méprise trop les fadeurs ; Phébus me plonge en léthargie }ès qu’il fredonne des laiigucurs : Je cesse d’estimer Ovide Quand il vient sur de foiblcs tous Mc chanter, pleureur insipide, De longues lamentations ; Un esprit mâle et vraiment sage , Dans le plus invincible ennui , Dédaignant le triste avantage De se faire plaindre d’autrui , Dans une égalité hardie Foule aux pieds la terre et le soit. Et joint au mépris de la vie Un égal mépris de la mort : Mais sans cette âpreté stoïque , Vainqueur du chagrin léthargique , Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, je vis encore,
Et, malgré vingt sujets divers
De regrets et de tristes airs,
Ne craignez point que je déplore
Mon infortune dans ces vers.
De l'assoupissante élégie
Je méprise trop les fadeurs ;
Phébus me plonge en léthargie
Dès qu'il fredonne des langueurs :
Je cesse d'estimer Ovide
Quand il vient sur de foibles tons
Me chanter, pleureur insipide,
De longues lamentations :
Un esprit mâle et vraiment sage,
Dans le plus invincible ennui,
Dédaignant le triste avantage
De se faire plaindre d'autrui,
Dans une égalité hardie
Foule aux pieds la terre et le sort,
Et joint au mépris de la vie
Un égal mépris de la mort :
Mais sans cette âpreté stoïque,
Vainqueur du chagrin léthargique,

LA CHARTREUSE. 65 Par uu heureux tour de peuser , Je sais me faire un jeu comique Des peines que je vais tracer. Aiusi l'aimable poésie , Qui daus le reste de la vie Forte assez peu d'utilité , De l'objet le moins agréable Vient adoucir l'austérité , Et nous sauve an moins , par la fable , Des ennuis de la vérité. C'est par cette vertu magique Du télescope poétique , Que je retrouve encor les i-is Daus la lucarne infortunée Ou la bizarre destinée Vient tle m'enterrer à Paris. Sur cette moniague empestée Où la foule toujours crottée De presto! ets provinciaux Trotte sans cause et sans repos , Vers ces demeures odieuses Où régnent les longs argumeus Elles harangues ennuyeuses, Digitized by Googte

Par un heureux tour de penser,
Je sais me faire un jeu comique
Des peines que je vais tracer.
Ainsi l'aimable poésie,
Qui dans le reste de la vie
Porte assez peu d'utilité,
De l'objet le moins agréable
Vient adoucir l'austérité,
Et nous sauve au moins, par la fable,
Des ennuis de la vérité.
C'est par cette vertu magique
Du télescope poétique,
Que je retrouve encor les ris
Dans la lucarne infortunée
Où la bizarre destinée
Vient de m'enterrer à Paris.
Sur cette montagne empestée
Où la foule toujours crottée
De prestolets provinciaux
Trotte sans cause et sans repos,
Vers ces demeures odieuses
Où règnent les longs argumens
Et les harangues ennuyeuses,

66 LA CHARTREUSE. Loin du séjour des agréincns ; En6u , pour fixer votre vue , Dtins cette pédantesquc rue Où trente faquins d'imprimeurs , Avec un air de conséquence , Donnent froidement audience A cent faméliques auteurs , Il est un édifice immense Où, dans un loisir studieux , Les doctes arts forment l'enfance Des fils des héros et des dieux : Là , du toit d'un cinquième étage Qui domine avec avantage Tout le climat grammairien , S'élève un autre aérien , Un astrologique hermitage , . Qui parott mieux , dans le lointain , Le nid de quelque oiseau sauvage^ Que la retraite d'un humain. C'est pourtant de cette guérite , C'est de ce céleste tombeau , Que votre ami , nouveau stylite , A la lueur d'un noir fiamhcau ,

Digitized by Goog[e

Loin du séjour des agrémens ;
Enfin, pour fixer votre vue,
Dans cette pédantesque rue
Où trente faquins d'imprimeurs,
Avec un air de conséquence,
Donnent froidement audience
A cent faméliques auteurs,
Il est un édifice immense
Où, dans un loisir studieux,
Les doctes arts forment l'enfance
Des fils des héros et des dieux :
Là, du toit d'un cinquième étage
Qui domine avec avantage
Tout le climat grammairien,
S'élève un antre aérien,
Un astrologique hermitage,
Qui paroît mieux, dans le lointain,
Le nid de quelque oiseau sauvage,
Que la retraite d'un humain.
C'est pourtant de cette guérite,
C'est de ce céleste tombeau,
Que votre ami, nouveau stylite,
A la lueur d'un noir flambeau,

la’ CHARTREUSE. 67 Penché sur im lit sans lidcau , Dans lin déshabillé d*hermiie , Vousgriflfonne aujourd’hui sans fard , Et peut-être sans trop de suite , Ces vers enfi lés au hasard : Et taudis que pour vous je veille Loug-teins avant l’aube vermeille , Empaqueté comme un lapon , Cinquante rats à mon oreille Ronflent encore en faux bourdon. Situa chambre est ronde ou quarrée, C’est ce que je ne dirai pas : Tout ce que j’en sais , sans compas , C’est que i depuis l’oblique entrée , Dans cette cage resserrée On peut former jusqu’à six pas. Une lucarne mal vitrée , « Près d’une gouttière livrée A d’interminables sabbats , Oh l’université des chats , A minuit , en robe fourrée , Vient tenir scs bruyants états ; Une table mi-démembiée Digitized by Google

Penché sur un lit sans rideau,
Dans un déshabillé d'hermite,
Vous griffonne aujourd'hui sans fard,
Et peut-être sans trop de suite,
Ces vers enfilés au hasard :
Et tandis que pour vous je veille
Long-tems avant l'aube vermeille,
Empaqueté comme un lapon,
Cinquante rats à mon oreille
Ronflent encore en faux bourdon.
Si ma chambre est ronde ou quarrée,
C'est ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée,
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états ;
Une table mi-démembrée

68 LA CHARTREUSE. Pris, du plus humble des giabats ; Six brins de paille délabrée , Tressés sur deux vieux échalas : Voilà les meubles délicats Dont ma chartreuse est décorée j . îlt que les frères de Borée Bouleverseut avec fracas , Lorsque sur ma niche éthérée Ils préludent aux bers combats Qu'ils vont livrer sur vos climats ; Ou quand leur troupe conjurée y vient préparer ces frimats Qui versent sur chaque contrée Les catarrhes et le trépas. Je n'outre rien ; telle est eu somme La demeure où je vis eu paix , Concitoyen du peuple gnome , Des sylphides et des follets : Telles on nous peint les tanières Où gisent , ainsi qu'au tombeau, Les py thouisses , les sorcières , Dans le donjou d'un vieux château ; Ou tel est le sublime siège Digitized by Googte

Près du plus humble des grabats ;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur deux vieux échalas :
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée,
Et que les frères de Borée
Bouleversent avec fracas,
Lorsque sur ma niche éthérée
Ils préludent aux fiers combats
Qu'ils vont livrer sur vos climats ;
Ou quand leur troupe conjurée
Y vient préparer ces frimats
Qui versent sur chaque contrée
Les catarrhes et le trépas.
Je n'outre rien ; telle est en somme
La demeure où je vis en paix,
Concitoyen du peuple gnome,
Des sylphides et des follets :
Telles on nous peint les tanières
Où gisent, ainsi qu'au tombeau,
Les pythonisses, les sorcières,
Dans le donjon d'un vieux château ;
Ou tel est le sublime siége

LA CHARTREUSE. 69 D’où, âauqué des irente-deux vents, L’auteur de i’almanach de Liège Lorgne Tbistoire du beau tems , Et fabrique avec privilège Ses astronomiques romans. Sur ce portrait abominable, On penseroit qu’en lieu pareil Il n’est point d’instant délectable Que dans les heures du sommeil. Pour moi qui, d’un poids équitable , Ai pesé des foibles mortels Et les biens et les maux réels , Qui sais qu’uu bonheur véritable Ne dépendit jamais des lieux , Que le palais le plus pompeux Souvent renferme un misérable , Et qu’un désert peut être aimable Pour quiconque sait être heureux , De ce Caucase inhabitable Je me fais l’Olympe des dieux. Là , dans la liberté suprême , Semant de fleurs tous mes iustaus , Dans l’empire de Thiver zuêine Digitized by Google

70 LA CHARTREUSE. Je trouve les jours duprinfeins. Calme heureux ! loisir solitaire ! Quand ou jouit de ta douceur , Quel antre n’a pas de quoi plaii-e? Quelle caverne est étrangère , Lorsqu’on y trouve le bonheur ; Lorsqu’on y vit sans spectateur Dans le silence littéraire , Loin de tout importun jaseur , Loin des froids discours du vulgaire Et des hauts tous de la grandeur ; Loin de ces troupes doucereuses Où d’insipides précieuses Et de pcti ts fats iguoraus Viennent , conduits par la folie , S’enniiver eu cérémonie , Et s’cudorinir eu coiiiplinicus ; Loin de ces plates coteries Où l’on voit souvent réunies L’ignorance en petit mauteau , La bigoterie eu lunettes , La minauderie en cornettes, Et la réfoiTue en grand chapeau ;
Digilized by-Guwgk

Je trouve les jours du printems.
Calme heureux ! loisir solitaire !
Quand on jouit de ta douceur,
Quel antre n'a pas de quoi plaire ?
Quelle caverne est étrangère,
Lorsqu'on y trouve le bonheur ;
Lorsqu'on y vit sans spectateur
Dans le silence littéraire,
Loin de tout importun jaseur,
Loin des froids discours du vulgaire
Et des hauts tons de la grandeur ;
Loin de ces troupes doucereuses
Où d'insipides précieuses
Et de petits fats ignorans
Viennent, conduits par la folie,
S'ennuyer en cérémonie,
Et s'endormir en complimens ;
Loin de ces plates coteries
Où l'on voit souvent réunies
L'ignorance en petit manteau,
La bigoterie en lunettes,
La minauderie en cornettes,
Et la réforme en grand chapeau ;

LA CHARTREUSE, 71 Loin de cc médisant infâme Qui de l’imposture et du blâme £st l’impur et bruyant écho ; Loin de ces sots atrabilaires Qui , cousus de petits mystères , Ne nous parlent qa’incogTÙto ; Loin de ces ignobles Zoïles , De ces enfileurs de dactyles , CoîfFés de phrases imbécilles Et de classiques préjugés , Et qui , de l’enveloppe épaisse Des pédans de Rome et de Grèce N’étaiit point encor dégagés , Portent leur petite sentence Sur la rime et sur les auteurs Avec autant de connoissauce Qu’un aveugle en a des couleui-s , Loin de ces voix acariâtres Qui , dogmatisant sur des riens , Apportent dans les entretiens Le bruit des bancs opiniâtres , Et la profonde déraison De ces disputes soldatesques

Digiiized by Google

Loin de ce médisant infâme
Qui de l'imposture et du blâme
Est l'impur et bruyant écho ;
Loin de ces sots atrabilaires
Qui, cousus de petits mystères,
Ne nous parlent qu'*incognito ;*
Loin de ces ignobles Zoïles,
De ces enfileurs de dactyles,
Coiffés de phrases imbécilles
Et de classiques préjugés,
Et qui, de l'enveloppe épaisse
Des pédans de Rome et de Grèce
N'étant point encor dégagés,
Portent leur petite sentence
Sur la rime et sur les auteurs
Avec autant de connoissance
Qu'un aveugle en a des couleurs,
Loin de ces voix acariâtres
Qui, dogmatisant sur des riens,
Apportent dans les entretiens
Le bruit des bancs opiniâtres,
Et la profonde déraison
De ces disputes soldatesques

 ' \ Où l!ou s’insulte à l’unisson Pour des misères pédantesques , Qui sont bien moins la vérité, Que les rêves creux et bnrlesqucs De la crédule antiquité ; Loin de la gravité chinoise ' De ce vieux druide empesé Qui , sous un air symétrisé , Parle à trois teins, rit ù la toise , Regarde d’uu oeil apprêté , Et m’ennuie avec dignité. Loin de tous ces faux cénobites • Qui , voués encor tout entiers Aux vanités qu’ils ont proscrites , Errant de quartiers en quartiers , Vont , dans d’équivoques visites , Porter leurs faces parasites Et le dégoût de leurs inoutiers. Loin de ces faussets du Parnasse , Qui , pour avoir glapi parfois Quelque épi thalame à la glace Daus un petit monde bourgeois , Ne causent plus qu’en folles rimes ,
Digitized by Google

Où l'on s'insulte à l'unisson
Pour des misères pédantesques,
Qui sont bien moins la vérité,
Que les rêves creux et burlesques
De la crédule antiquité ;
Loin de la gravité chinoise
De ce vieux druïde empesé
Qui, sous un air symétrisé,
Parle à trois tems, rit à la toise,
Regarde d'un œil apprêté,
Et m'ennuie avec dignité.
Loin de tous ces faux cénobites
Qui, voués encor tout entiers
Aux vanités qu'ils ont proscrites,
Errant de quartiers en quartiers,
Vont, dans d'équivoques visites,
Porter leurs faces parasites
Et le dégoût de leurs moutiers.
Loin de ces faussets du Parnasse,
Qui, pour avoir glapi parfois
Quelque épithalame à la glace
Dans un petit monde bourgeois,
Ne causent plus qu'en folles rimes,

LA CHARTREUSE. 73 Ne vous parlent que d’Apollon , De Pégase et de Cupidou , Et telles fadeurs synonymes , Ignorant que ce vieux jargon , Relégué dans l'ombre des classes , N’est plus aujourd’hui de saison Chez lâ brillante fiction ; Que les tendres lyres des Grâces Se montent sur un autre ton ; Et qu’eufiu , de la foule obscure Qui rampe au maiais d’Hélicon Pour sauvef scs vers et son nom , Il faut être , sans imposture , L’interprète de la nature , Et le peintre de la raison. Loin enfin , loin de la présence De ces timides discoureurs Qui , non guéris de l’ignorance Dont on a pétri leur enfance , Restent noyés dans mille erreurs , Et damnent toute aine sensée Qui , loin de la route tracée Clierchaut la persuasion ,

7Digiiized by Google

Ne vous parlent que d'Apollon,
De Pégase et de Cupidon,
Et telles fadeurs synonymes,
Ignorant que ce vieux jargon,
Relégué dans l'ombre des classes,
N'est plus aujourd'hui de saison
Chez lá brillante fiction ;
Que les tendres lyres des Graces
Se montent sur un autre ton ;
Et qu'enfin, de la foule obscure
Qui rampe au marais d'Hélicon
Pour sauver ses vers et son nom,
Il faut être, sans imposture,
L'interprète de la nature,
Et le peintre de la raison.
Loin enfin, loin de la présence
De ces timides discoureurs
Qui, non guéris de l'ignorance
Dont on a pétri leur enfance,
Restent noyés dans mille erreurs,
Et damnent toute ame sensée
Qui, loin de la route tracée
Cherchant la persuasion,

.74 la chartreuse. Ose soustraire sa pensée A l’aveugle prévention. A ces traits je pourrois, Amin te , Ajouter encor d’auti'es mœurs ; Mais sur cette légère empreinte , D’un peuple d’ennuyeux causeurs Dont j’ai nuancé les couleurs , Jugez si toute solitude Qui nous sauve de leui*s‘ vains bruits , N’est point l’asyle et le pouipris De l’entière béatitude: Que dis-je ! est-on seul , après tout , Lorsque’^ touché des plaisirs sages , Ou s’entretient dans les ouvrages Des dieux de la lyre et du goût ? Par une illusion charmante , • Que produit la verve brillante De ces chantres ingénieux , Eux-mêmes s’o£fk*ent à mes yeux, Non sons ces vêtemens funèbres , Non sous ces dehors odieux Qu’apportent du sein des ténèbres Les fantômes des malheureux , Digiiized by Google

Ose soustraire sa pensée
A l'aveugle prévention.
A ces traits je pourrois, Aminte,
Ajouter encor d'autres mœurs;
Mais sur cette légère empreinte,
D'un peuple d'ennuyeux causeurs
Dont j'ai nuancé les couleurs,
Jugez si toute solitude
Qui nous sauve de leurs vains bruits,
N'est point l'asyle et le pourpris
De l'entière béatitude:
Que dis-je! est-on seul, après tout,
Lorsque, touché des plaisirs sages,
On s'entretient dans les ouvrages
Des dieux de la lyre et du goût?
Par une illusion charmante,
Que produit la verve brillante
De ces chantres ingénieux,
Eux-mêmes s'offrent à mes yeux,
Non sous ces vêtemens funèbres,
Non sous ces dehors odieux
Qu'apportent du sein des ténèbres
Les fantômes des malheureux,

LA CHARTREUSE.' y5 ' Quand ,, vengeurs des crimes célèbres , Ils montent aux teirestres lieux ; Mais sous cette parure aisée , Sous ces lauiicrs vainqueurs du sort , Que les citoyens d'Élysée Sauvent du souffle de la mort. , Tantôt de l'azur d'un nuage Plus brillant que les plus beaux jours Je vois soifir l'ombre volage D'Anacréon , ce tendre sage , Le Nestor du galant rivage , Le patriarche des Amours. Épris de son doux badinage , Horace accourt îl ses accens , Horace ^ l'ami du bon sens , Philosophe sans verbiage , Et poète sans fade encens. Autour de ces ombres aimables , Couronnés de roses durables , Chapelle , Chaulieu , Pavillon Et la naïve Deshoulières , Viennent unir leurs voix légères , Et font badiner la raison ;
Digiiized by Google

Quand, vengeurs des crimes célèbres,
Ils montent aux terrestres lieux ;
Mais sous cette parure aisée,
Sous ces lauriers vainqueurs du sort,
Que les citoyens d'Élysée
Sauvent du souffle de la mort.
Tantôt de l'azur d'un nuage
Plus brillant que les plus beaux jours
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon, ce tendre sage,
Le Nestor du galant rivage,
Le patriarche des Amours.
Épris de son doux badinage,
Horace accourt à ses accens,
Horace, l'ami du bon sens,
Philosophe sans verbiage,
Et poète sans fade encens.
Autour de ces ombres aimables,
Couronnés de roses durables,
Chapelle, Chaulieu, Pavillon
Et la naïve Deshoulières,
Viennent unir leurs voix légères,
Et font badiner la raison ;

..

76 LA CHARTREUSE, Tandis que le Tasse et Milton , Pour eux des trompettes guerrières Adoucissent le double ton. Tantôt à ce folâtre groupe Je vois succéder une troupe De morts un peu plus sérieux , Mais non moins charmaus â mes ^eux ; Je vois Saiut-Réal et Montagne Entre Sénètjne et Lucien : / Saint-Evremond les accompagne : Sur la recherche du vrai bien Je le vois porter la lumière ; La Rochefoucauld , la Bruyère , Viennent embellir l'entretien. Bornant au doux fruit de leurs plumes Ma bibliothèque et mes vœux , Je laisse aux sa van tas poudreux Ce vaste chaos de volumes Dont l'erreur et les sots divers Ont infatué l'univers , Et qui , sous le nom de science- » Semés et reproduits partout , Immortalisent l'ignorance , Digiiized by Google

Tandis que le Tasse et Milton,
Pour eux des trompettes guerrières
Adoucissent le double ton.
Tantôt à ce folâtre groupe
Je vois succéder une troupe
De morts un peu plus sérieux,
Mais non moins charmans à mes yeux :
Je vois Saint-Réal et Montagne
Entre Sénèque et Lucien :
Saint-Évremond les accompagne :
Sur la recherche du vrai bien
Je le vois porter la lumière ;
La Rochefoucauld, la Bruyère,
Viennent embellir l'entretien.
Bornant au doux fruit de leurs plumes
Ma bibliothèque et mes vœux,
Je laisse aux savantas poudreux
Ce vaste chaos de volumes
Dont l'erreur et les sots divers
Ont infatué l'univers,
Et qui, sous le nom de science,
Semés et reproduits partout,
Immortalisent l'ignorance,

LA chartreuse. 77 Les mensonges et le faux goûr. C’est ainsi que , par la présence De ces morts vainqueurs des destins , On se console de rabsenec, De l’oubli même des humains. A l’abri de leurs noii*s orages , Sur la cime de mon rocher , Je vois à mes pieds les naufrages Qu’ils vont imprudemment chercher. Pourquoi dans leur foule importune Voudriez-vous me rétablir? Leur estime ni leur fortune Ne me causent point un désir. Pourrois-je , en proie aux soins vulgaires , Dans la commune illusion , Offusquer mes propres lumières Du bandeau de l’opinion ? Irois-je , adulateur sordide , Encenser un sot dans l’éclat , Amuser un Crésus stupide , Et monseignenriser un fat ; Sur des espérances frivoles , Adorer avec lâcheté Digitized by Google

Les mensonges et le faux goût.
C'est ainsi que, par la présence
De ces morts vainqueurs des destins,
On se console de l'absence,
De l'oubli même des humains.
A l'abri de leurs noirs orages,
Sur la cime de mon rocher,
Je vois à mes pieds les naufrages
Qu'ils vont imprudemment chercher.
Pourquoi dans leur foule importune
Voudriez-vous me rétablir ?
Leur estime ni leur fortune
Ne me causent point un desir.
Pourrois-je, en proie aux soins vulgaires,
Dans la commune illusion,
Offusquer mes propres lumières
Du bandeau de l'opinion ?
Irois-je, adulateur sordide,
Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide,
Et monseigneuriser un fat ;
Sur des espérances frivoles,
Adorer avec lâcheté

...

78 LA CHARTREUSE. Ces chimériques fariboles De grandeur et de dignité ; Et , vil client de la fierté , A de méprisables idoles Prostituer la vérité ? Irois-je , par d'indignes brigues , M'ouvrir des palais fastueux , Languir dans de folles fatigues , Ramper à replis tortueux Dans de puériles intrigues , Sans oser être vertueux ? De la sublime poésie Profanant l'aimable harmonie , Lois- je , par de vains accens , . Chatouiller l'oreille engourdie De cent ignares importuns , Dont l'ame massive, assoupie Dans des organes impuissans , Ou livrée aux fougues des sens , Ignore les dons du génie , Et les plaisirs des sentimens ? Irois-jc pâlir sOr la rime Dans un siècle insensible aux arts , Digitized by Google

Ces chimériques fariboles
De grandeur et de dignité ;
Et, vil client de la fierté,
A de méprisables idoles
Prostituer la vérité ?
Irois-je, par d'indignes brigues,
M'ouvrir des palais fastueux,
Languir dans de folles fatigues,
Ramper à replis tortueux
Dans de puériles intrigues,
Sans oser être vertueux ?
De la sublime poésie
Profanant l'aimable harmonie,
Irois-je, par de vains accens,
Chatouiller l'oreille engourdie
De cent ignares importans,
Dont l'ame massive, assoupie
Dans des organes impuissans,
Ou livrée aux fougues des sens,
Ignore les dons du génie,
Et les plaisirs des sentimens ?
Irois-je pâlir sur la rime
Dans un siècle insensible aux arts,

LA CH ARTREUS E. 7^ Et de ce rien , qu’on nomme estime , Affi'onter les nombreux hasards ? Et d’ailleurs , quand la Poésie , Sortant de la nuit du tombeau , Reprendroit le sceptre et la vie Sous quelque Richelieu nouveau , Pourrois-je au char de l’immortelle M’enchaîner encor plus long-tcms ? Quand j’aurai passé mou priuiems , Ponrrai-je vivre encor pour elle ? Car enfin , au lyrique effort Fait pour nos bouillantes années , Dans de plus solides journées , Voudrois-Je me livrer encor? Persuadé que l’harmonie Ne verse ses heureux préseus Que sur le matiu de la vie , Et que , sans un peu de folie , On ne rime plus à trente ans , Suivrois-je un jour à pas pesans Ces vieilles Muscs douairières , Ces mères septuagénaires Du madrigal et des sonnets , Digitized by Google

Et de ce rien, qu'on nomme estime,
Affronter les nombreux hasards ?
Et d'ailleurs, quand la Poésie,
Sortant de la nuit du tombeau,
Reprendroit le sceptre et la vie
Sous quelque Richelieu nouveau,
Pourrois-je au char de l'immortelle
M'enchaîner encor plus long-tems ?
Quand j'aurai passé mon printems,
Pourrai-je vivre encor pour elle ?
Car enfin, au lyrique effort
Fait pour nos bouillantes années,
Dans de plus solides journées,
Voudrois-je me livrer encor ?
Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présens
Que sur le matin de la vie,
Et que, sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans,
Suivrois-je un jour à pas pesans
Ces vieilles Muses douairières,
Ces mères septuagénaires
Du madrigal et des sonnets,

8o LA CHARTREtJSE. Qui , n’ajaut été que poètes , Rimaillent encore en lunettes^ Et mcui’ent au bruit des sifflets ? Egaré dans le noir dédale Oîi le fantôme de Thémis , Couché sur la pourpre et les lis y Penche la balance inégale , Et tire d'une urne vénale Des arrêts dictés par Cypris ? Irois-;e , orateur mercenaire Du faux et de la vérité , Chargé d'une haine étrangère , Vendre aux querelles du vulgaire Ma voix et ma tranquillité , Et dans l'antre de la Chicane , Aux lois d’un tribunal profane Pliant la loi de l'Immortel , Par une éloquence anglicane Sapper et le trône et l'autel ? Aux sentimens de la nature , Aux plaisirs de la vérité y Préférant le goût frelaté Des plaisirs que fait rimposlurc.

"LA CHARTREUSE. 8i‘ Ou qu’invente la vanité , Voudrois-je partager ma vie Entre les jeux de la folie Et l’ennui de l’oisiveté , Et trouver la mélancolie Dans le sein de la volupté ? Non , non : avant que je m’enchaîne Dans aucun de tes vils partis , Vos livages verront la Seine Revenir aux lieux d’où j’écris. Des mortels j’ai vu les chimî;rcs ; Sur leurs fortunes mcusongbres J’ai vu régner la folle erreur ; J’ai vu mille peines cruelles Sous un vain masque de bonheur , Mille petitesses réelles Sous une écorce de grandeur , Mille lâchetés infidcllcs Sous un coloris de candeur ; Et j’ai dit au fond de mou cœur: Heureux qui , dans la paix secrète H D’une lilare et sûre retraite Vit ignoré ^ contcut de peu , Digitized by Google

Ou qu'invente la vanité,
Voudrois-je partager ma vie
Entre les jeux de la folie
Et l'ennui de l'oisiveté,
Et trouver la mélancolie
Dans le sein de la volupté?
Non, non : avant que je m'enchaîne
Dans aucun de ces vils partis,
Vos rivages verront la Seine
Revenir aux lieux d'où j'écris.
Des mortels j'ai vu les chimères;
Sur leurs fortunes mensongères
J'ai vu réguer la folle erreur;
J'ai vu mille peines cruelles
Sous un vain masque de bonheur,
Mille petitesses réelles
Sous une écorce de grandeur,
Mille lâchetés infidelles
Sous un coloris de candeur;
Et j'ai dit au fond de mon cœur :
Heureux qui, dans la paix secrète
D'une libre et sûre retraite
Vit ignoré, content de peu,

" Et qui ne se voit point sans cesse Jouet de l’aveugle déesse , Ou dupe de l’aveugle dieu ! A la sombre misanthropie Je ne dois point ces seutimens ; D’une fausse philosophie Je hais les vains-raisonnemens , ■ Et jamais la bigotterie Ne décida mes jugemens : Une indifierence suprême , Voilà mon principe cl ma loi ; Tout lieu , tout destin , tout sjsiêmç',' Par-là devient égal pour moi ; Où je vois naître la journée , Là, content, j’en attends la Hn , Prêt à partir le lendemain , Si l’ordre de la destinée Vient m’ouvrir un nouveau chemiu. Sans opposer un goût rebelle A ce domaine souverain , Je me suis fait du sort humain Une peinture trop fidelle ; Souvent dans les champêtres lieux Digilized by GoogI

LA CHARTREUSE. 83 Ce poruait frappera vos yeux. Eu promenant vos rêveries Dans le silence des prairies , Vous voyez un foiblc rameau f Qui , par les jeux du vague Eole , Enlevé de quelque arbrisseau , Quitte sa tige ^ tombe , vole Sur la surface d'un ruisseau j Li^ , par une invincible pente , Forcé d*errer et de changer , Il flotte au gré de Tonde errante Et d'un mouvement étranger; Souvent il paroi t , il surnage , Souvent il est au ibnd des eaux ^ 11 rencontre sur son passage Tous les jours des pays nouveaux ; Taiitüt,un fertile rivage Bordé de coteaux fortunés , Tantôt une rive sauvage , Et des déserts abandonnés : Parmi ces erreurs continues Il fuit, il vogue jusqu'au jour Qui Tensevelit à son tour ■ ■ Digiiized by Google

Ce portrait frappera vos yeux.
En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un foible rameau
Qui, par les jeux du vague Éole,
Enlevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe, vole
Sur la surface d'un ruisseau;
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante
Et d'un mouvement étranger;
Souvent il paroît, il surnage,
Souvent il est au fond des eaux;
Il rencontre sur son passage
Tous les jours des pays nouveaux;
Tantôt un fertile rivage
Bordé de côteaux fortunés,
Tantôt une rive sauvage,
Et des déserts abandonnés:
Parmi ces erreurs continues
Il fuit, il vogue jusqu'au jour
Qui l'ensevelit à son tour.

84 LA CHARTREUSE. Au sciu de ces mei's iiicouuues Oit tout s’abîme sans retour. Mais qu’ai-je fait ? Pardon , Aniiute , Si je viens de moraliser j Dans uue lettre sans contrainte Je ne prétendois que causer. Où sont) hélas ! ces douces heures Où y dans vos aimables demeures , Partageant vos discours chariuans , Je partageois vos sentimens ? D.aus ces solitudes Hautes Quand me verrai-je de retour ? Courez , volez , heures trop lentes Qui retardez cet heureux jour 1 Oui y dès que les désirs aimables , Joints aux souvenirs délectables. M’emportent vers ce doux séjour, ■ Paris n’a plus rien qui me pique. Dans ce jardin si magnifique , Embelli par la main des rois , Je regrette ce bois rustique Où l’écho répétoit nos voix. Sur ces rives tumultueuses Digitized by Google

Au sein de ces mers inconnues
Où tout s'abime sans retour.
Mais qu'ai-je fait ? Pardon, Aminte,
Si je viens de moraliser ;
Dans une lettre sans contrainte
Je ne prétendois que causer.
Où sont, hélas ! ces douces heures
Où, dans vos aimables demeures,
Partageant vos discours charmans,
Je partageois vos sentimens ?
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour !
Oui, dès que les desirs aimables,
Joints aux souvenirs délectables,
M'emportent vers ce doux séjour,
Paris n'a plus rien qui me pique.
Dans ce jardin si magnifique,
Embelli par la main des rois,
Je regrette ce bois rustique
Où l'écho répétoit nos voix.
Sur ces rives tumultueuses

LA CHAHTREUSE. 85 Où les passions fastueuses Font régner le luxe et le bruit Jusque dans l'ombre de la nuit , Je regrette ce tendre asj^le Où , sous des feuillages secrets , Le sommeil repose tranquille Dans les bras de l'aimable paix* A l'aspect de ces eaux captives Qu'en mille formes fugitives L'art sait enchaîner dans les airs , Je regrette cette onde pure Qui , libre dans les autres verts , Suit la pente de la nature , Et ne connoît point d'autres fers* En admirant la mélodie Dè ces voix , de ces sous parfaits , Où le goût brillant d'Ausouie Se mêle aux agrémeus français , Je regrette les chansonnettes Et le son des simples musettes Dont retentissent les coteaux, Quand vos bergères fortunées , Sur les soirs des belles journées , 8.
Digiiized by Google

Où les passions fastueuses
Font régner le luxe et le bruit
Jusque dans l'ombre de la nuit,
Je regrette ce tendre asyle
Où, sous des feuillages secrets,
Le sommeil repose tranquille
Dans les bras de l'aimable paix.
A l'aspect de ces eaux captives
Qu'en mille formes fugitives
L'art sait enchaîner dans les airs,
Je regrette cette onde pure
Qui, libre dans les autres verts,
Suit la pente de la nature,
Et ne connoît point d'autres fers.
En admirant la mélodie
De ces voix, de ces sons parfaits,
Où le goût brillant d'Ausonie
Se mêle aux agrémens français,
Je regrette les chansonnettes
Et le son des simples musettes
Dont retentissent les côteaux,
Quand vos bergères fortunées,
Sur les soirs des belles journées,

‘86 LA GHARTREÜf5E. Ramèneut gaîiuent leurs troupeaux. Dans ces palais où la mollesse , Peinte par les mains de l’Amouc Sur une toile euchauteresse , Offre les fastes de sa cour , Je regrette ces jeunes hêtres Où ma muse plus d’une fois Grava les louanges champêtres Des divinités de voshois. Parmi la foule trop habile Des beaux diseurs du nouveau st^-dc ^ Qui , par de bizarres détours , Quittant le ton de la nature , Répandent sur tous leurs discours L’académique enluminure Et le vernis des nouveaux tours , Je regrette la bonhomie , L air loyal, l’esprit non poiutu , Et le patois tout ingénu Du curé de la seigneurie , Qüi y n’usant point sa belle vie Sur des écrits laborieux , Parle comme nos bons aïeux , Digitized by Google

Ramènent gaîment leurs troupeaux.
Dans ces palais où la mollesse,
Peinte par les mains de l'Amour
Sur une toile enchanteresse,
Offre les fastes de sa cour,
Je regrette ces jeunes hêtres
Où ma muse plus d'une fois
Grava les louanges champêtres
Des divinités de vos bois.
Parmi la foule trop habile
Des beaux diseurs du nouveau style,
Qui, par de bizarres détours,
Quittant le ton de la nature,
Répandent sur tous leurs discours
L'académique enluminure
Et le vernis des nouveaux tours,
Je regrette la bonhomie,
L'air loyal, l'esprit non pointu,
Et le patois tout ingénu
Du curé de la seigneurie,
Qui, n'usant point sa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,

LA CHARTREUSE.' Et donneroiç , je le parie , L’histoire , les héros , les dieux Et toute la mythologie , Pour un cartaut de Condrieux. Ainsi de mes plaisirs d’automne Je me remets l’enchantement j Et , de la tardive Pomone Rappelant le règne charmant , Je me redis incessamment ; Dans ces solitudes riantes Quand me verrai -je de retour ? Courez , volez , heures trop lentes Qui retar dez cet heureux jour î Claire fontaine , aimable Isore , Rive où les Grâces font éclore Des fleurs et des jeux éternels , Près de ta source , avant l’aurwe , Quand reviendrai-je boire encore L’oubli des soins et des mortels ? Dans cette gracieuse attente , Aminte , l’amitié constante Entretenant mon souvenir , Elle ctidort ma peine présente

Et donneroit, je le parie,
L'histoire, les héros, les dieux
Et toute la mythologie,
Pour un cartaut de Condrieux.
Ainsi de mes plaisirs d'automne
Je me remets l'enchantement ;
Et, de la tardive Pomone
Rappelant le règne charmant,
Je me redis incessamment :
Dans ces solitudes riantes
Quand me verrai-je de retour ?
Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour !
Claire fontaine, aimable Isore,
Rive où les Graces font éclore
Des fleurs et des jeux éternels,
Près de ta source, avant l'aurore,
Quand reviendrai-je boire encore
L'oubli des soins et des mortels ?
Dans cette gracieuse attente,
Aminte, l'amitié constante
Entretenant mon souvenir,
Elle endort ma peine présente

88 LA CHARTREUSE. *• Dans les songes de l’avenir. Lorsque. le dieu de la lunaièrc. Echappé des feux du lion , Du dieu que couronne le lierre Ouvrira l’aimable saison y J’en jum le pèlerinage ; ^ Envolé de mon Hermitage , Je vous apparoîtrai soudain Dans ce parc d’éternel ombrage Oîi souvent vous rêvez en sage, Les lettres d’üsbeck à la main ; Ou bien dans ce vallon fertile Où , cherchant un secret asjle, Et trouvant des périls nouveaux , La perdrix , en vain fugitive , Rappelle sa troupe craintive Que nous chassons sur les coteaux. Vous me verrez toujours le même , Mortel sans soin , ami sans fard , Pensant par goût , rimant sans art , Et vivant dans un calme extrême Au gré du tems et du hasard. Lù , dans de charmantes parties , Digitized by Google

Dans les songes de l'avenir.
Lorsque le dieu de la lumière,
Échappé des feux du lion,
Du dieu que couronne le lierre
Ouvrira l'aimable saison,
J'en jure le pélerinage :
Envolé de mon hermitage,
Je vous apparoîtrai soudain
Dans ce parc d'éternel ombrage
Où souvent vous rêvez en sage,
Les lettres d'Usbeck à la main ;
Ou bien dans ce vallon fertile
Où, cherchant un secret asyle,
Et trouvant des périls nouveaux,
La perdrix, en vain fugitive,
Rappelle sa troupe craintive
Que nous chassons sur les côteaux.
Vous me verrez toujours le même,
Mortel sans soin, ami sans fard,
Pensant par goût, rimant sans art,
Et vivant dans un calme extrême
Au gré du tems et du hasard.
Là, dans de charmantes parties,

LA chartreuse. 89 D’humeurs liâmes assorties , Portant des esprits dégagés De soucis et de préjugés , Et retranchant de notre vie Les façons , la cérémonie , Et tout populaire fardeau , Loin de l’humaine comédie. Et comme en un inonde nouveau. Dans une charmante pratique Nous réaliserons enfin Cette petite république Si long-tems projetée en vain. Une divinité commode , L’Amitié , sans bruit , sans éclat , Fondera ce nouvel état : La Franchise en fera le code , Les Jeux en seront le sénat ; Et sur un tribunal de roses , Siège de notre consulat , L’Enjoiimcnt jugera les causes. On exclura de ce climat Tout ce qui porte l’air d’étude . La raison, quittant sou tou rude. Digitized by Google

D'humeurs liantes assorties,
Portant des esprits dégagés
De soucis et de préjugés,
Et retranchant de notre vie
Les façons, la cérémonie,
Et tout populaire fardeau,
Loin de l'humaine comédie,
Et comme en un monde nouveau,
Dans une charmante pratique
Nous réaliserons enfin
Cette petite république
Si long-tems projetée en vain.
Une divinité commode,
L'Amitié, sans bruit, sans éclat,
Fondera ce nouvel état :
La Franchise en fera le code,
Les Jeux en seront le sénat ;
Et sur un tribunal de roses,
Siége de notre consulat,
L'Enjoûment jugera les causes.
On exclura de ce climat
Tout ce qui porte l'air d'étude.
La raison, quittant son ton rude,

...

90 LA CHARTREUSE. Prendra le ton du sentiment; La vertu n’y sera point prude , L’esprit n’y sera point pédant, Le savoir n’y sera mettable Que sous les traits de l’agrément î Pourvu que l’on sache être aimable , Ou y saura suffisamment. On y proscrira l’étalage Des phiasiers , des rhéteurs bouffis : Ricu n’y prendra le nom d’ouvi-age , Mais , sous le nom de badinage , Il sera quelquefois permis De limer quelques chansonnepes , Et d’eiribcllir quelques sornettes Du poétique coloris, En répandant avec finesse Une nuance de sagesse Jusque sur Bacchus et les Ris. Par un arrêt en vaudevilles On bannira les faux plaisans , Les cagots fades et rampans , Les complimenteurs imbécilles , Et le peuple de froids savaus. Digitized by Goog[e

Prendra le ton du sentiment ;
La vertu n'y sera point prude,
L'esprit n'y sera point pédant,
Le savoir n'y sera mettable
Que sous les traits de l'agrément :
Pourvu que l'on sache être aimable,
On y saura suffisamment.
On y proscrira l'étalage
Des phrasiers, des rhéteurs bouffis :
Rien n'y prendra le nom d'ouvrage,
Mais, sous le nom de badinage,
Il sera quelquefois permis
De rimer quelques chansonnettes,
Et d'embellir quelques sornettes
Du poétique coloris,
En répandant avec finesse
Une nuance de sagesse
Jusque sur Bacchus et les Ris.
Par un arrêt en vaudevilles
On bannira les faux plaisans,
Les cagots fades et rampans,
Les complimenteurs imbécilles,
Et le peuple de froids savans.

91’ LA CHARTREUSE. Enfin ^ cct heureux coin du monde N!aura pour but , dans ses statuts , Que de nous soustraire aux abus > Dont ce bon univers abonde. Toujours sur ces lieux enchanteurs Le soleil , levé sans nuages , Fournira son cours sans orages , Et se couchera dans les fleurs. Pour prévenir la décadence Du nouvel 'établissement , Nul indiscret , nul inconstant , N’entrera dans la confidence : Ce canton veut être inconnu. Ses charmes , sa béatitude , Pour base ayant la solitude , S’il devient peuple, il est perdu. Les états de la république Chaque automne s’assembleront ; Et h\ , notre regret unique , Nos uniques peines seront De ne pouvoir toute l’année Suivre cette loi fortunée De philosophiques loisirs , t

The text on this page is estimated to be only 29.50% accurate

 Jusqu’.^ ce moment où la parque
Emporte dans la meme barque Nos jeux , nos coeurs et nos plaisirs.
Digitized by Coogle

Jusqu'à ce moment où la parque
Emporte dans la même barque
Nos jeux, nos cœurs et nos plaisirs.

LES OMBRES. É'p I T R E A M. D. D. N. De S régions de Sylphiric, De ce séjour aérien Dont ma douce philosophie Sait bannir la mélancolie En rimant quelque aimable rien « Salut, santé toujours fleurie , Solitude et libre entretien , A la république chérie Dont une tendre rêverie M’a déjà rendu citoyen. Dans voti’e épître ingénieuse Vous prétendez que le pinceau Qui vous a tracé la Chartreuse N’en a pas fini le tableau , . Et vous m’engagez à décrire , D’un crayon léger et badin , La carte du classique empire , Digitized by Google

LES OMBRES.

ÉPITRE A M. D. D. N.

DES régions de Sylphirie,
De ce séjour aérien
Dont ma douce philosophie
Sait bannir la mélancolie
En rimant quelque aimable rien,
Salut, santé toujours fleurie,
Solitude et libre entretien,
A la république chérie
Dont une tendre rêverie
M'a déjà rendu citoyen.
Dans votre épître ingénieuse
Vous prétendez que le pinceau
Qui vous a tracé la CHARTREUSE
N'en a pas fini le tableau,
Et vous m'engagez à décrire,
D'un crayon léger et badin,
La carte du classique empire,

94 LES OMBRES. Et les mœurs du peuple latin. A la gaîté de nos maximes Pour aj uster ce grave objet y Et lie point porter dans mes]*iines La sécheresse du sujet , Écartons la muse empesée Qui , se guiiidant sur de grands mots , Préside à la prose toisée Des poètes collégiaux. Je vous ai dépeint TEIysée Dans le plaisir pur et parfait De mou hermitage secret: Par un contraste assez bizarre , Dans ce nouvel amusement , Je vais vous chanter le Ténare, Non sur un ton triste et pesant : Ennemi des muses plaintives y J usquç sur les fatales rives Je veux rimer en badinant. Un peuple de jeunes esclaves Dans un silence rigoureux , Des pleurs , des prisons j des entraves ^ Un séjour vaste et ténébreux , '

LES OMBRES. 9^ Des cœurs dévoués à la plainte , Des jours Blés par les ennuis , î^’cst-ce point lafidelleemprcinie Du triste royaume des nuits ? N’en doutez point : ce que la fable Nous a chanté des sombres bords , Cette peinture redoutable Du profond empire des morts , C’étoit l’image prophétique Des manoirs que j’offre à vos yeux , Et rhistcire trop véridique De leurs habitaus malheureux. Avec l’Érèbe et son cortège Confrontez ces antres divers , Et , dans le portrait d’un collège , A^üus reconnoîti’ez les enfers. Tel étoit le vrai parallèle Que dans cette demière'uuit Un songe offroit à mon esprit j Aminte , je me le rappelle : Dans ce délire réfléchi , Je croyois vous conduire ici , Et y si ma mémoire est fidelle , Digitized by Google

Des cœurs dévoués à la plainte,
Des jours filés par les ennuis,
N'est-ce point la fidelle empreinte
Du triste royaume des nuits ?
N'en doutez point : ce que la fable
Nous a chanté des sombres bords,
Cette peinture redoutable
Du profond empire des morts,
C'étoit l'image prophétique
Des manoirs que j'offre à vos yeux,
Et l'histoire trop véridique
De leurs habitans malheureux.
Avec l'Érèbe et son cortège
Confrontez ces antres divers,
Et, dans le portrait d'un collège,
Vous reconnoîtrez les enfers.
Tel étoit le vrai parallèle
Que dans cette dernière nuit
Un songe offroit à mon esprit ;
Aminte, je me le rappelle :
Dans ce délire réfléchi,
Je croyois vous conduire ici,
Et, si ma mémoire est fidelle,

96 LES OMBRES. Je vous eu tietenois ainsi ; V cnez , de la docte poussière Osez franchir les tourbillons ; Perçons l'infernale carrière Des scholastiques régions ; Dà , comme aux sources du Cocj^ tc , On ne connoîtplus les beaux jours j Sur cette demeure proscrite La nuit semble régner toujours ; Là, de la charmante nature On ne trouve plus les beautés j Les eaux , les jBeurs , ni la verdure , N'ornent point ces lieux détestés ; Les seuls oiseaux d'affreux augure y forment des sons redoutés. Dès l'abord de ce gouffre horrible , Tout nous retrace l'Achéron. Voyez ce portier inflexible , Qui , payé pour être terrible , Et muni d'un cœur de Hurou , Réunit dans son caractère La triple rigueur de Cerbère Et l'aine avare de Caron : Digitized by Google

Je vous entretenois ainsi :
Venez, de la docte poussière
Osez franchir les tourbillons ;
Perçons l'infernale carrière
Des scholastiques régions :
Là, comme aux sources du Cocyte,
On ne connoît plus les beaux jours ;
Sur cette demeure proscrite
La nuit semble régner toujours :
Là, de la charmante nature
On ne trouve plus les beautés ;
Les eaux, les fleurs, ni la verdure,
N'ornent point ces lieux détestés ;
Les seuls oiseaux d'affreux augure
Y forment des sons redoutés.
Dès l'abord de ce gouffre horrible,
Tout nous retrace l'Achéron.
Voyez ce portier inflexible,
Qui, payé pour être terrible,
Et muni d'un cœur de Huron,
Réunit dans son caractère
La triple rigueur de Cerbère
Et l'ame avare de Caron :

I LES ombres. 97 Ainsi que ces ombres légbres Qui pour leurs demeures premières Forinoicnt des regrets et des vœux , Les jeunes captifs de ces lieux Voltigent auprès des barrières , Sans pouvoir échapper aux yeux De ce satellite odieux. Entrons sous ces voûtes antiques , Et sous les lugubres portiques De ces tribunaux renommés. Au lieu de ces voiles funèbres Qui de l'empire des ténèbres Tapissoient les murs enfumés , D'une longue suite de thèses Contemplez les vils mouumeus , Archives de doctes fadaises , Supplice éternel du bon sens. A la place des Tisiphoncs , Des Sphinxs , des Larves , des Gorgones ^ Qui du Styx étoient les bourreaux , J'aperçois des tyrans nouveaux , L'hyberbole aux longues échasscs , La catachrèse aux doubles faces , Digitized by Google

Ainsi que ces ombres légères
Qui pour leurs demeures premières
Formoient des regrets et des vœux,
Les jeunes captifs de ces lieux
Voltigent auprès des barrières,
Sans pouvoir échapper aux yeux
De ce satellite odieux.
Entrons sous ces voûtes antiques,
Et sous les lugubres portiques
De ces tribunaux renommés.
Au lieu de ces voiles funèbres
Qui de l'empire des ténèbres
Tapissoient les murs enfumés,
D'une longue suite de thèses
Contemplez les vils monumens,
Archives de doctes fadaises,
Supplice éternel du bon sens.
A la place des Tisiphones,
Des Sphinxs, des Larves, des Gorgones,
Qui du Styx étoient les bourreaux,
J'aperçois des tyrans nouveaux,
L'hyberbole aux longues échasses,
La catachrèse aux doubles faces,

98 LES O M BEE S. Les logogi iphes effra}'ans , L’iuipiiojable syllogisme , Que suit le ténébreux sophisme , Avec les ennuis dévorans. Quelle inexorable Mégère Ici rassemble , avant le teins , Ces mânes jeunes et tremblaus , Et ravis au sein de leur mère ! Sur leurs déplorables destins , Dans des lieux voués au silence , Voyez de pâles souverains Exercer leur triste puissance : Un sceptre noir ai'ine leurs mains. Ainsi Rhadamante aux traits sombres ^ Balançant l*urne de la mort , Sur le peuple muet des ombres Prononcoit les arrêts du Sort. «» M:us quelles alai*mes soudaines ! D’où partent ces longues clameurs ? Pourquoi ces prisons et ces chaînes ? Sur qui tombent ces fouets vengeurs ? Tel étüit l’appareil barbare Des tortures du Phlégéton ; Digitized by Google

Les logogriphes effrayans,
L'impitoyable syllogisme,
Que suit le ténébreux sophisme,
Avec les ennuis dévorans.
Quelle inexorable Mégère
Ici rassemble, avant le tems,
Ces mânes jeunes et tremblans,
Et ravis au sein de leur mère!
Sur leurs déplorables destins,
Dans des lieux voués au silence,
Voyez de pâles souverains
Exercer leur triste puissance:
Un sceptre noir arme leurs mains.
Ainsi Rhadamante aux traits sombres,
Balançant l'urne de la mort,
Sur le peuple muet des ombres
Prononçoit les arrêts du Sort.
Mais quelles alarmes soudaines!
D'où partent ces longues clameurs?
Pourquoi ces prisons et ces chaînes?
Sur qui tombent ces fouets vengeurs?
Tel étoit l'appareil barbare
Des tortures du Phlégéton;

Tels étoient les cris du Tartare Sous la fourche du vieux Plutou. Près de ces cavernes fatales , Quels sont ces brûlans soupiraux ? Que vois-je ! quels nouveaux Tantales Maudissent ces pei'fides eaux ? De ce parallèle grotesque , Moitié vrai , moitié romanesque , Aininte, pour vous égayer, J'aurois rempli le cadre entier , Si , dans cet endroit de mou songe , Un cruel , osant m'éveiller , N'ciit dissipé ce doux mensonge , Et le prestige officienx Qui vous présentoit à mes yeux. Ce hideux bourreau , moins un homme Qu'un patibulaire fantôme , Tel qu'on les peint eu noirs lambeaux , Et , dans l'horreur du crépuscule , Tenant leur conciliabule Parmi la cendre des tombeaux ; Ce spectre , dis-je , au front sinistre , Du tumulte bruyant ministre ,

Tels étoient les cris du Tartare
Sous la fourche du vieux Pluton.
Près de ces cavernes fatales,
Quels sont ces brûlans soupiraux ?
Que vois-je ! quels nouveaux Tantales
Maudissent ces perfides eaux ?
De ce parallèle grotesque,
Moitié vrai, moitié romanesque,
Aminte, pour vous égayer,
J'aurois rempli le cadre entier,
Si, dans cet endroit de mon songe,
Un cruel, osant m'éveiller,
N'eût dissipé ce doux mensonge,
Et le prestige officieux
Qui vous présentoit à mes yeux.
Ce hideux bourreau, moins un homme
Qu'un patibulaire fantôme,
Tel qu'on les peint en noirs lambeaux,
Et, dans l'horreur du crépuscule,
Tenant leur conciliabule
Parmi la cendre des tombeaux ;
Ce spectre, dis-je, au front sinistre,
Du tumulte bruyant ministre,

lOO LES OMBRES. Affublé de raccoûtreraent D’un précurseur d’enterrement , Bien avant l’aube matinale, Chaque jour troublant mon réduit , Armé d’une lampe infernale, M’offie un jour plus noir que la nuit, Et , d’une bouche sépulcrale , M’annonce que l’heure fatale Bamhne le démon du bruit. Par cet arrêt impitoyable , Arraché du sein délectable Et des songes et du repos , L’œil encor chargé de pavots , Aux deux je cherche eu vain l’aurore ; Un voile épais couvre les airs , Et Fhébus n’est point prêt encore A quitter les nymphes des mers. Astre qui réglas ma naissance , Pourquoi ta suprême puissance , En formant mes goiîts et mon cœur, y vcrsa-t-ellc tant d’horreur Pour la mouacale indolence ? Plus respecté dans mon sommeil , Digilized by Google

Affublé de l'accoûtrement
D'un précurseur d'enterrement,
Bien avant l'aube matinale,
Chaque jour troublant mon réduit,
Armé d'une lampe infernale,
M'offre un jour plus noir que la nuit,
Et, d'une bouche sépulcrale,
M'annonce que l'heure fatale
Ramène le démon du bruit.
Par cet arrêt impitoyable,
Arraché du sein délectable
Et des songes et du repos,
L'œil encor chargé de pavots,
Aux cieux je cherche en vain l'aurore;
Un voile épais couvre les airs,
Et Phébus n'est point prêt encore
A quitter les nymphes des mers.
Astre qui réglas ma naissance,
Pourquoi ta suprême puissance,
En formant mes goûts et mon cœur,
Y versa-t-elle tant d'horreur
Pour la monacale indolence?
Plus respecté dans mon sommeil,

LES OMBRES loi Exempt des craiutes du réveil , J’eusse , les deux tiers de ma vie , Dormi sans tioùble , sans envie , Dans un dortoir de Victorin , Ou sur la couche rebondie D’un procureur génovéfain. I) est vrai qu’un peu d’ignorance Eût suivi ce destin fiatteur. Qu’importe ? le nom de docteur N’eut jamais tenté ma prudence ; Jamais d’un sommeil enchanteur Il n’eût violé la constance. Une éternité de science Vaut-elle une nuit de bonheur? Par votre missive channan te Vous me chargez de vous donner Quelque nouvelle intéressante , Ou quelque anecdote amusante. Mais que puis-je vous griffonna ? Les politiques rêveries Des vieux chapiers des Tuileries Intéressent fort peu mes soins , Vous amuseroieiit encor moins ;
Digilized by Google

Exempt des craintes du réveil,
J'eusse, les deux tiers de ma vie,
Dormi sans trouble, sans envie,
Dans un dortoir de Victorin,
Ou sur la couche rebondie
D'un procureur génovéfain.
Il est vrai qu'un peu d'ignorance
Eût suivi ce destin flatteur.
Qu'importe ? le nom de docteur
N'eût jamais tenté ma prudence ;
Jamais d'un sommeil enchanteur
Il n'eût violé la constance.
Une éternité de science
Vaut-elle une nuit de bonheur ?
Par votre missive charmante
Vous me chargez de vous donner
Quelque nouvelle intéressante,
Ou quelque anecdote amusante.
Mais que puis-je vous griffonner ?
Les politiques rêveries
Des vieux chapiers des Tuileries
Intéressent fort peu mes soins,
Vous amuseroient encor moins ;

...

102 L&S OMBRES. Et d’aiJIeurs , selon le génie De notre aimable colonie , Je ne dois point perdre d’instaiis , Ni prendrfe une peine futile A disserter en grave style Sur les bagatelles du teras : Qu’on fasse la paix ou la guerre , Que tout soit changé sur la terre , Nos citoyens l’ignoreront ; Exempts de soucis inutiles , • ‘ Dans cet univers ils vivront Comme des passagers tranquilles , Qui , dans la chambre d’un vaisseau , Oubliant la terre , l’orage , Et le reste de l’équipage , Tachent d’égayer le voyage Dans un plaisir toujours nouveau : Sans savoir comme va la flotte Qui vogue avec eux sur les eaux , Ils laissent la crainte au pilote , Et la manoeuvre aux matelots. A tout le petit consistoire , Où ne sont échos imprudens ^

Et d'ailleurs, selon le génie
De notre aimable colonie,
Je ne dois point perdre d'instans,
Ni prendre une peine futile
A disserter en grave style
Sur les bagatelles du tems :
Qu'on fasse la paix ou la guerre,
Que tout soit changé sur la terre,
Nos citoyens l'ignoreront ;
Exempts de soucis inutiles,
Dans cet univers ils vivront
Comme des passagers tranquilles,
Qui, dans la chambre d'un vaisseau,
Oubliant la terre, l'orage,
Et le reste de l'équipage,
Tâchent d'égayer le voyage
Dans un plaisir toujours nouveau :
Sans savoir comme va la flotte
Qui vogue avec eux sur les eaux,
Ils laissent la crainte au pilote,
Et la manœuvre aux matelots.
A tout le petit consistoire,
Où ne sont échos imprudens,

LES OMBRES. Io3 Rendez cette lettre notoire , Aimable Aminte, j'y consens : Mais sauvez-la des jugemens De cette prude à l'humeur noire , Au froid caquet , aux yeux bigots , Et de médisante mémoire , Qui , colportant ces vers nouveaux , Sur-le-champ iroit sans repos , Dressant la crête et battant l'aile , Glapir quelque alarme nouvelle Dans tous les poulaillers dévots j Ou qui , pour parler sans emblênjc , Dans quelque parloir médisant Iroit afficher ranathême Contre un badinage innocent , Et le noircir avec scandale De ce fiel mystique et couvert Que vient de verser sa cabale Sur l'histoire de dom Ver-Vert , Faite en cette critique année Où le perroquet révérend Alla jaser publiquement , Entraîné par sa destinée ,
Digitized by Google

Rendez cette lettre notoire,
Aimable Aminte, j'y consens :
Mais sauvez-la des jugemens
De cette prude à l'humeur noire,
Au froid caquet, aux yeux bigots,
Et de médisante mémoire,
Qui, colportant ces vers nouveaux,
Sur-le-champ iroit sans repos,
Dressant la crête et battant l'aile,
Glapir quelque alarme nouvelle
Dans tous les poulaillers dévots ;
Ou qui, pour parler sans emblême,
Dans quelque parloir médisant
Iroit afficher l'anathême
Contre un badinage innocent,
Et le noircir avec scandale
De ce fiel mystique et couvert
Que vient de verser sa cabale
Sur l'histoire de dom Ver-Vert,
Faite en cette critique année
Où le perroquet révérend
Alla jaser publiquement,
Entraîné par sa destinée,

104 LES OMBRES Et ravi , je ne sais comment , Au secret de son maître absent. Selon la gazette neustrique , Cet amusement poétique , Siu'pris, intercepté , transcrit Sur je ne sais quel manuscrit Par un prestolet famélique , Se vend , à Tiiisu de l’auteur , Par ce petit-collet profane , Et déjà vaut une soutane Et deux castors à l’éditeur. Si ma main n’étoit pas trop lasse Ce seroit bien ici la place D’ajouter un tome nouveau Aux mémoires du saint oiseau j De narrer comme quoi la pièce , Portée au sortir de la presse Au parlement visitandin , Causa dans leurs saintes brigades Une ligue , des barricades , Et sonna partout le tocsin ; Comme quoi les mères notables , L etat-inajor , les vénérables ^

Et ravi, je ne sais comment,
Au secret de son maître absent.
Selon la gazette neustrique,
Cet amusement poétique,
Surpris, intercepté, transcrit
Sur je ne sais quel manuscrit
Par un prestolet famélique,
Se vend, à l'insu de l'auteur,
Par ce petit-collet profane,
Et déja vaut une soutane
Et deux castors à l'éditeur.
Si ma main n'étoit pas trop lasse,
Ce seroit bien ici la place
D'ajouter un tome nouveau
Aux mémoires du saint oiseau;
De narrer comme quoi la pièce,
Portée au sortir de la presse
Au parlement visitandin,
Causa dans leurs saintes brigades
Une ligue, des barricades,
Et sonna partout le tocsin;
Comme quoi les mères notables,
L'état-major, les vénérables,

LES OMBRES. I05 Vouloicnt , dans leur premier accbs , Sans autre forme de procbs , Brûler ces vers abominables , Comme erronnés , comme exécrables , Jansénistes , impardonnables , Et notoirement imposteurs ; Mais comme quoi des jeunes soeurs La jurisprudence plus tendre A jusqu'ici paré les coups , Ravi Ver-Vert à ce couri-oux , Et sauvé rhoniicur de sa cendre. Suivant le lardon médisant , Les jeunes soeurs , d'un œil content, Ont vu draper les graves min es , Les révérendes douairières , Et la grand'chambre du couvent. Une nonne sempiternelle Prétend prouver à tout fidcllc Que jamais Ver- Vert n'exista , Vu , dit-elle , qu'on ne pouira Trouver la lettre circulaire Du perroquet missionnaire Parmi celles de ce tems-là. Digitized by Google

Vouloient, dans leur premier accès,
Sans autre forme de procès,
Brûler ces vers abominables,
Comme erronnés, comme exécrables,
Jansénistes, impardonnables,
Et notoirement imposteurs ;
Mais comme quoi des jeunes sœurs
La jurisprudence plus tendre
A jusqu'ici paré les coups,
Ravi Ver-Vert à ce courroux,
Et sauvé l'honneur de sa cendre.
Suivant le lardon médisant,
Les jeunes sœurs, d'un œil content,
Ont vu draper les graves mères,
Les révérendes douairières,
Et la grand'chambre du couvent.
Une nonne sempiternelle
Prétend prouver à tout fidelle
Que jamais Ver-Vert n'exista,
Vu, dit-elle, qu'on ne pourra
Trouver la lettre circulaire
Du perroquet missionnaire
Parmi celles de ce tems-là.

 Je croîs que la remarque habile De la cloitrière sibylle (N'en déplaise à sa charité) Sera de peu d'utilité • Car , dès que Ver-Vert est cite Dans les archives du Parnasse , Quel incrédule auroit l'aiidace D'en soupçonner la vérité? Toutefois ce procès mystique Au carnaval se jugera ; Dans un chapitre écuménique L'oiseau défendeur paroîtra. La vieille mère Bibiaiie Contre lui doit plaider long-tems , Et , dans le fort des argumens Que hurlera son rauque organe , Perdra scs deux dernières dents : Mais la jeune sœur Pulchérie , Qui pour Ver- Vert pérorera, (Si dans ce jour , comme on publie , Les directeurs opinent là) Très-sûrement l'emportera Sur l'octogénaire haipîe. DIgitized by Google

LES OMBRES. I07 A plaider contre le printeius L’hiver doit perdre , avec dépens. Adieu , voilà trop de folies. Trop paresseux pour abréger , Trop occupé pour corriger , Je vous livre mes rêveries Que quelques vérités hardies Viennent librement mélanger r J’abandonne l’exactitude Aux gens qui riment par métier. D’autres font des vers par étude j J’en fais pom- me désennuyer ; Ainsi , vous' ne devez me lire Qu’avec les yeux de l’amitié. J’aurois encor beaucoup h dire : L’esprit n’est jamais las d’écrire Lorsque le cœur est de moitié. V Digilized by Google

A plaider contre le printems
L'hiver doit perdre, avec dépens.
Adieu, voilà trop de folies.
Trop paresseux pour abréger,
Trop occupé pour corriger,
Je vous livre mes rêveries
Que quelques vérités hardies
Viennent librement mélanger :
J'abandonne l'exactitude
Aux gens qui riment par métier.
D'autres font des vers par étude ;
J'en fais pour me désennuyer :
Ainsi, vous ne devez me lire
Qu'avec les yeux de l'amitié.
J'aurois encor beaucoup à dire :
L'esprit n'est jamais las d'écrire
Lorsque le cœur est de moitié.

ENVOI DE L'ÉPITRE SUIVANTE A MADAME **• S U R le sage emploi de la vie Une aimable philosophie A trop éclairé votre cœur , Pour qu'il puisse me faire uu crime De n'accorder point à la rime Des jours que je dois au bonheur. Je ne m'en défends point , Thémire , La paresse est ma déité ; Aux sons négligés de ma lyre. Vous sentirez qu'elle m'inspire ; . Et que, d'un chant trop concerté Fuyant l'ennuyeuse beauté , Loin de faire un travail d'écrire , Je m'en fais une volupté • Moins délicatement flatté De l'honneur de me faire lire , Que de l'agrément de m'instruire Dans une oisive liberté. Digitized by Coogte

The text on this page is estimated to be only 28.74% accurate

E N V O !• 109 Ou ne doit écrire qu’eu maître ; Il en coûte trop au bonheur : Le titre trop chéri d’auteur Ne vaut pas la peine de Tétrc ; A ussi n’est-cc point sous ce uoin , Si peu fait pour mon caractère , ^ Que je rentre au sacré vallon 9 Moi qui lie suis qu’en volontaire Les drapeaux brillaus d’Apollon, La musc qui dicta les rimes Que je vais offrir a vos jeux , ' N’est point de ces muses sublimes Qui pour amans veulent des dieux ; Elle n’a point Us grâces fièves Dont brillent ces njmphes altières Qui divinisent les guerriers : La négligence suit ses traces , Scs tendres erreurs fout ses grâces ^ Et les roses sont scs lauriers. Ici sur le ton des préfaces , Et des pesantes dédicaces , Thémire , je ne prétends pas Vous implorer pour mes ouvrages. DIgitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.32% accurate

/ lO ENVOI. Par vous le goût et les appas Me gagncroicnt mille suffrages ; Mais en faut-il tant à mes vers? Mes amis me sont l’univers.

Par vous le goût et les appas
Me gagneroient mille suffrages ;
Mais en faut-il tant à mes vers ?
Mes amis me sont l'univers.

É P I T R E A MA MUSE. V O L A G E Muse , aimable cnchameress? , Qui m’egaraut dans de douces erreurs , Viens, tour-à-tour, parsemer ma jeunesse De jeux, d’ennuis , d’(îpines et de fleurs , Si , dans ce jour de loisible mollesse , Tu peux quitter les paisibles douceurs , Vole en ces lieux ; la voix de la Sagesse M’appelle ici loin du bruyant Permesse , Loin du vulgaire et des folles rumeurs ; Parois sans crainte aux yeux d’une déesse Qui règle seule et ma lyre et mes moeurs ; Car ce u’est point cette péd^mte altière Dont la vertu n’est qu’une morgue fière , Un faux honneur guindé sur de vieux mots , L’borreur du sage et l’idole des sots ; C’est cette n3nnphe au tendre caractère , Née au Portique , et formée à Cythère , Qui , dédaignant l’orgueil des vains discours, Digitized by Google

ÉPITRE

A MA MUSE.

VOLAGE Muse, aimable enchanteresse,
Qui m'égarant dans de douces erreurs,
Viens, tour-à-tour, parsemer ma jeunesse
De jeux, d'ennuis, d'épines et de fleurs,
Si, dans ce jour de loisible mollesse,
Tu peux quitter les paisibles douceurs,
Vole en ces lieux; la voix de la Sagesse
M'appelle ici loin du bruyant Permesse,
Loin du vulgaire et des folles rumeurs;
Parois sans crainte aux yeux d'une déesse
Qui règle seule et ma lyre et mes mœurs:
Car ce n'est point cette pédante altière
Dont la vertu n'est qu'une morgue fière,
Un faux honneur guindé sur de vieux mots,
L'horreur du sage et l'idole des sots;
C'est cette nymphe au tendre caractère,
Née au Portique, et formée à Cythère,
Qui, dédaignant l'orgueil des vains discours,

112 É P I T R Ê Brille sans fard , et rassemble près d’cllé La Vérité , la Franchise fidelle Et la Vertu dans le char des Amours. C’est à ses yeux, au poids de sa balance. Muse , qu’ici , dans le sein du silence , De Fart des vers estimant la valeur , Je veux sur lui te dévoiler mon cœur. Mais en ce jour quelle pompe s'apprête * Le front paré des myrtes de Vénus , Où voles-tu ? quelle brillante fête Peut t’inspirer ces transports inconnus ? Sur mes destins tu t’applaudis sans doute. Mais instruis-moi : pourquoi triomphes-tu ? Comp'es-!u donc qu’à moi-même rendu. Au Pinde seul je vais tourner ma route. Ou , qu’affranchi des liens rigoureux Qui captivoient tou cujoûment folâtre , Je vais enfin , de toi seule idolâtre, Donner l’essor aux fougues de tes jeux ? Si ce projet fait l’espoir qui t’enebante , C’est t’endormir dans une vaine attente: Sous d’autres lois mon sort sc voit rangé. Avec mou sort , mon cœur n’a point changé. Digitized by Google

Brille sans fard, et rassemble près d'elle
La Vérité, la Franchise fidelle
Et la Vertu dans le char des Amours.
C'est à ses yeux, au poids de sa balance,
Muse, qu'ici, dans le sein du silence,
De l'art des vers estimant la valeur,
Je veux sur lui te dévoiler mon cœur.
Mais en ce jour quelle pompe s'apprête?
Le front paré des myrtes de Vénus,
Où voles-tu? quelle brillante fête
Peut t'inspirer ces transports inconnus?
Sur mes destins tu t'applaudis sans doute.
Mais instruis-moi : pourquoi triomphes-tu?
Comptes-tu donc qu'à moi-même rendu,
Au Pinde seul je vais tourner ma route,
Ou, qu'affranchi des liens rigoureux
Qui captivoient ton enjoûment folâtre,
Je vais enfin, de toi seule idolâtre,
Donner l'essor aux fougues de tes jeux?
Si ce projet fait l'espoir qui t'enchante,
C'est t'endormir dans une vaine attente:
Sous d'autres lois mon sort se voit rangé.
Avec mon sort, mon cœur n'a point changé.

A MA MUSE. Il3 Je veux pom taut que la inétaïuorphose Ait transfomié ma raison et mes sens ; Et pour un tcms avec toi je suppose Que, consacrant ma voix à tes accens, J'aille t'offrir un éternel encens. ^ Adorateur d'un lantCunc frivole, A tes autels que pourrois-je obtenir? Que ferois-tu , capricieuse idole ? Par le passé décidons l'avenir: Comme tes sœurs , tu paierois mes hommages Du doux espoir des dons les plus chéris. Tes sœurs! que dis-je ? hélas ! quels avantages En ont reçus leurs plus chers favoris? Vaines beautés, sirènes homicides, Dans tous les lems , par leurs accords perfides N'üul-elles point égaré les vaisseaux De leurs amans endormis sur les eaux ? Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire , Ces mouumens de disgrâce et de gloire: Je lis les noms des poètes fameux ; Ou sont les noms des poètes heureux ? Enfans des dieux , pourquoi leur destinée Est-elle en proie aux tyrans infernaux ? Digilized by Google

Je veux pourtant que la métamorphose
Ait transformé ma raison et mes sens ;
Et pour un tems avec toi je suppose
Que, consacrant ma voix à tes accens,
J'aille t'offrir un éternel encens.
Adorateur d'un fantôme frivole,
A tes autels que pourrois-je obtenir?
Que ferois-tu, capricieuse idole?
Par le passé décidons l'avenir:
Comme tes sœurs, tu paierois mes hommages
Du doux espoir des dons les plus chéris.
Tes sœurs! que dis-je? hélas! quels avantages
En ont reçus leurs plus chers favoris?
Vaines beautés, sirènes homicides,
Dans tous les tems, par leurs accords perfides
N'ont-elles point égaré les vaisseaux
De leurs amans endormis sur les eaux?
Ouvre à mes yeux les fastes de mémoire,
Ces monumens de disgrace et de gloire:
Je lis les noms des poètes fameux;
Où sont les noms des poètes heureux?
Enfans des dieux, pourquoi leur destinée
Est-elle en proie aux tyrans infernaux?

...

É P I T R E .114 Pour eux la Parque est-elle coudainnee A ne filer que sur de noirs fuseaux ? Quoi ! je les vois , victimes du génie, Au foible prix d'un éclat passager Vivre isolés sans jouir de la vie , F uir l'univers , et mourir sans patrie , Non moins errans que ce peuple léger Semé par-tout, et par-tout étranger ! De ces malheurs les cygnes de la Seine N'ont-ils point eu des gages trop certains? Et , pour trouver ces lugubres destins , Faut-il errer dans les tombeaux d'Athène , Ou réveiller la cendre des Latins ? Faut-il d'Oiphée, ou d'Ovide, ou du Tasse , Interroger les mânes radieux , Et reprocher leur bizarre disgrâce An fier caprice et des rois et des dieux ? Non , n'ouvrons point d'étrangères archives ,* Notre Hélicon trop long- tems désolé. Ne voit-il passes Grâces fugitives? Oui , chaque jour la Musc de nos rives., Pleurant encor son Horace exilé, Demande aux dieux que ce phénix lyrique Digitized by Coogte

Pour eux la Parque est-elle condamnée
A ne filer que sur de noirs fuseaux ?
Quoi ! je les vois, victimes du génie,
Au foible prix d'un éclat passager
Vivre isolés sans jouïr de la vie,
Fuir l'univers, et mourir sans patrie,
Non moins errans que ce peuple léger
Semé par-tout, et par-tout étranger !
De ces malheurs les cygnes de la Seine
N'ont-ils point eu des gages trop certains?
Et, pour trouver ces lugubres destins,
Faut-il errer dans les tombeaux d'Athène,
Ou réveiller la cendre des Latins ?
Faut-il d'Orphée, ou d'Ovide, ou du Tasse,
Interroger les mânes radieux,
Et reprocher leur bizarre disgrace
Au fier caprice et des rois et des dieux ?
Non, n'ouvrons point d'étrangères archives ;
Notre Hélicon trop long-tems désolé,
Ne voit-il pas ses Graces fugitives ?
Oui, chaque jour la Muse de nos rives,
Pleurant encor son Horace exilé,
Demande aux dieux que ce phénix lyrique

 Dont]a jeunesse illustra ces climats , Revienne enfin de la rive belgique Sc reproduire et renaître en ses bras. Voilà pourtant, Muse, voilà l'histoire Des dons fameux qu'ont procurés tes sœurs , Vitîgt ans d'ennuis pour quelques jours de gloi re: Et j'euvierois tes trompeuses faveurs! J'en conviendrai , de ces dieux du Permesse N'atteignant point les talens enchanteurs, . Et défendu par ma propre foiblcsse, Je u'aurois pas à craindre leurs malheurs. Eh ! que sait-on? un simple badinage , Mal entendu d'une prude ou d'un sot, Peut vous jeter sur un autre rivage ; Pour perdre un sage , il ne faut qu'un bigot. Cependant , Muse, à quelle folle ivresse Veux-tu livrer mon tranquille enjoûment? Toujours fidelle à l'aimable paresse , Et ne voulant qu'un travail d'agrément, Jusqu'à ce jour tu chérissois la rime Moins par fureur que par amasemeut ; Quel feu subit te transporte , t'anime , Et d'un plaisir va te faire un tourment ? Digitized by Google

Dont la jeunesse illustra ces climats,
Revienne enfin de la rive belgique
Se reproduire et renaître en ses bras.
Voilà pourtant, Muse, voilà l'histoire
Des dons fameux qu'ont procurés tes sœurs,
Vingt ans d'ennuis pour quelques jours de gloire:
Et j'envierois tes trompeuses faveurs!
J'en conviendrai, de ces dieux du Permesse
N'atteignant point les talens enchanteurs,
Et défendu par ma propre foiblesse,
Je n'aurois pas à craindre leurs malheurs.
Eh! que sait-on? un simple badinage,
Mal entendu d'une prude ou d'un sot,
Peut vous jeter sur un autre rivage;
Pour perdre un sage, il ne faut qu'un bigot.
Cependant, Muse, à quelle folle ivresse
Veux-tu livrer mon tranquille enjoûment?
Toujours fidelle à l'aimable paresse,
Et ne voulant qu'un travail d'agrément,
Jusqu'à ce jour tu chérissois la rime
Moins par fureur que par amusement;
Quel feu subit te transporte, t'anime,
Et d'un plaisir va te faire un tourment?

Il6 É P I T R E Hélas ! je vois par quel thanne séduite Tu veux frauchir la carrière des airs : De mille objets la nouveauté l'invite; El leur image, autrefois imerditc A ton pinceau dans les jours de tes fers. Vient aujourd'hui te demander des vers. Rend ue enfin à la scène du monde, Tu crois sortir d'une éclipse pit)fonde. Et voir éclore un nouvel univers. Autour de toi mille sources nouvelles A chaque instant jaillissent jusqu'aux cieux: Pour t'enlever sur leurs brillantes ailes Tous les plaisirs voltigent à tes jeux; Pour t'égarer, le dieu du docte empire T^ouvre des bois nouveaux à tes regards , Et fait pour toi briller de toutes parts Le brodequin , le cothurne , la Ijre , Le luth d'Euterpe et le clairon de Mars. Un autre dieu , plus charmant et plus tendre. Jusqu'à ce jour absent de tes chansons , Sous mille attraits caché pour te surprendre. Prétend mêler des soupirs à tes sous. De tant d'objets la pompe réunie Digiiized by Google

Hélas! je vois par quel charme séduite
Tu veux franchir la carrière des airs :
De mille objets la nouveauté t'invite ;
Et leur image, autrefois interdite
A ton pinceau dans les jours de tes fers,
Vient aujourd'hui te demander des vers.
Rendue enfin à la scène du monde,
Tu crois sortir d'une éclipse profonde,
Et voir éclore un nouvel univers.
Autour de toi mille sources nouvelles
A chaque instant jaillissent jusqu'aux cieux :
Pour t'enlever sur leurs brillantes ailes
Tous les plaisirs voltigent à tes yeux ;
Pour t'égarer, le dieu du docte empire
T'ouvre des bois nouveaux à tes regards,
Et fait pour toi briller de toutes parts
Le brodequin, le cothurne, la lyre,
Le luth d'Euterpe et le clairon de Mars.
Un autre dieu, plus charmant et plus tendre,
Jusqu'à ce jour absent de tes chansons,
Sous mille attraits caché pour te surprendre,
Prétend mêler des soupirs à tes sons.
De tant d'objets la pompe réunie

A MA MUSE. IT? A chaque insiaiit reduiible ta manie ; Et tu vüudrois , dans tes nouveaux transports, Sur vingt sujets essa}>er tes accords. Tel dans nos champs , au lever de l'aurore , Prenant son vol pour la première fois , Charmé, sinpris, entre Pomone et Flore, Le jeune oiseau ne peut fixer sou choix ; De la fougère j\ l'épine fleurie Il va porter ses désirs incoustans : Il vole au bois, il est dans la prairie; Il est par-ioul dans les mêmes instans. C'en est donc fait , Muse , dans la carrière Tu prétends voir ton char bientôt lancé ; Du moius , avant qu'on t'ouvre la barrière, Pour prévenir un écart insensé. Va consulter la sage Deshoulière , Et vois les traits dont sa muse en courroux De l'art des vers nous a peint les dégoûts. Quand tu scrois û l'abri des disgrâces Que le génie eniraînc.sur ses traces, Craindrois-tu moins le bizarre fracas Qui d'Apollon accompague les pas , Du nom d'auteur l'cunu^ eux étalage , Digitized by Google

A chaque instant redouble ta manie ;
Et tu voudrois, dans tes nouveaux transports,
Sur vingt sujets essayer tes accords.
Tel dans nos champs, au lever de l'aurore,
Prenant son vol pour la première fois,
Charmé, surpris, entre Pomone et Flore,
Le jeune oiseau ne peut fixer son choix;
De la fougère à l'épine fleurie
Il va porter ses desirs inconstans :
Il vole au bois, il est dans la prairie;
Il est par-tout dans les mêmes instans.
C'en est donc fait, Muse, dans la carrière
Tu prétends voir ton char bientôt lancé :
Du moins, avant qu'on t'ouvre la barrière,
Pour prévenir un écart insensé,
Va consulter la sage Deshoulière,
Et vois les traits dont sa muse en courroux
De l'art des vers nous a peint les dégoûts.
Quand tu serois à l'abri des disgraces
Que le génie entraîne sur ses traces,
Craindrois-tu moins le bizarre fracas
Qui d'Apollon accompagne les pas,
Du nom d'auteur l'ennuyeux étalage,

É P I T » E ll8 D’auteur montré le fade personnage , Que sais-je enfin ? tous les soins , tout l’cmiui Qu’un vain talent nous apporte avec lui ? Dljs qu’uu mortel , auteur involontaire. Est arraché de l’ombre du mystère Où , s’amusant et charmant sa langueur , Dans quelques vers il dépeignoit son cœur Du goût public honorable victime , Bientôt, au prix de sa tranquillité, Il va payer une inutile estime , Et regretter sa douce obscurité : privé du droit d’écrire en solitaire, Et d’épancher son cœur, son caractère. Toute son ame aux yeux de l’amitié , L’amitié même , indiscrète et légère , Le trahira sans croire lui déplaire ; Et son secret , follement publié , S’il est en vers , sera sacrifié. Ainsi les fruits d’un léger badinage , Nés sans prétendre au grave nom d’ouvrage, Nés pour mourir dans un cercle d’amis , A U fier censeur seront pourtant soumis. Si par hasard il trouve , comme Horace, . Digitized by Coogl V/

D'auteur montré le fade personnage,
Que sais-je enfin? tous les soins, tout l'ennui
Qu'un vain talent nous apporte avec lui?
Dès qu'un mortel, auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mystère
Où, s'amusant et charmant sa langueur,
Dans quelques vers il dépeignoit son cœur;
Du goût public honorable victime,
Bientôt, au prix de sa tranquillité,
Il va payer une inutile estime,
Et regretter sa douce obscurité:
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractère,
Toute son ame aux yeux de l'amitié,
L'amitié même, indiscrète et légère,
Le trahira sans croire lui déplaire;
Et son secret, follement publié,
S'il est en vers, sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier censeur seront pourtant soumis.
Si par hasard il trouve, comme Horace,

A MA MUSE. II9 Quelque Mécl'ue ou quelque teudre Grâce , Tels que l’on voit , aux rives où j’écris , Daphuis, Thémire et la jeune Eucliaris, Qui cherchent moins dans la philosophie L’esprit d’auteur que l’esprit de la vie , Qu’un sage aisé , qui , naturel , égal , Sache éviter le st}? le théâtral , Les airs guindés du peuple parasite. Des froids pédaus , des fades rimailleurs, Et dont les vers soient le dernier mérite. Que de dégoûts l’investiront ailleurs ! Dans tous les lieux où l’errante fortune L’entraînera sous ses pénibles fers , Il essuiera la contrainte importune De l’entretien de mille sots divers , Qui , prévenus de cette erreur comniunc. Que , quand ou rime , ou ne sait que des vers , A sou abord, prendront cet idiome. Ce précieux trop en vogue aujourd’hui , Et de l’auteur ne distinguant pas l’homme , En l’ennuyant s’ennuieront avec lui. Tels sont les maux où cet essor t’engage ; Mais l’amour-propre , opposant sou bandeau^ Digilized by Google

Quelque Mécène ou quelque tendre Grace,
Tels que l'on voit, aux rives où j'écris,
Daphnis, Thémire et la jeune Eucharis,
Qui cherchent moins dans la philosophie
L'esprit d'auteur que l'esprit de la vie,
Qu'un sage aisé, qui, naturel, égal,
Sache éviter le style théatral,
Les airs guindés du peuple parasite,
Des froids pédans, des fades rimailleurs,
Et dont les vers soient le dernier mérite,
Que de dégoûts l'investiront ailleurs!
Dans tous les lieux où l'errante fortune
L'entraînera sous ses pénibles fers,
Il essuiera la contrainte importune
De l'entretien de mille sots divers,
Qui, prévenus de cette erreur commune,
Que, quand on rime, on ne sait que des vers,
A son abord, prendront cet idiôme,
Ce précieux trop en vogue aujourd'hui,
Et de l'auteur ne distinguant pas l'homme,
En l'ennuyant s'ennuieront avec lui.
Tels sont les maux où cet essor t'engage;
Mais l'amour-propre, opposant son bandeau,

120 É P I T R E De l’avcuii- te dérobe l’image, Ou sait du moins ne le peindre

De l'avenir te dérobe l'image,
On sait du moins ne le peindre qu'en beau :
Trompeur chéri, t'abusant pour te plaire,
Il te redit, dans tes nouveaux accès,
Qu'on a daigné sourire à tes essais,
Et qu'un public distingué du vulgaire
T'appelle encore à de plus hauts succès.
Mais connois-tu ce public variable,
Vain dans ses dons, constant dans ses dégoûts ?
En deux printems, de ce juge peu stable
On peut se voir et l'idole et la fable :
Le nom de ceux qu'il voit d'un œil plus doux,
A peine écrit sur la mobile arêne
Par les zéphirs de l'heureuse Hippocrène,
Est effacé par Éole en courroux :
Et quand les fleurs dont le public vous pare
Conserveroient un éternel printems,
Chez la Faveur, sa déesse bizarre,
Est-il des dons et des plaisirs constans ?
Au sein des mers, dans une île enchantée,
Près du séjour de l'inconstant Protée,
Il est un temple élevé par l'Erreur,
Où la brillante et volage Faveur,

A MA MUSE. I2I Semant au loin l’espoir et les incusoiigcs , D’im air distrait fait le sort des mortels. Son foiblc trône est sur l’aile des Songes , Les V ents légers soutiennent scs autels ; Li\, rarement la Raison, la Justice, Ont amené les mortels vertueux. L’Opinion , la Mode et le Caprice Ouvrent le temple et nomment les lieui cux. En leur offrant la coupe délectable , Sous le nectar cachant un noir poison , La déité daigne paroi tre aimable , Et d’un sourire enivre leur raison. Au même instant l’agiJe Renommée Grave leur nom sur son char lumineux : Jouets constans d’une vaine fumée , Le monde entier se réveille pour eux. Mais sur la foi de l’onde pacifique A peine ils sont mollement endormis , Déifiés par l’erreur léthargique Qui leur fait voir dans des songes amis Tout l’univers à leur gloire soumis , Dans ce sommeil d’une ivresse riante , En un moment , la Faveur inconstante 1 1 . Digitized by Coogle

Semant au loin l'espoir et les mensonges,
D'un air distrait fait le sort des mortels.
Son foible trône est sur l'aile des Songes,
Les Vents légers soutiennent ses autels:
Là, rarement la Raison, la Justice,
Ont amené les mortels vertueux.
L'Opinion, la Mode et le Caprice
Ouvrent le temple et nomment les heureux.
En leur offrant la coupe délectable,
Sous le nectar cachant un noir poison,
La déité daigne paroître aimable,
Et d'un sourire enivre leur raison.
Au même instant l'agile Renommée
Grave leur nom sur son char lumineux:
Jouets constans d'une vaine fumée,
Le monde entier se réveille pour eux.
Mais sur la foi de l'onde pacifique
A peine ils sont mollement endormis,
Déifiés par l'erreur léthargique
Qui leur fait voir dans des songes amis
Tout l'univers à leur gloire soumis,
Dans ce sommeil d'une ivresse riante,
En un moment, la Faveur inconstante

122 É P I T R E Tournant ailleurs son essor incertain , Dans des déserts^ loin de Hle charmante. Les aquilons les emportent soudain ; Et leur réveil n’ofFre plus à leur vue Que les rochers d’uue plage inconnue , Qu’un monde obscur sans priiitcms, sans beaux Et que des cieux éclipsés pour toujours. Muse , crois-moi , qu’un autre saci ifjc A la Faveur , à l’Estime, au Ilenoiu ; Qu’un autre perde au temple cI’Apollbu Ce peu d’ins tans qu’on appelle Ja vie , D’un vain honneur esclave fastueux , Toujours auteur, et jamais hoimiie heureux Moi , que le ciel fit naître moins sensible A tout éclat qu’à tout bonheur paisible , Je fuis du nom le dangereux lien ; Et quelques vers échappés à ma veine , Nés sans dessein et façonnés sans peine , Pour l’avenir ne m’engagent à rien.)u:s, Plusieurs des fleurs que voit naître Pomone Au sein fécond des vergers renaissans Ne doivent point un tribut à l’Automne , Tout leur destin est de plaire au Printeins. ^
Digitized by Google t.

A MA MUSE. 123 Ici pourtant de ma pliilosopliic Ne va point , Muse , outrer le seniiineut j Ne pense pas que de la poésie J'aille abjurer reinpirc trop cliarinant ; J'en fuis les soins , j'en crains la frénésie j Mais j'en adore il jamais l'agrément. Ainsi , conduit ou par mes rêveries , Ou par Bacchus , ou par d'autres appas , Quand quelc]uefois je porterai mes pas Où le Permesse épand ses eaux chéries , Dans ces inomens mes voeux ne seront pas D'ctre enlevé dans un char de lumière Sur ces sommets où la Muse guerrière Qui çhante aux dieux les fastes des combats , La foudre en main enseigna ses mystères Aux Camoens,aux Miltons, aux Voltaires ; Jaloux de voir un plus paisible lieu , Loin du tonnerre, et guidé par un dieu , Dans les détours d'un amoureux bocage J'irai chercher ce solitaire ombrage , Ce beau vallon où La Fare et Chaulieu , Dans les transports d'une volupté pure , Sans préjugés, sans fastueux désirs , Digiiized by Google

Ici pourtant de ma philosophie
Ne va point, Muse, outrer le sentiment ;
Ne pense pas que de la poésie
J'aille abjurer l'empire trop charmant :
J'en fuis les soins, j'en crains la frénésie ;
Mais j'en adore à jamais l'agrément.
Ainsi, conduit ou par mes rêveries,
Ou par Bacchus, ou par d'autres appas,
Quand quelquefois je porterai mes pas
Où le Permesse épand ses eaux chéries,
Dans ces momens mes vœux ne seront pas
D'être enlevé dans un char de lumière
Sur ces sommets où la Muse guerrière
Qui chante aux dieux les fastes des combats,
La foudre en main enseigna ses mystères
Aux Camoens, aux Miltons, aux Voltaires :
Jaloux de voir un plus paisible lieu,
Loin du tonnerre, et guidé par un dieu,
Dans les détours d'un amoureux bocage
J'irai chercher ce solitaire ombrage,
Ce beau vallon où La Fare et Chaulieu,
Dans les transports d'une volupté pure,
Sans préjugés, sans fastueux desirs,

124 É P I T R E Près (le Véuus , sur un lii de \ crdure, Venoient puiser au sein de la nature Ces vers aisés, enfaus de leurs plaisirs j Et sans effroi du ténébreux monarque , Menant l'Amour juseju'au sombre Acliérou , Au sou du luth desceudüient vers la barcjuc Par les sentiers du tendre Auacréou. Là si je puis recoimoître leurs traces , Et retrou\er ce naïf agrément , Ce ton du cœur , ce négligé charmant Qui les rendit les poètes des Grâces ; Du mjrie seul chérissant les douceurs , Des vains lauriers quePhébus vous dispense , Et (^u'il vous ôte au gré de l'inconstance , Je céderai les pénibles honneurs. Trop insensé qui , séduit par la gloire , Martyr constant d'un talent suborneur , Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur, Et , s'immolant au soin de la mémoire , Perd le présent pour l'avenir trompeur! Tout cet éclat d'une gloire suprême , Et tout l'encens de la postérité , Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même Digilized by Google

Près de Vénus, sur un lit de verdure,
Venoient puiser au sein de la nature
Ces vers aisés, enfans de leurs plaisirs ;
Et sans effroi du ténébreux monarque,
Menant l'Amour jusqu'au sombre Achéron,
Au son du luth descendoient vers la barque
Par les sentiers du tendre Anacréon.
Là si je puis reconnoître leurs traces,
Et retrouver ce naïf agrément,
Ce ton du cœur, ce négligé charmant
Qui les rendit les poètes des Graces ;
Du myrte seul chérissant les douceurs,
Des vains lauriers que Phébus vous dispense,
Et qu'il vous ôte au gré de l'inconstance,
Je céderai les pénibles honneurs.
Trop insensé qui, séduit par la gloire,
Martyr constant d'un talent suborneur,
Se fait d'écrire un ennuyeux bonheur,
Et, s'immolant au soin de la mémoire,
Perd le présent pour l'avenir trompeur!
Tout cet éclat d'une gloire suprême,
Et tout l'encens de la postérité,
Vaut-il l'instant où je vis pour moi-même

A Ma muse. 125 Dans mes plaisirs et dans ma liberté, Trouvant sans cesse, auprès de ce c|ue j’aime, Des biens plus vrais que l’immortalilé ? Non, n’allons point , dans de lugubres veilles , De nos beaux jours éîciudrc les rayons , Pour enfanter de douteuses merveilles. Tandis , hélas ! que l’on tient les crayons , Le printems fuit , d’une main toujours prompte La Parque file , et dans la nuit du teins Ensevelit une foule d’instans Dont le Plaisir vient nous demander compte. Qu’un dieu si cher remplisse tous nos jours ; Et badinons seulement sur la lyre g Quand la Beauté, dans un tendre délire , Ordonnera des chansons aux Amours. Mais quelque rang que le sort me réserve , , Soit que je suive ou Thalie ou Minerve , Écoute, Muse, et couuois à quel prix Je souffrirai que quelquefois ta ver\e A'ieuue allier la rime à mes écrits. Pour te guider vers la double colline , De ces sentiers préviens-tu les hasards ; L’Illusion , fascinant les regards , Digitized by Google

É P I T R E 126 Peut t’égarer sur la roule voisine , El t’eniraîncr clans de 1 ion teux écarts : Conuois ces lieux. Dans de plus heureux âges , Vers le Parnasse on marchoit sans dangers; Nul monstre affreux n’infestoit les passages C’étoit rOl3?nipe et le temple des sages: lià , sur la Ijre , ou les pipeaux légers , De Philomèle égalant les ramages , Ils allioient par de doux assemblages L’esprit des dieux et les mœurs des bergers: Connoissant peu la basse jalousie , De la licence ennemis généreux , Ils ne mcloicni aucun fiel dangereux , Aucun poison, à la pure ambroisie ; Et les zéphirs de ces brillans coteaux , Accoutumés au doux son des guitares, Par des accords infâmes ou barbares N’avoient jamais réveillé les échos ; Quand , évoques par le crime et l’envie , Du fond du Stjx deux spectres abhorrés , L’Obscénité, la noire Calomnie, Osant entrer dans ces lieux révérés , Vinrent tenter desaccens ignorés. Digitized by Google ^9

Peut t'égarer sur la route voisine,
Et t'entraîner dans de honteux écarts :
Connois ces lieux. Dans de plus heureux âges,
Vers le Parnasse on marchoit sans dangers ;
Nul monstre affreux n'infestoit les passages ;
C'étoit l'Olympe et le temple des sages :
Là, sur la lyre, ou les pipeaux légers,
De Philomèle égalant les ramages,
Ils allioient par de doux assemblages
L'esprit des dieux et les mœurs des bergers :
Connoissant peu la basse jalousie,
De la licence ennemis généreux,
Ils ne mêloient aucun fiel dangereux,
Aucun poison, à la pure ambroisie ;
Et les zéphirs de ces brillans côteaux,
Accoutumés au doux son des guitares,
Par des accords infâmes ou barbares
N'avoient jamais réveillé les échos :
Quand, évoqués par le crime et l'envie,
Du fond du Styx deux spectres abhorrés,
L'Obscénité, la noire Calomnie,
Osant entrer dans ces lieux révérés,
Vinrent tenter des accens ignorés.

A MA MUSE. 127 Atj meme instant les lauiiers se fléiriient , Et les amours et les üjmpbes s’enfuirent. Bicniüt Phébus , outré de ces revers, Au bas du mont de la docte Aonic Précipitant ces filles des enfers , Les replongea dans leur ignominie , Et pour toujours instruisit l’uni vers Que la Vertu , reine de l’harmonie , A la déceuce, aux grâces réunie. Seule a le droit d’enfanter de beaux vers. Pour rétablir leur attente trompée , Non loin de là , leur adroite fureur, Sur les débris d’une roche escarpée , Edifia, dans l’ombre et dans l’horreur. Du vrai Parnasse un fantôme imposteur: Là , pour grossir leurs profanes cabales , Des chastes sœurs ces impures rivales , L’encens en main , reçurent les rimeurs Proscrits , exclus du temple des auteurs. Ainsi , Jaloux des abeilles fécondes , Et du nectar que leurs soins ont formé , Le vil frelon sur des plantes immondes Verse sans force un suc envenimé. DIgitized by Google

É P I T R E 128 C’est là qu’encor cent obscurs satiriques. Cent artisans de fadaises lubriques, Par la débauche ou la haine conduits Dans le secret des plus sombres réduits , Vont , sans témoins , forger ces folles rimes , Ces vers grossiers , ces monstres anonymes , Tout ce fatras de libelles pervers Dont le Batave infecte l’univers. O du génie usage trop funeste ! Pourquoi faut-il que ce don précieux , Que l’art charmant , le langage céleste , Fait pour chanter sur des tons gracieux Les conquéraus , les belles et les dieux , Chez une foule au Parnasse étrangère. Soi t si souvent le jargon de Mégère , L’organe impur des plus lâches noirceurs , L’ame du crime, et la honte des mœurs î Pourquoi faut-il que les pleurs de l’aurore , Qui ne devroient enfanter que des fleurs. Au même instant fassent souvent éclore Les sucs mortels et les poisons vengeurs ! Muse , je sais que tu fuiras sans peine Les chants honteux de la licence obscène : Digitized by Google

C'est là qu'encor cent obscurs satiriques,
Cent artisans de fadaises lubriques,
Par la débauche ou la haine conduits
Dans le secret des plus sombres réduits,
Vont, sans témoins, forger ces folles rimes,
Ces vers grossiers, ces monstres anonymes,
Tout ce fatras de libelles pervers
Dont le Batave infecte l'univers.
O du génie usage trop funeste!
Pourquoi faut-il que ce don précieux,
Que l'art charmant, le langage céleste,
Fait pour chanter sur des tons gracieux
Les conquérans, les belles et les dieux,
Chez une foule au Parnasse etrangère,
Soit si souvent le jargon de Mégère,
L'organe impur des plus lâches noirceurs,
L'ame du crime, et la honte des mœurs!
Pourquoi faut-il que les pleurs de l'aurore,
Qui ne devroient enfanter que des fleurs,
Au même instant fassent souvent éclore
Les sucs mortels et les poisons vengeurs!
Muse, je sais que tu fuiras sans peine
Les chants honteux de la licence obscène:

A MA MUSE. 129 Faite ?i chauler sans rougir de les sons , Tu n’iras point chez cetie infâme reine Prosiitucr tes nuï\ es chansons. M ais , tic tout teins un peu trop prompte à rire, Ton goût , peut-être , en quelques noirs atcès , T’atiachcroit au char de la Satire. Ah ! loin de loi ces cyniques excès ! Quelles douceurs en suivent les succès , Si , quand l'ouvrage a le sceau de l’estime , L’auieur flétri , fugitif, détesté, iJevieut l’horreur de la société ? Je veux qu’épris d’un nom plus légitime , Que , non conient de se voir estimé , Par son génie un amant de la rime Emporte encor le plaisir d’être aimé ; Qu’aux régions à lui-même inconnues Où voleront ses gracieux écrits , A ce tableau de ses mœurs ingénues , Q’ous ses lecteurs deviennent scs amis ; Que , dissipant le préjugé vulgaire, Il montre enfin que sans crime on peut plaire, Et réunir, par un heureux lien, L’auieur charmant et le vrai.citojcn.\ Digitized by Google

Faite à chanter sans rougir de tes sons,
Tu n'iras point chez cette infâme reine
Prostituer tes naïves chansons.
Mais, de tout tems un peu trop prompte à rire,
Ton goût, peut-être, en quelques noirs accès,
T'attacheroit au char de la Satire.
Ah! loin de toi ces cyniques excès!
Quelles douceurs en suivent les succès,
Si, quand l'ouvrage a le sceau de l'estime,
L'auteur flétri, fugitif, détesté,
Devient l'horreur de la société?
Je veux qu'épris d'un nom plus légitime,
Que, non content de se voir estimé,
Par son génie un amant de la rime
Emporte encor le plaisir d'être aimé;
Qu'aux régions à lui-même inconnues
Où voleront ses gracieux écrits,
A ce tableau de ses mœurs ingénues,
Tous ses lecteurs deviennent ses amis;
Que, dissipant le préjugé vulgaire,
Il montre enfin que sans crime on peut plaire,
Et réunir, par un heureux lien,
L'auteur charmant et le vrai citoyen.

I |3o É P I T R E En vain , guidé par un fougueux délire , Le Juvénal du siècle de Louis Fit un talent du crime de médire. Mes yeux jamais n’en furent éblouis j. Ce n’est point là que ma raison l’admire ; Et Despréaux , ce diantre harmonieux , Sur les autels du poétique empire Ne seroit point au nombre de mes dieux , Si , de l’opprobre organe impitoyable , Toujours couvert d’une gloire coupable , Il n’eût chanté que les malheureux noms Des Colletcis , des Cotins , des Pradons ; Mânes plaintifs qui , sur le noir rivage, Vont regrettant que ce censeur sauvage , Les euthaînant dans d’immortels accords , Les ail privés du commun avantage D’éire cachés dans la foule des morts. Un autre écueil , Muse , te reste encore ; En évitant cet antre ténébreux Où , nourrissant le feu qui la dévore , L’âpre Satire épaiid son fiel aifreux , Crains d’aborder à cette plage aride Oit la Louange, au tou foible et timide. Digiiized by Google

En vain, guidé par un fougueux délire,
Le Juvénal du siècle de Louis
Fit un talent du crime de médire,
Mes yeux jamais n'en furent éblouïs ;
Ce n'est point là que ma raison l'admire :
Et Despréaux, ce chantre harmonieux,
Sur les autels du poétique empire
Ne seroit point au nombre de mes dieux,
Si, de l'opprobre organe impitoyable,
Toujours couvert d'une gloire coupable,
Il n'eût chanté que les malheureux noms
Des Colletets, des Cotins, des Pradons ;
Mânes plaintifs qui, sur le noir rivage,
Vont regrettant que ce censeur sauvage,
Les enchaînant dans d'immortels accords,
Les ait privés du commun avantage
D'être cachés dans la foule des morts.
Un autre écueil, Muse, te reste encore :
En évitant cet antre ténébreux
Où, nourrissant le feu qui la dévore,
L'âpre Satire épand son fiel affreux,
Crains d'aborder à cette plage aride
Où la Louange, au ton foible et timide,

A MA MUSE. l3f Aux yeux baissés , aux doucereux souris , Vient chaque Jour , sous le titre insipide D’odes aux grands , de bouquets aux Iris, A l’uuivers préparer des ennuis. Le Dieu du goût, au vrai toujours fidrllc , îï’exclut pas moins de sa cour immortel !e Le complaisant , le vil adulateur , Que l’envieux et le noir imposteur. Pars , c’en est fait ; que ce fil secourablc, Te conduisant au lyrique séjour, Sauve les pas du dédale effroyable Oii mille auteurs s’égarent sans retour. Dans ces vallons, si la troupe invisible Des froids censeurs , des Zoïles secrets , Lance sur toi ses inutiles traits , D’un cours égal poursuis ton vol paisible ; Par les fredons d’un rimeur désolé Que ton repos ne puisse être troublé ; Et , sans jamais t’avilir h répondre , Laisse au mépris le soin de les confondre ; Rendre ît leurs cris des sons injurieux , C’est se flétrir et ramper avec eux. ' A cette loi pour demeurer fidèle ^ Digitized by Google

i32 É P I T R E Devant tes }eux conser\ e ce luodcle : II est un sage, un favori des cieux , Dont iM’cnvi tous les arts , tous les dieux Ont couronné la brillante jeunesse , Etfjui, vainqueur (lu fuseau rigoureux , Possède encor , dans sa lufile vieillesse , L’art d’être aimable et le don d’être heur -uv. Long-tejus la Haine et la farouche Envie , En s’obstinant à poursuivre ses pas , Crurent troubler le calme de sa vie. Et l’attirer dans de honteux combats : Mais , conservant sa douce indilFéreuce , Et retranché dans un noble silence, De ses rivaux il trompa les projets ; Pouvant les vaincre, il leur laissa la pair, D’aflfieux corbpaux lorsqu’un épais nuage Trouble , en passant , le repos d’un bocage, Laissant les airs à leurs sons glapissans , Le rossignol interrompt ses accens ; Et , pour reprendre une chanson légère , Seul il attend que le gosier touchant D’une Dryade , ou de quelque Bergère , Réveille enfin sa tendresse et son chaut. Digitized by Googte

Devant tes yeux conserve ce modèle :
Il est un sage, un favori des cieux,
Dont à l'envi tous les arts, tous les dieux
Ont couronné la brillante jeunesse,
Et qui, vainqueur du fuseau rigoureux,
Possède encor, dans sa mâle vieillesse,
L'art d'être aimable et le don d'être heureux.
Long-tems la Haine et la farouche Envie,
En s'obstinant à poursuivre ses pas,
Crurent troubler le calme de sa vie,
Et l'attirer dans de honteux combats :
Mais, conservant sa douce indifférence,
Et retranché dans un noble silence,
De ses rivaux il trompa les projets ;
Pouvant les vaincre, il leur laissa la paix.
D'affreux corbeaux lorsqu'un épais nuage
Trouble, en passant, le repos d'un bocage,
Laissant les airs à leurs sons glapissans,
Le rossignol interrompt ses accens ;
Et, pour reprendre une chanson légère,
Seul il attend que le gosier touchant
D'une Dryade, ou de quelque Bergère,
Réveille enfin sa tendresse et son chant.

A MA MUSE. l33 Prends le burin et grave ces maximes ; Musc , h ce prix , je suis Teucor icsiofs ; A ce prix seul , nous pouvons à nos linics Promettre encor des honneurs légitimes , El les regards des sages et des rois. Toujours j'entends les échos de nos rives Porter au loin ces redite? plaintives, Que l'Hélicon n't ,t plus qu'un vain tombeau, (^ue pour Phébus il n'est plus de Mécène , Et qu'éloigné du troue de la Seine En soupirant il éteint sou flambeau. Oui , je le sais , de profondes ténèbres Ont du Parnasse investi l'horizon ; Mais s'il languit sous ces voiles funèbres, Allons au vrai : quelle en est la raison? Peut-on compter qu'un soleil plus propice Ramènera sur l'empire des vers Ces jours brillans i,és sous le doux auspice Des Richelieux , des Séguiers , des Colberts , Quand, ne suivant que les muses impies , Prenant la rage elle tou des harpies. Mille limeurs, honteusement rivaux , Par leurs sujets dégradent leurs travaux? iz. Digitized by Google

Prends le burin et grave ces maximes :
Muse, à ce prix, je suis encor tes lois ;
A ce prix seul, nous pouvons à nos rimes
Promettre encor des honneurs légitimes,
Et les regards des sages et des rois.
Toujours j'entends les échos de nos rives
Porter au loin ces redites plaintives,
Que l'Hélicon n'est plus qu'un vain tombeau,
Que pour Phébus il n'est plus de Mécène,
Et qu'éloigné du trône de la Seine
En soupirant il éteint son flambeau.
Oui, je le sais, de profondes ténèbres
Ont du Parnasse investi l'horizon ;
Mais s'il languit sous ces voiles funèbres,
Allons au vrai : quelle en est la raison?
Peut-on compter qu'un soleil plus propice
Ramènera sur l'empire des vers
Ces jours brillans nés sous le doux auspice
Des Richelieux, des Séguiers, des Colberts,
Quand, ne suivant que les muses impies,
Prenant la rage et le ton des harpies,
Mille rimeurs, honteusement rivaux,
Par leurs sujets dégradent leurs travaux?

f P I T R E 134 Ces noirs transports sont-ils la poésie? Hé quoi ! doit-on couronner les forfaits , Parer le crime, armer la frénésie? • Et pour le Styx les lauriers sout-iis faits ? N’accusons pas les astres de la France. Pour ranimer leurs rayons éclatans, Qu’au mont sacré de nouveaux habitans. Rivaux amis, rendent d’intelJigeuee La vie aux moeurs , la noblesse aux talens ; Ainsi bientôt nos rivages , moins sombres , D’un jour nouveau parés et réjouis , Reverront fuir le sommeil et les ombres Où sont plongés les arts évanouis. Pour toi , pendant que de nouveaux Orpliées , Vouant leurs jours aux plus savantes fées , Et s’élevant à des accords parfaits , Mériteront de chanter près d’un trône Toujours paré des palmes de Belloue , Et couronné des roses de la paix ; Muse , pour toi , dans ruuiou paisible De la sagesse et de la volupté , Nymphe badine, ou bergère sensible , Viens quelquefois, avec la Liberté , Digitized by Google

Ces noirs transports sont-ils la poésie ?
Hé quoi ! doit-on couronner les forfaits,
Parer le crime, armer la frénésie ?
Et pour le Styx les lauriers sont-ils faits ?
N'accusons pas les astres de la France.
Pour ranimer leurs rayons éclatans,
Qu'au mont sacré de nouveaux habitans,
Rivaux amis, rendent d'intelligence
La vie aux mœurs, la noblesse aux talens ;
Ainsi bientôt nos rivages, moins sombres,
D'un jour nouveau parés et réjouïs,
Reverront fuir le sommeil et les ombres
Où sont plongés les arts évanouïs.
Pour toi, pendant que de nouveaux Orphées,
Vouant leurs jours aux plus savantes fées,
Et s'élevant à des accords parfaits,
Mériteront de chanter près d'un trône
Toujours paré des palmes de Bellone,
Et couronné des roses de la paix ;
Muse, pour toi, dans l'union paisible
De la sagesse et de la volupté,
Nymphe badine, ou bergère sensible,
Viens quelquefois, avec la Liberté,

A MA MUSE. l35 Me crajonner de liantes images , Moins pour l’honneur d’enlever les suffrages , Que pour cliarincr ma sage oisiveté.
Digitized by Google

Me crayonner de riantes images,
Moins pour l'honneur d'enlever les suffrages,
Que pour charmer ma sage oisiveté.

É P I T R E AU PÈRE BOUGEANT, JÉSUITE. 4 De]a paisible solitude Oii , loin de toute servitude , La Liberté file mes jours , Ramené par un goût futile Sur les délires de la ville j Si j’eu voulüis suivre le cours , Et savoir Thistoire nouvelle Du domaine et des favoris De la brillante Bagatelle , La divinité de Paris , Le dédale des aventures , Les affiches et les brochures. Les colifichets des auteurs , Et la gazette des coulisses , Avec le roman des actrices , Et les t^uerelles des rimeurs , Digitized by Google

ÉPITRE AU P. BOUGEANT. 187 Je n’adresserois cette épitre QuW Tun de ces oisifs erraus Qui , chaque soir sur leur pupitre ^ Rapportent tous les vers courans , Et qui , dans le changeant empire Des amours et de la satire , Acteurs, spectateurs tour-ii-tour , Possèdent toujours à merveille L’historiette de la veille^ Avec l’étiquette du jour. Je pourrois décorer ces rimes De quelqu’un de ces noms sublimes Devant qui l’humble adulateur De ses muses pusillanimes Vient étaler la pesanteur , Si je savois louer en face , Et , dans un éloge imposteur , Au ton rampant de la fadeur Faire descendre l’art d’Horace : Mais du vrai seul trop partisan , Mon Apollon peu courtisan , Préfère l’entretien d’un sage Et le simple nom d’un ami ,

 Aux tities, ainsi qu'au suffrage D'un grand dans la pompe endormi. • Pour les protecteurs que j'honore , Que seroient mes foibles acceus ? Ainsi que les dieux qu'on adore , Ils sont au-dessus de l'encens. C'est donc vous seul que sans contrainte , Et sans intérêt et sans feinte , J'appelle en ces bois enchantes , Moins révérend qu'aimable père , Vous , dont l'esprit , le caractère Et les airs ne sont point montés Sur le ton sottement austère De cent tristes paternités Qui y manquant du talent de plaire Et de toute légéreté , Pour dissimuler la misère D'un esprit sans aménité , D'une sagesse miuaudière Affichent la sévérité , Et ne sortent de leur tanière Que sous la lugubre banuicre De la grave formalité j Digitized by Google

Aux titres, ainsi qu'au suffrage
D'un grand dans la pompe endormi.
Pour les protecteurs que j'honore,
Que seroient mes foibles accens ?
Ainsi que les dieux qu'on adore,
Ils sont au-dessus de l'encens.
C'est donc vous seul que sans contrainte,
Et sans intérêt et sans feinte,
J'appelle en ces bois enchantés,
Moins révérend qu'aimable père,
Vous, dont l'esprit, le caractère
Et les airs ne sont point montés
Sur le ton sottement austère
De cent tristes paternités
Qui, manquant du talent de plaire
Et de toute légéreté,
Pour dissimuler la misère
D'un esprit sans aménité,
D'une sagesse minaudière
Affichent la sévérité,
Et ne sortent de leur tanière
Que sous la lugubre bannière
De la grave formalité ;

AU P. BOUGEANT. iSg Vous , clis-jc , cc pbie vanté , Vous, ce philosophe tranquille, De Minerve l'heureux pupiUe , Et l'enfant de la Liberté. Coiiiinent donc avez-vous quitté Les délices de cet asyle , • Pour aller reprendre à la ville Les chaînes de la gravité ? Amant et favori des Muscs , Et paresseux conséqueminent , Je ne vous trouve point d'excusei Pour avoir fui si promptement. Le désir des bords de la Seine Soudain vous auroit-il repris ? Non , aux lieux d'oii je vous écris Je me persuade sans peine Qu'on peut se passer de Paris. . Héritier de l'antique enclume De quelque pédant ignoré. Et , pour reforger maint volume Aux antres fatins enterré , Iriez-vous , comme les Saumaises , Immolant aux doctes fadaises \ DIgitized by Google

^4° É P I T R E L’eSprit et la félicité, Partager , avec privilège , Des patriarches du collège L’ennujeuse immortalité ? Non, l’esprit des aimables sages N est point né pour les gros ouvrages , Souvent publics incognito ,• De dieu du goût et du génie A rarement eu la manie Des honneurs de l’iu-folio. Quoi ! sur votre philosophie , Que les rayons de l’enjoumeut Faisoient, briller d’un feu charmant, La profane mélancolie Auroit-elle, malgré les jeux. Porté ses nuages affreux ? Martyr de la misanthropie , Fuiriez-vous ce peu d’agrémcus Qui nous fait supporter la vie , Des entretiens on tout se plie •Au naturel des seuiiinens , Des doux transports de l’harmonie , Et les jeux de la poésie , Digitized by Google

L'esprit et la félicité,
Partager, avec privilège,
Des patriarches du collège
L'ennuyeuse immortalité ?
Non, l'esprit des aimables sages
N'est point né pour les gros ouvrages,
Souvent publics incognito ;
Le dieu du goût et du génie
A rarement eu la manie
Des honneurs de l'in-folio.
Quoi ! sur votre philosophie,
Que les rayons de l'enjoûment
Faisoient briller d'un feu charmant,
La profane mélancolie
Auroit-elle, malgré les jeux,
Porté ses nuages affreux ?
Martyr de la misanthropie,
Fuiriez-vous ce peu d'agrémens
Qui nous fait supporter la vie,
Les entretiens où tout se plie
Au naturel des sentimens,
Les doux transports de l'harmonie,
Et les jeux de la poésie,

AU P. bougeant. 14I Enfin tous les encliauicmciis De la meilleure compagnie ? Et par quelle bizarrerie , Auachoti’te casanier , Pour aller encore essu^r'er L’éternité du vin de Brie , Auriez-vous quitté le nectar D’Aï , d’Arbois et de Pomar ? Non y vous tenez de la nature Un jugement trop lumineux j Vous avez trop cette tournure Qui fait et le sage et l’heureux , Pour vous condamner au sileuce , Loin de ces biens et de ces jeux Dont la tranquille jouissance , Proscrite chez le peuple sot , Distingue le mortel qui pense , De l’automate et du cagot : Et quand l’esprit mélancolique Pourroit des eunuis ténébreux Dans une ame philosophique Verser le poison léthargique , Ce n’eût point été dans ces lieux , Digitized by Google

Enfin tous les enchantemens
De la meilleure compagnie ?
Et par quelle bizarrerie,
Anachorète casanier,
Pour aller encore essuyer
L'éternité du vin de Brie,
Auriez-vous quitté le nectar
D'Aï, d'Arbois et de Pomar ?
Non, vous tenez de la nature
Un jugement trop lumineux ;
Vous avez trop cette tournure
Qui fait et le sage et l'heureux,
Pour vous condamner au silence,
Loin de ces biens et de ces jeux
Dont la tranquille jouissance,
Proscrite chez le peuple sot,
Distingue le mortel qui pense,
De l'automate et du cagot :
Et quand l'esprit mélancolique
Pourroit des ennuis ténébreux
Dans une ame philosophique
Verser le poison léthargique,
Ce n'eût point été dans ces lieux,

141 É P I T R E Dans un temple de l’alégresse , Que le bandeau de la tristesse Se fût répandu sur vos jeux. Mais pourquoi donner au mjstère , Pourquoi reprocher au hasard De ce prompt et triste départ La cause trop involontaire ? Oui , vous seriez encore à nous , Si vous étiez vous-même à vous. Si j’écrivois à quelque belle , Je lui dirois peut-être aussi , Que depuis sa fuite cruelle Les oiseaux languissent ici ; Que tous les amours avec elle Out fui nos chanaps »'i tire d’aile ; Qu’on n’entend plus les chalumeaux ; Qu’on ne connoît plus les échos j Enfin la longue kjrielle De tout le phébus aucien : Et sans doute il u’en seroit rien ; Tous les moineaux , j\ l’ordinaire , Vaqueroient à leurs fonctions ; Sans chagrines réflexions Digiiized by Google

Dans un temple de l'alégresse,
Que le bandeau de la tristesse
Se fût répandu sur vos yeux.
Mais pourquoi donner au mystère,
Pourquoi reprocher au hasard,
De ce prompt et triste départ
La cause trop involontaire ?
Oui, vous seriez encore à nous,
Si vous étiez vous-même à vous.
Si j'écrivois à quelque belle,
Je lui dirois peut-être aussi,
Que depuis sa fuite cruelle
Les oiseaux languissent ici ;
Que tous les amours avec elle
Ont fui nos champs à tire d'aile ;
Qu'on n'entend plus les chalumeaux ;
Qu'on ne connoît plus les échos ;
Enfin la longue kyrielle
De tout le phébus ancien :
Et sans doute il n'en seroit rien ;
Tous les moineaux, à l'ordinaire,
Vaqueroient à leurs fonctions ;
Sans chagrines réflexions

 Les amours songcioieut à plaire ; Myitile , toujours plus heureux , Uairoit son chiffre amoureux Avec celui de sa bergère ; Et les ruisseaux , apparemment , Entre les fleurs et la fougère N'eu iroient pas plus lentement. Mais , sans ces fadeurs de l'idj^Ilc , Je vous dirai fort simplement y Que jamais ce séjour tranquille N'a vu l'automne plus charmant. Loin du tumulte qu'il abhorre ^ Le plaisir, avec chaque aurore, Renaît sur ces vallons chéris : Des guirlandes de la Jeunesse Les Ris couronnent la Sagesse , La Sagesse enchaîne les Ris : Et pour mieux varier sans cesse L'uniformité du loisir , Un goût guidé par la finesse Vient unir les arts au plaisir , Les ans que permet la paresse , Ces arts inventés scuîçmcnt Digitized by Google

Les amours songeroient à plaire ;
Myrtile, toujours plus heureux,
Uniroit son chiffre amoureux
Avec celui de sa bergère ;
Et les ruisseaux, apparemment,
Entre les fleurs et la fougère
N'en iroient pas plus lentement.
Mais, sans ces fadeurs de l'idylle,
Je vous dirai fort simplement,
Que jamais ce séjour tranquille
N'a vu l'automne plus charmant.
Loin du tumulte qu'il abhorre,
Le plaisir, avec chaque aurore,
Renaît sur ces vallons chéris :
Des guirlandes de la Jeunesse
Les Ris couronnent la Sagesse,
La Sagesse enchaîne les Ris :
Et pour mieux varier sans cesse
L'uniformité du loisir,
Un goût guidé par la finesse
Vient unir les arts au plaisir,
Les arts que permet la paresse,
Ces arts inventés seulement

144 * É P J T R E Pour occuper ruinuseiucut. Tüur-à-tour, d’une main facile , Ou lient]c crayon ,]e compas , Les fuseaux , le pinceau dociJe , Avec l’aiguille de Pallas : Et peiujaut tout ce badinage, ■ Qu’on honore du nom d’emploi , D'autres paresseux a^ec moi Fout un sermon contre l’ouvrage j Ou , sans projet , sans autre loi Que les erreurs d’un goût volage , Sages ou fous à l’unissün Joignent la flûte à la trompette , Le brodequin à la houlette , Et le sublime à la chanson. Hors la louange et la satire , Tout s’écrit ici , tout nous plaît , Depuis les accords de la ly re Jusqu’aux soupirs du flageolet, Et depuis la langue divine De Malebranche et de Racine , Jusqu’au folâtre triolet. Que l’iusipide symétrie Digiiized by Google

Pour occuper l'amusement.
Tour-à-tour, d'une main facile,
On tient le crayon, le compas,
Les fuseaux, le pinceau docile,
Avec l'aiguille de Pallas :
Et pendant tout ce badinage,
Qu'on honore du nom d'emploi,
D'autres paresseux avec moi
Font un sermon contre l'ouvrage ;
Ou, sans projet, sans autre loi
Que les erreurs d'un goût volage,
Sages ou fous à l'unisson
Joignent la flûte à la trompette,
Le brodequin à la houlette,
Et le sublime à la chanson.
Hors la louange et la satire,
Tout s'écrit ici, tout nous plaît,
Depuis les accords de la lyre
Jusqu'aux soupirs du flageolet,
Et depuis la langue divine
De Malebranche et de Racine,
Jusqu'au folâtre triolet.
Que l'insipide symétrie

AU P. BOUGEANT. ^5 Eègle la ville qu'elle ennuie ; Que les teins y soient concertes , Et les plaisirs même comptés ; La mode , la cérémonie , Et l'ordre , et la monotonie , Ne sont point les dieux des hameaux • Au poids delà triste satire On n'y pèse point tous les mots , Et si l'on doit bhanerou rire ; Tout ce qui plaît vient à propos ; Tout y fait des plaisirs nouveaux , Le hasard, l'instant les décide ; ^ Sans regretter l'heure rapide Qui naît , qui s'envole soudain , Et sans prévoir le lendemain , Dans ce silence solitaire, Sous l'empire de l'agrément , Nous ne nous doutons nullement Que déjà le noir Sagittaire , Couronné de tristes frimats. Vient bannir Flore désolée , Et qu'avec Pomoue exilée L'astre du jour fuit nos climats. i3. « Digitized by Google

Règle la ville qu'elle ennuie ;
Que les tems y soient concertés,
Et les plaisirs même comptés :
La mode, la cérémonie,
Et l'ordre, et la monotonie,
Ne sont point les dieux des hameaux ;
Au poids de la triste satire
On n'y pèse point tous les mots,
Et si l'on doit blâmer ou rire ;
Tout ce qui plaît vient à propos ;
Tout y fait des plaisirs nouveaux,
Le hasard, l'instant les décide :
Sans regretter l'heure rapide
Qui naît, qui s'envole soudain,
Et sans prévoir le lendemain,
Dans ce silence solitaire,
Sous l'empire de l'agrément,
Nous ne nous doutons nullement
Que déja le noir Sagittaire,
Couronné de tristes frimats,
Vient bannir Flore désolée,
Et qu'avec Pomone exilée
L'astre du jour fuit nos climats.

 Oui , malgré ces iiiétaïuurphoses , Nos bois semblem ciicor naissans ; Zt'phjfr n’a poin* quitté nos champs , Nos jardins ont encordes roses : On régnent les amusemcns Il est toujours des fleurs écloses , Et les plaisirs font le prinieins. Fæhappéde votre beriuitagc, Et sur ce- fortuné rivage Por'épar les songes légers , Voyez la nouvelle parure Dont s’embellissent ces vergers j Elève ici de !a Na ture , L’Art , lui prêtant ses soins brillaus , y forme un temple de verdure A la déesse des talens. Sortez du sein des violettes j Croissez , feuillages fortunés , Couronnez ces belles retraites , Ces dé •^ours , ces routes secrètes , Aux plus doux accords destinés ! Ma muse , pour vous attendrie , D’une charmaute x'êvcrie
Digitized by Coogte

Oui, malgré ces métamorphoses,
Nos bois semblent encor naissans ;
Zéphyr n'a point quitté nos champs,
Nos jardins ont encor des roses :
Où règnent les amusemens
Il est toujours des fleurs écloses,
Et les plaisirs font le printems.
Échappé de votre hermitage,
Et sur ce fortuné rivage
Porté par les songes légers,
Voyez la nouvelle parure
Dont s'embellissent ces vergers ;
Elève ici de la Nature,
L'Art, lui prêtant ses soins brillans,
Y forme un temple de verdure
A la déesse des talens.
Sortez du sein des violettes ;
Croissez, feuillages fortunés,
Couronnez ces belles retraites,
Ces détours, ces routes secrètes,
Aux plus doux accords destinés !
Ma muse, pour vous attendrir,
D'une charmante rêverie

f AU P. BOUGEANT. 147 Subit déjà l’aimable loi; Les bois , les vallons , les montagnes , Toute la setne des campagnes Prend une ame, et s’orne pour moi. Aux yeux de l’ignare vulgaire , Tout est mort, tout est solita're; Un bois n’est qu’un sombre réduit , Un ruisseau n’esl qu’une onde claire, Les zéphyrs ne sont que du bruit : Aux yeux que (ialliope éclaire , Tout brille , tout pense , fout vit ; Ces ondes tendres et plaintives, Ce sont des Nymphes fugitives Qui cherchent à se dégager De Jupiter pour un berger ; Ces fougères sont animées ; Ces fleurs qui les parent touiours , Ce sont des belles transformées , Ces papillons sont des Amours. Mais pourquoi ma raison oisive , D’une muse qui la captive Suivant les caprices légers. Cherche- t-elle sur cette rive Digitized by Google

Subit déja l'aimable loi ;
Les bois, les vallons, les montagnes,
Toute la scène des campagnes
Prend une ame, et s'orne pour moi.
Aux yeux de l'ignare vulgaire,
Tout est mort, tout est solitaire ;
Un bois n'est qu'un sombre réduit,
Un ruisseau n'est qu'une onde claire,
Les zéphyrs ne sont que du bruit :
Aux yeux que Calliope éclaire,
Tout brille, tout pense, tout vit ;
Ces ondes tendres et plaintives,
Ce sont des Nymphes fugitives
Qui cherchent à se dégager
De Jupiter pour un berger ;
Ces fougères sont animées ;
Ces fleurs qui les parent toujours,
Ce sont des belles transformées ;
Ces papillons sont des Amours.
Mais pourquoi ma raison oisive,
D'une muse qui la captive
Suivant les caprices légers,
Cherche-t-elle sur cette rive

148 É P I T R E Des objets au sage étrangers , Sans fixer sa vue attentive Sur l'exemple de ces bergers ? Si dans l'imposture éternelle De nos mensonges enchanteurs Il reste encor quelque étincelle De la nature dans nos cœurs j Sauvés du séjour des prestiges , Et cherchant ici les vestiges De l'antique simplicité , Sans adorer de vains fantômes , Décidons si ce que nous sommes * Vaut ce que nous avons été ; Et si , malgré leur douceur pui-e , Ces biens pour toujours sont perdus , Vojons-en du moins la figure , Comme on aime à. voir la peinture De quelque belle qui n'est plus. Oui, chez ces bergers, sous ces hêtres. J'ai vu dans la frugalité , Les dépositaires , les maîtres De la douce félicité j J'ai vu , dans les fêtes champêtres , Digitized by Google

Des objets au sage étrangers,
Sans fixer sa vue attentive
Sur l'exemple de ces bergers ?
Si dans l'imposture éternelle
De nos mensonges enchanteurs
Il reste encor quelque étincelle
De la nature dans nos cœurs ;
Sauvés du séjour des prestiges,
Et cherchant ici les vestiges
De l'antique simplicité,
Sans adorer de vains fantômes,
Décidons si ce que nous sommes
Vaut ce que nous avons été ;
Et si, malgré leur douceur pure,
Ces biens pour toujours sont perdus,
Voyons-en du moins la figure,
Comme on aime à voir la peinture
De quelque belle qui n'est plus.
Oui, chez ces bergers, sous ces hêtres,
J'ai vu dans la frugalité,
Les dépositaires, les maîtres
De la douce félicité ;
J'ai vu, dans les fêtes champêtres,

AU P- BOUGEANT. 149 J’ai vu la pure volupté Descendre ici sur les cabanes , Y répandre un air de gaîté , De douceur et de vérité , Que n’ont point les plaisirs profanes Du luxe et de la dignité. Parmi le faste et les grimaces Qu’entraînent les fêtes des cours , Thémire , dans scs plus beaux jours y Avec de Tesprit et des grâces , S’ennuie au milieu des Amours : Ici j’ai vu la tendre Lise , A peine en son quinzième été, Sans autre espoir que la franchise , Sans parure que la beauté , Plus heureuse , plus satisfaite D’unir avec agilité Scs pas au son d’une musette , Et , pamii les plus simples jeux , Portant le plaisir dans ses yeux Ecrit des mains de la nature , Avec de plus aimables feux Que n’en peut prêter l’imposture Digitized by Google

i5o É P I T R E A l’œil trompeur et concerté D’une coquette fastueuse Qui , par un sourire emprunté , Dans l’ennui veut paroître heureuse , Et jouer la vivacité. Qu’on censure ou qu’on favorise Ce goût d’un bonheur innocent ; Pour répondre h qui le méprise , Qu’il nous suffise que souvent. Pour fuir un tumulte brillant , Thémire voudroit être Lise , Et voler du sein des grandeurs Sur un lit de mousse et de fleurs. Feuillage antique et vénérable, Temple des bergers de ces lieux , Orme heureux, monument durable De la pauvreté respectable Et des amours de leure aïeux j O loi qui , depuis la durée De trente lustres révolus , Couvres de ton ombre sacrée Leurs danses , leurs jeux ingénus j Sur ces bords , depuis ta jeunesse

Digiiized by Google

A l'œil trompeur et concerté
D'une coquette fastueuse
Qui, par un sourire emprunté,
Dans l'ennui veut paroître heureuse,
Et jouer la vivacité.
Qu'on censure ou qu'on favorise
Ce goût d'un bonheur innocent;
Pour répondre à qui le méprise,
Qu'il nous suffise que souvent,
Pour fuir un tumulte brillant,
Thémire voudroit être Lise,
Et voler du sein des grandeurs
Sur un lit de mousse et de fleurs.
Feuillage antique et vénérable,
Temple des bergers de ces lieux,
Orme heureux, monument durable
De la pauvreté respectable
Et des amours de leurs aïeux;
O toi qui, depuis la durée
De trente lustres révolus,
Couvres de ton ombre sacrée
Leurs danses, leurs jeux ingénus;
Sur ces bords, depuis ta jeunesse

AU P. BOUGEANT. î5l Justpi’ik cette verte vieillesse, Vis-tu jamais changer les mœurs , Et la félicité première Fuir (levant la fausse lumière De mille brillâmes erreurs ? Non : chez cette race fidclle Tu vois encor ce pur flambeau De riimoceuce naturelle Que tu vojois biiller chez elle Lorsque tu ü’étois qu’arbrisseau ; Et , pour bien peindre la mémoire De ces mortels qui t’ont planté , Tu nous offres pour leur histoire Les mœurs de leur* postérité. Triomphe , règne sur les âges j Echappe toujours aux ravages D’Éole , du fer et des ans ; Fleuris jusqu’au dernier prinfems , Et dure autant que ces rivages; Au chêne , au cèdre fastueux , Laisse les tristes avantages D’orner des palais somptueux ; T.es lambris couvrent les faux sages , Digitized by Googte

Jusqu'à cette verte vieillesse,
Vis-tu jamais changer les mœurs,
Et la félicité première
Fuir devant la fausse lumière
De mille brillantes erreurs ?
Non : chez cette race fidelle
Tu vois encor ce pur flambeau
De l'innocence naturelle
Que tu voyois briller chez elle
Lorsque tu n'étois qu'arbrisseau ;
Et, pour bien peindre la mémoire
De ces mortels qui t'ont planté,
Tu nous offres pour leur histoire
Les mœurs de leur postérité.
Triomphe, règne sur les âges ;
Echappe toujours aux ravages
D'Éole, du fer et des ans ;
Fleuris jusqu'au dernier printems,
Et dure autant que ces rivages ;
Au chêne, au cèdre fastueux,
Laisse les tristes avantages
D'orner des palais somptueux :
Les lambris couvrent les faux sages,

.Tes rameaux couvrent les heureux. Tandis qu'instruit par la droitiir Et par la simple vérité , Mon esprit , toujours enchautc , Pénètre au sein de la nature , Et s'y plouge avec volupté ; Hélas î par une loi trop dure , Poussés vers l'éternelle nuit , Le Plaisir vole , le Tems fuit ; Et bientôt sous sa faux rapide , .Ainsi que les jardins d'Arinide, Ce lieu pour nous sera détruit. Trop tôt, hélas ! les soins pénibles Les bienséances inflexibles. Revendiquant leurs tristes droits , Viendront profaner cet a.sylc, Et , nous arrachant de ces bois , Nous replongeront pour six mois Dans l'afFreux chaos de la ville , Et dans cet éternel fracas • De ricus pompeux et d'embarras , Qui , pour tout esprit raisonnable, ^ujçis de gene et de pitié ,

Tes rameaux couvrent les heureux.
Tandis qu'instruit par la droiture
Et par la simple verité,
Mon esprit, toujours enchanté,
Pénètre au sein de la nature,
Et s'y plonge avec volupté;
Hélas! par une loi trop dure,
Poussés vers l'éternelle nuit,
Le Plaisir vole, le Tems fuit;
Et bientôt sous sa faux rapide,
Ainsi que les jardins d'Armide,
Ce lieu pour nous sera détruit.
Trop tôt, hélas! les soins pénibles,
Les bienséances inflexibles,
Revendiquant leurs tristes droits,
Viendront profaner cet asyle,
Et, nous arrachant de ces bois,
Nous replongeront pour six mois
Dans l'affreux chaos de la ville,
Et dans cet éternel fracas
De riens pompeux et d'embarras,
Qui, pour tout esprit raisonnable,
Sujets de gêne et de pitié,

i53 AU P. BOUGEANT. Ne sont que le jeu misérable D’ un ennui diversifié ! Mais, outre ces peines communes Qui nous attendent au retour, Outre les chaînes importunes Et de la ville et de la cour, Il est un fatal apanage De dégoûts encor plus nombreux , Qu’au retour des champêtres lieux Le funeste Apollon ménage A ses élèves malheureux. An milieu d’un monde frivole. Dont les nouveautés sont l’idole. Déjà je me vois revenu , Et , pour le malheur de ma vie , Par l’importune poésie Malgré moi-même un peu connu , Déjà j’entends les périodes Et les questions incommodes De ces furets de vers nouveaux, De CCS copistes généraux, Qqi, persuadés que l’étude Me tient absent depuis troiç mois , Digitized by Google

Ne sont que le jeu misérable
D'un ennui diversifié !
Mais, outre ces peines communes
Qui nous attendent au retour,
Outre les chaînes importunes
Et de la ville et de la cour,
Il est un fatal apanage
De dégoûts encor plus nombreux,
Qu'au retour des champêtres lieux
Le funeste Apollon ménage
A ses élèves malheureux.
Au milieu d'un monde frivole,
Dont les nouveautés sont l'idole,
Déja je me vois revenu,
Et, pour le malheur de ma vie,
Par l'importune poésie
Malgré moi-même un peu connu,
Déja j'entends les périodes
Et les questions incommodes
De ces furets de vers nouveaux,
De ces copistes généraux,
Qui, persuadés que l'étude
Me tient absent depuis trois mois,

i54 é p I t r e Vont s’imaginer que je dois Le tribut de ma solitude A l’oisiveté de leur voix. « Hé bien ! me dit l’un , dont l’icivlle Enchante l’esprit doucereux, « Sans doute, élève de Virgile , ■ Sur des pipeaux harmonieux, « De Lycidas et d’Amarylle « Vous aurez soupiré les feux? « Vous aurez chanté les lî'eaux yeux , « Les premiers soupirs de Sylvie, • Et des bouquets de la prairie « Vous aurez orné ses cheveux ? ■ « Qu’apportez-vous ? poiut de mystère, (Me vient dire avec un souris Quelque suivant de beaux-esprits, Insecte et tyran du parterre) ■ L’ouvrage est-il pour Thoniassin , « Pour Pélissier, ou pour Gossin ? » Je fuis , j’échappe à la poursuite Le ces colporteurs trop communs : Suis-je plus heureux dans ma fuite ? D’autres lieux , d’autres importuns ! Digilized by Google

Vont s'imaginer que je dois
Le tribut de ma solitude
A l'oisiveté de leur voix.
« Hé bien ! me dit l'un, dont l'idylle
Enchante l'esprit doucereux,
« Sans doute, élève de Virgile,
« Sur des pipeaux harmonieux,
« De Lycidas et d'Amarylle
« Vous aurez soupiré les feux?
« Vous aurez chanté les beaux yeux,
« Les premiers soupirs de Sylvie,
« Et des bouquets de la prairie
« Vous aurez orné ses cheveux ? »
« Qu'apportez-vous ? point de mystère,
(Me vient dire avec un souris
Quelque suivant de beaux-esprits,
Insecte et tyran du parterre)
« L'ouvrage est-il pour Thomassin,
« Pour Pélissier, ou pour Gossin ? »
Je fuis, j'échappe à la poursuite
De ces colporteurs trop communs :
Suis-je plus heureux dans ma fuite ?
D'autres lieux, d'autres importuns !

AU P. BOUGEANT. l55 m Enfin , dit-on, de votre absence « Revenez-vous un peu changé ? « Du sommeil de la négligence * A^otrc esprit enfin dégagé « Iinmolcra-t-il Tindolcuce «Aux succès d'un travail rangé? » Ainsi déclame sans justesse Contre les droits de la paresse Un froid censeur, qui ne sent pas Que , sans cet air de douce aisance , Mes vers perdroicnt le peu d'appas * Qui leur a gagné l'indulgence Des voluptueux délicats , Des meilleurs paresseux de France, Les seuls juges dont je fais cas. Par l'étude, par l'art suprême, Sur un froid pupitre amaigris , D'autres orneront leurs écrits ; Pour moi , dans cette gêne extrême , Je verrois mourir mes esprits. On ii'cst jamais bien que soi-même ; Et me voilà tel que je suis. Imprimés , affichés sans cesse ^ DIgitized by Google

i56 É P I T R E Et sVutrecliassant de la presse. Mille autres uous iiioudcrunt D’uu déluge d’écrits stériles , Et d’opuscules puériles Auxquels sans doute ils survivront : A cette ahondauce cruelle Je veux toujours, eu vérité, El de LaFare et de Chapelle Préférer la stérilité : J’aiiuc bien moins ce chêne énorme Dont la tige toujours informe S’épuise eu rameaux superflus , (^ue ce m^rte tendre et docile , Qui , croissant sous l’oeil de Vénus, M’a pas une feuille inutile, S’épanouit uégligemmeut , Et se couronne Icntetueut. Il est vrai qu’eu quittant la ville J’avois promis que , plus tranquille , Et dans moi-même enseveli , Je saurois , disciple d’Horace , Unir les nymphes du Parnasse Aux bergères de Tivoli. Digitized by Coogle

Et s'entrechassant de la presse,
Mille autres nous inonderont
D'un déluge d'écrits stériles,
Et d'opuscules puériles
Auxquels sans doute ils survivront :
A cette abondance cruelle
Je veux toujours, en vérité,
Et de La Fare et de Chapelle
Préférer la stérilité :
J'aime bien moins ce chêne énorme
Dont la tige toujours informe
S'épuise en rameaux superflus,
Que ce myrte tendre et docile,
Qui, croissant sous l'œil de Vénus,
N'a pas une feuille inutile,
S'épanouit négligemment,
Et se couronne lentement.
Il est vrai qu'en quittant la ville
J'avois promis que, plus tranquille,
Et dans moi-même enseveli,
Je saurois, disciple d'Horace,
Unir les nymphes du Parnasse
Aux bergères de Tivoli.

AU V, BOUGEANT, l5j J’uvois promis : mais tu t’abuses , Si tu comptes sur nos discours ; Cher ami , les sermens des Muscs Ressemblent à ceux des Amours. Dans la tranquillité profonde Du philosophe et du berger, Trois mois j’ai vécu sans songer Qu’Apollon fût encore au monde ; Et je t’avoue iugéuumeut Que ti-ès-peu fait à voir l’aurore Que j’aperçois dans ce monieut , Je ne laverrois poiut éclore Dans ce champêtre éloignement, Si des volontés que j’adore , Pour me fiiire rimer encore , Ne valoient mieux que mon serments Toi , dont la sagesse riante Souffre et seconde nos chansons , Ami , sur ta Ijre brillante Prépare-nous les plus doux sous : Dès qu’entraînés par l’habitude Au séjour de la multitude , Nous aurons quitté ce cautoa, 14. Digilized by Google

J'avois promis : mais tu t'abuses,
Si tu comptes sur nos discours ;
Cher ami, les sermens des Muses
Ressemblent à ceux des Amours.
Dans la tranquillité profonde
Du philosophe et du berger,
Trois mois j'ai vécu sans songer
Qu'Apollon fût encore au monde ;
Et je t'avoue ingénument
Que très-peu fait à voir l'aurore
Que j'aperçois dans ce moment,
Je ne la verrois point éclore
Dans ce champêtre éloignement,
Si des volontés que j'adore,
Pour me faire rimer encore,
Ne valoient mieux que mon serment.
Toi, dont la sagesse riante
Souffre et seconde nos chansons,
Ami, sur ta lyre brillante
Prépare-nous les plus doux sons :
Dès qu'entraînés par l'habitude
Au séjour de la multitude,
Nous aurons quitté ce canton,

i58 É P I T R E Chez uu élève d’Uraiiie , £utrc les fleurs et l’ainbrosic , Entre Déinocrite et Platon , De ta vertu toujours unie Nous irons prendre des leçons , Et t’en donner de la folie Que la bonne philosophie Permet à scs vrais nourrissons. Cette anacréontique orgie , Livrée à la vive énergie Du génie et du sentiment , Ne sera point assurément De CCS fêtes sombres et graves Où périt la vivacité , Ou les agrénieus sont esclaves , Et s’endorment daus les entraves De la pesante autorité .* Nous a'y choisirons point pour guide Cette raison froide et timide Qui toise impitoyablement Et la pensée et le langage , Et qui , sur les pas de l’usage , Kampe géométriquement. Digiiized by Google

Chez un élève d'Uranie,
Entre les fleurs et l'ambrosie,
Entre Démocrite et Platon,
De ta vertu toujours unie
Nous irons prendre des leçons,
Et t'en donner de la folie
Que la bonne philosophie
Permet à ses vrais nourrissons.
Cette anacréontique orgie,
Livrée à la vive énergie
Du génie et du sentiment,
Ne sera point assurément
De ces fêtes sombres et graves
Où périt la vivacité,
Où les agrémens sont esclaves,
Et s'endorment dans les entraves
De la pesante autorité :
Nous n'y choisirons point pour guide
Cette raison froide et timide
Qui toise impitoyablement
Et la pensée et le langage,
Et qui, sur les pas de l'usage,
Rampe géométriquement.

AU P. BOUGEANT. 1^9 Loin du mystère et de la gene , Pensant tout haut et sans effort. Admettant la raison sans peine, Et la saillie avec transport, D'une ville tumultueuse Nous adoucirons le dégoût : La raison est par-tout heureuse ; Le bonheur du sage est par-tout. Et puisqu'il faut du ton stoïque Égayer la sévérité , La ville , malgré ma critique , Et l'éloge du sort rustique , Reverra mon cœur enchanté : Dans ses caprices agréables , Et dans sou brillant le plus faux , Paris a des charmes semblables A ces coquettes adorables Qu'on aime avec tous leurs défauts. Mais quoi ! tandis que ma pensée , Plus légère que le Zéphyr , Folâtre à la fois et sensée , Vole sur l'aile du Plaisir , Dieux ! quelle nouvelle semée Digilized by Google

Loin du mystère et de la gêne,
Pensant tout haut et sans effort,
Admettant la raison sans peine,
Et la saillie avec transport,
D'une ville tumultueuse
Nous adoucirons le dégoût :
La raison est par-tout heureuse ;
Le bonheur du sage est par-tout.
Et puisqu'il faut du ton stoïque
Égayer la sévérité,
La ville, malgré ma critique,
Et l'éloge du sort rustique,
Reverra mon cœur enchanté :
Dans ses caprices agréables,
Et dans son brillant le plus faux,
Paris a des charmes semblables
A ces coquettes adorables
Qu'on aime avec tous leurs défauts.
Mais quoi ! tandis que ma pensée,
Plus légère que le Zéphyr,
Folâtre à la fois et sensée,
Vole sur l'aile du Plaisir,
Dieux ! quelle nouvelle semée

i6o É P I T Ü E Subitement dans J’univfrs Vient giaccr mon 9111c ulamiée^ Et quelle main de feux armée Lance la foudre sur mes vers ? Sur un char funèbre ponce , De s Grâces en deuil escortée, La Renommée en ce moment apprend que la Parque inhumaine , Sur les tristes bords de la Seine, Vient de plonger au monument Des m'utels le plus adorable, * L’ami de tout heureux talent Et de tout ce qui vit d’aimable , Le dieu même du sentiment , Et l’oracle de l’agrément. O toi , mon guide et mou modèle , Durable objet de ma douleur. Toi qui , malgré la mort cruelle , Respires encor dans mou cœur, Illustre Ariste, ombre immortelle, Ab ! si du séjour de uos dieux , Si , de ces brillantes retraite * L’tvêque de Luçoiu Digitized by Google

Subitement dans l'univers
Vient glacer mon ame alarmée,
Et quelle main de feux armée
Lance la foudre sur mes vers ?
Sur un char funèbre portée,
Des Graces en deuil escortée,
La Renommée en ce moment
M'apprend que la Parque inhumaine,
Sur les tristes bords de la Seine,
Vient de plonger au monument
Des mortels le plus adorable, *
L'ami de tout heureux talent
Et de tout ce qui vit d'aimable,
Le dieu même du sentiment,
Et l'oracle de l'agrément.
O toi, mon guide et mon modèle,
Durable objet de ma douleur,
Toi qui, malgré la mort cruelle,
Respires encor dans mon cœur,
Illustre Ariste, ombre immortelle,
Ah ! si du séjour de nos dieux,
Si, de ces brillantes retraites

* L'Évêque de Luçon.

AU P. BOUGEANT l6l Où les mûiics ingénieux Charmeiii les ombres satisfaites Des Sé vignes , des Lafayètes , Des Vcudüuies et des Chaulieus , Tu daignes, sensible ù nos rimes. Abaisser tes regards sublimes Sur le deuil de ces tristes lieux; Et si , de l'éternel silence Traversant le vaste séjour. Un dieu le porte dans ce jour La voix de ma reconuoissancc , Pardonne au légitime elFroi , Au sombre ennui qui fond sur moi , Si , dans les fastes de mémoire , Je ne trace point à ta gloire Des vers immortels comme toi. Moi , qui voudrois çn traits de flâme Graver aux yeux de l'avenir Ma tendresse et ton souvenir. Comme ils resteront dans mon ame Gravés jusqu'au dernier soupir, J'irois dans le temple des Gracee Laisser d'ineffîtcablcs traces « Digiiized by Google

Où tes mânes ingénieux
Charment les ombres satisfaites
Des Sévignés, des Lafayètes,
Des Vendômes et des Chaulieus,
Tu daignes, sensible à nos rimes,
Abaisser tes regards sublimes
Sur le deuil de ces tristes lieux;
Et si, de l'éternel silence
Traversant le vaste séjour,
Un dieu te porte dans ce jour
La voix de ma reconnoissance;
Pardonne au légitime effroi,
Au sombre ennui qui fond sur moi,
Si, dans les fastes de mémoire,
Je ne trace point à ta gloire
Des vers immortels comme toi.
Moi, qui voudrois en traits de flâme
Graver aux yeux de l'avenir
Ma tendresse et ton souvenir,
Comme ils resteront dans mon ame
Gravés jusqu'au dernier soupir,
J'irois dans le temple des Graces
Laisser d'ineffaçables traces

...

1Ô2 É P I T R E De cette sensible bonté , L’amour, le charme de notre âge. Ou , pour en dire davantage , L’éloge de rhiimanité ! Mais à travers les voiles sombres Quand je te cherche dans les ombres , Dans le silence du tombeau , Puis-je soutenir le pinceau ? Que les beaux arts , que le Portique , Que tout l’empire poétique, Où souvent tu dictas des lois, Avec la Seine inconsolable, Pleurent une seconde fois La perte trop irréparable D’Aristippc, d’Anacréon , D’A tticus et de Fénelon; Pour moi , de ma douleur profonde Trop pénétré pour la chanter. N’admirant plus rien en ce monde Où je ne puis plus t’écouter, Sur l’uine qui contient ta cendre. Et que je viens baigner de pleurs. Chaque printems je veux répandi'C Digitized by Google

De cette sensible bonté,
L'amour, le charme de notre âge,
Ou, pour en dire davantage,
L'éloge de l'humanité!
Mais à travers les voiles sombres
Quand je te cherche dans les ombres,
Dans le silence du tombeau,
Puis-je soutenir le pinceau?
Que les beaux arts, que le Portique,
Que tout l'empire poétique,
Où souvent tu dictas des lois,
Avec la Seine inconsolable,
Pleurent une seconde fois
La perte trop irréparable
D'Aristippe, d'Anacréon,
D'Atticus et de Fénelon:
Pour moi, de ma douleur profonde
Trop pénétré pour la chanter,
N'admirant plus rien en ce monde
Où je ne puis plus t'écouter,
Sur l'urne qui contient ta cendre,
Et que je viens baigner de pleurs,
Chaque printems je veux répandre

AU P. bougeant. i63 Le tribut des premières fleurs j Et puisqu'eufin je perds le maître Qui du vrai beau m'eût fait conuoître Les mystères les plus secrets , Je vais à tes sombres cyprès Suspendre ma lyre , et peut-être Pour ne la reprendre jamais. Digiiized by Google

É PITRE A MA SŒUR SUR MA CONVALESCENCE. To I , que la voix de ma douleur A fait voler vers moi du sein de ta patrie , Et qui , portant encor dans ton ame attendrie Du spectacle de mon iiiulheur La douloureuse rêverie, Apres mon péril même , en conserves Tlion'cur , Renais , rappelle la douceur De ton alégresse chérie , Ma Minerve , ma tendre sœur. Mais quoi ! suis-je encor fait pour nommer Palêgresse, Et pour en chanter les appas , Moi qui , depuis deux mois de mortelle tristesse, Ai vu sur ma demeure étinceler sans cesse La faux sanglante du trépas ? Par les songes du sombre empire, Enfans tumultueux du bizarre délire ^ Mou esprit si long- tems noirci Digitized by Google

ÉPITRE A MA SŒUR. l65 Pourra-t-il retrouver , sous ses épais nuages , Les pinceaux du plaisir, les brillantes images, Et lever le bandeau qui le tient obscurci? Quand sur les champs de Syracuse Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs , Aux bords désolés d'Aréthuse Daphné cherche-t-elle des fleurs? Dans de mâles et sages rimes , Si de l'inflexible raison Il ne falloit qu'olFrir les stoïques maximes, Ici , plus que jamais, j'en trouverois le tou : Je sors de ces instans de force et de lumière Où l'éclatante vérité. Telle que le soleil au bout de sa carrière , Donne à ses derniers feux sa plus vive clarté ; J'ai vu ce pas fatal où l'ame plus hardie , S'élançant de scs tristes fers. Et prête à voir finir le songe de la vie , Au poids du vrai seul apprécie Le néant de cet univers. Éclairé sur les vœux frivoles Et sur les faux biens des humains , Je pourrais à les yeux renverser leurs idolcr. Digitized by Googte

Pourra-t-il retrouver, sous ses épais nuages,
Les pinceaux du plaisir, les brillantes images,
Et lever le bandeau qui le tient obscurci?
Quand sur les champs de Syracuse
Un volcan vient au loin d'exercer ses fureurs,
Aux bords désolés d'Aréthuse
Daphné cherche-t-elle des fleurs?
Dans de mâles et sages rimes,
Si de l'inflexible raison
Il ne falloit qu'offrir les stoïques maximes,
Ici, plus que jamais, j'en trouverois le ton:
Je sors de ces instans de force et de lumière
Où l'éclatante vérité,
Telle que le soleil au bout de sa carrière,
Donne à ses derniers feux sa plus vive clarté;
J'ai vu ce pas fatal où l'ame plus hardie,
S'élançant de ses tristes fers,
Et prête à voir finir le songe de la vie,
Au poids du vrai seul apprécie
Le néant de cet univers.
Éclairé sur les vœux frivoles
Et sur les faux biens des humains,
Je pourrais à tes yeux renverser leurs idoles,

l66 ÉPITRE Les dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains , Et , dans mon ardeur intrépide , De la vérité moins timide Osant rallumer le flambeau , Juger et nommer tout avec cette assurance (^uc j’ai su rapporter du scia de la souffrance , Et de l’école du tombeau. Réduit , comme je fus , par l’arrêt inflexible Et de la douleur et tlu sort , A demander aux dieux le bienfait de la mort , Je te dirois aussi que cette mort, horrible Pour le vulgaire malheureux , Pour un sage n’est point ce spectre si terrible Sur qui les vils mortels n’osent lever les ^eux j Et qu’après avoir vu la misère profonde Des insectes présomptueux , De tous les êtres ennuyeux Dont le ciel a chargé la surface du monde , Ei qui rampent dans ces b;is lieux, Au premier arrêt de la Parque, Sans peine et d'un pas ferme ou passcroitla barque, Si la tendre amidé, si le iidèle amour N’arretoient l’ame dans leurs chaînes , Digitized by Google

Les dieux de leur folie, ouvrage de leurs mains,
Et, dans mon ardeur intrépide,
De la verité moins timide
Osant rallumer le flambeau,
Juger et nommer tout avec cette assurance
Que j'ai su rapporter du sein de la souffrance,
Et de l'école du tombeau.
Réduit, comme je fus, par l'arrêt inflexible
Et de la douleur et du sort,
A demander aux dieux le bienfait de la mort,
Je te dirois aussi que cette mort, horrible
Pour le vulgaire malheureux,
Pour un sage n'est point ce spectre si terrible
Sur qui les vils mortels n'osent lever les yeux;
Et qu'après avoir vu la misère profonde
Des insectes présomptueux,
De tous les êtres ennuyeux
Dont le ciel a chargé la surface du monde,
Et qui rampent dans ces bas lieux,
Au premier arrêt de la Parque,
Sans peine et d'un pas ferme on passeroit la barque,
Si la tendre amitié, si le fidèle amour
N'arrêtoient l'ame dans leurs chaînes,

A MA SŒUR. 167 Ft si leurs plaisirs , tour-à-iour, Plus vrais et plus vifs que nos peines, Ne uous faisoi eut chérir le jour. Mais de celte philosophie Je ne réveille point les lugubres propos; Tu ii'es faite que pour la vie ; Et t'entretenir de tombeaux , Ce scroit déployer sur la naissante aurore Du soir d'iîu jour obscur les nuages épais, Et donner à la jeune Flore Une couronne de cyprès. Qu'aitends-tu cependant? tu veux que ma méjnoîrc, Reiournaiit sur des jours d'alarmes cl d'ennuis , T'eu fasse la pénible histoire: Sur quels déplorables récits Exiges-tu que je m'arrête ! C'est rappeler mon amc aux portes de la mort. J'y consens : mais bannis l'effroi de la tempête , Je la raconte dans le port. Sur ses rameaux brisés et semés sur la terre Par la foudre ou l'effort des vents , Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans, Et, relevé des coups d'Éolc et du tonnerre,
Digitized by Google

Et si leurs plaisirs, tour-à-tour,
Plus vrais et plus vifs que nos peines,
Ne nous faisoient chérir le jour.
Mais de cette philosophie
Je ne réveille point les lugubres propos :
Tu n'es faite que pour la vie ;
Et t'entretenir de tombeaux,
Ce seroit déployer sur la naissante aurore
Du soir d'un jour obscur les nuages épais,
Et donner à la jeune Flore
Une couronne de cyprès.
Qu'attends-tu cependant ? tu veux que ma mémoire,
Retournant sur des jours d'alarmes et d'ennuis,
T'en fasse la pénible histoire :
Sur quels déplorables récits
Exiges-tu que je m'arrête !
C'est rappeler mon ame aux portes de la mort.
J'y consens : mais bannis l'effroi de la tempête,
Je la raconte dans le port.
Sur ses rameaux brisés et semés sur la terre
Par la foudre ou l'effort des vents,
Un chêne voit enfin d'autres rameaux naissans,
Et, relevé des coups d'Éole et du tonnerre,

l68 É P I T R E Il compte de nouveaux printcins. ' Le jour a reparu. Rien n’est loug-tems exirême. Ici étoit mon affreux tourment j J ai souffert plus de maux, au borddu inonunient, Que n’en apporte la mort même ; La douleur est un siècle, et la mort un inomenr. Frappe d’une main foudrojanie. Et frappé dans le sein des arts et des amours , De la santé la plus brillante - Je vis en un instant s’éteindre les beaux jours : Ainsi d’un ruisseau pur la Naïade éplorée , Dans une froide nuit, par le fougueux Borée De ses plus vives eaux voit enchaîner le cours. Dans cette langueur meurtrière , Comptant les pas du tems ti-op lent aux malhenre.tT. Quarante fois de la lumière J’ai vu disparoître les feux , Quarante fois dans sa carrière J’ai vu rentrer l’astre des deux : Et dans un si long intervalle , La Parque, d’une main fatale Arrachant de mes yeux les paisibles pavots Pour moi ue fila point une heure de repos ; * ' Digitized by Google

A MA SŒUR 169 Par le xuuffle brûlaut de lu fièvre iiidomlce Chaque jour ma force emportée , Beuaissoit chaque jour pour des touriucus nouveaux: Dans la fable de Proméihée Tu vois l'histoire de mes maux. Après l'efFroi qui suit l'attente du supplice, Voilé des plus noires couleurs, Parut enfin ce jour de malheureux auspice Où de l'humanité j'épuisai les douleurs ; Couché sur un bûcher et l'autel et le irûue D'Esculape et de Tisiphone , Courbé sous le pouvoir de leurs prêtres cruels , J'ai vu couler mon sang sous les couteaux mortels. Mon ame s'avança vers les rivages sombres ; Mais quel rayon lancé du sein des immortels, L'arrêtant à travers la région des ombres, Vint ranimer mes sens sur ces sanglans autels! Je crus sortir du noir abîme , Quand, revenant au jour, je me vis délivré: Je trompai le trépas, ainsi qu'une victime Que frappe un bras mal assuré j Inutilement poui*suivie , Et plus forte piu* la douleur , x5. Digilized by Google

Par le souffle brûlant de la fièvre indomtée
Chaque jour ma force emportée,
Renaissoit chaque jour pour des tourmens nouveaux :
Dans la fable de Prométhée
Tu vois l'histoire de mes maux.
Après l'effroi qui suit l'attente du supplice,
Voilé des plus noires couleurs,
Parut enfin ce jour de malheureux auspice
Où de l'humanité j'épuisai les douleurs ;
Couché sur un bûcher et l'autel et le trône
D'Esculape et de Tisiphone,
Courbé sous le pouvoir de leurs prêtres cruels,
J'ai vu couler mon sang sous les couteaux mortels.
Mon ame s'avança vers les rivages sombres :
Mais quel rayon lancé du sein des immortels,
L'arrêtant à travers la région des ombres,
Vint ranimer mes sens sur ces sanglans autels!
Je crus sortir du noir abîme,
Quand, revenant au jour, je me vis délivré :
Je trompai le trépas, ainsi qu'une victime
Que frappe un bras mal assuré ;
Inutilement poursuivie,
Et plus forte par la douleur,

É P I T R E 170 Elle arrache , eu fuyant , les restes de sa vie Aux coups du sticrificaicui-. Il est une jeune déesse , Plus agile qu*Hébé, plus fraîche que Vénus : Elle écarte les maux , les langueurs , laiff iblcssc ; . Sans elle 1a beauté u’esl plus ; * Les Amours , Bacchus et Morphée La soutiennent sur un tronbée / De myrie et de pampres orné , Taudis qu'à ses pieds abattue Bampe l’inutile statue Du dieu d'Epidaure enchaîné. Ame de l’univers , charme de uos années , Heureuse et tranquille Santé ! Toi qui viciîs renouer le fil de mes journées, Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté , Quand , prodigues des dons d’une courte jeunesse, Ne portant que la honte et d’amères douleurs A la trop précoce vieillesse , Les aveugles mortels abrègent tes faveurs; Je vais sacrifier dans tou temple champôti-e , Loin des cités et de l’ennui. Tou L uüus appelle aux champs; le printems va renaî i re» Digitized by Google

Elle arrache, en fuyant, les restes de sa vie
Aux coups du sacrificateur.
Il est une jeune déesse,
Plus agile qu'Hébé, plus fraîche que Vénus:
Elle écarte les maux, les langueurs, la faiblesse;
Sans elle la beauté n'est plus;
Les Amours, Bacchus et Morphée
La soutiennent sur un trophée
De myrte et de pampres orné,
Tandis qu'à ses pieds abattue
Rampe l'inutile statue
Du dieu d'Épidaure enchaîné.
Ame de l'univers, charme de nos années,
Heureuse et tranquille SANTÉ!
Toi qui viens renouer le fil de mes journées,
Et rendre à mon esprit sa plus vive clarté,
Quand, prodigues des dons d'une courte jeunesse,
Ne portant que la honte et d'amères douleurs
A la trop précoce vieillesse,
Les aveugles mortels abrègent tes faveurs;
Je vais sacrifier dans ton temple champêtre,
Loin des cités et de l'ennui.
Tout nous appelle aux champs; le printems va renaître,

A M A « Œ U R. 17* El j’y vais renaître avec lui. Dans cette retraite chérie De la sagesse et du plaisir y Avec quel goût je vais cueillir Jja reiuière épine fleurie , Et ue Philoinèle attendrie Kecevoir le premier soupir ! Avec les fleurs dont la prairie A chaque instant va s’embellir y Mou ame trop long-teins flétrie Va de nouveau s’épanouir, Et , loin de toute rêverie , Voltiger avec le zéphyr. Occupé tout entier du soin , du plaisir d’être , Au sortir du néant alfreux , Je ne songerai qu’à voir naître Ces bois , ces berceaux amoureux , Et cette mousse et ces fougères Qui seront , dans les plus beaux jours , Le trCine des tendres bergères , Et l’autel des heureux amours. O jours de la convalescence ! Jours d’une pure volupté ! t • /

Digitized by Goog[e

Et j'y vais renaître avec lui.
Dans cette retraite chérie
De la sagesse et du plaisir,
Avec quel goût je vais cueillir
La première épine fleurie,
Et de Philomèle attendrie
Recevoir le premier soupir !
Avec les fleurs dont la prairie
A chaque instant va s'embellir,
Mon ame trop long-tems flétrie
Va de nouveau s'épanouïr,
Et, loin de toute rêverie,
Voltiger avec le zéphyr.
Occupé tout entier du soin, du plaisir d'être
Au sortir du néant affreux,
Je ne songerai qu'à voir naître
Ces bois, ces berceaux amoureux,
Et cette mousse et ces fougères
Qui seront, dans les plus beaux jours,
Le trône des tendres bergères,
Et l'autel des heureux amours.
O jours de la convalescence !
Jours d'une pure volupté !

17a]É P I T R E ^ •> C’est une nouvelle naissance, Un rayon d’immortalité. Quel feu ! tous les plaisirs ont vole dans mon ame. J’adore avec transport le céleste flambeau , * Tout m’intéresse, tout m’enflainc; Pour moi Tuniveis est nouveau. Sans doute que le dieu qui nous rend l’exisienc© A l’heureuse convalescence Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens A ses regards impatiens Le chaos fuit , tout naît , la lumière commence > Tout brille des feux du printems. Les plus simples objets, le chant d’une fauvei te, . Le matin d’un beau jour, la verdure des bois , La fraîcheur d’une violette, Mille spectacles qu’autrefois . On voyoitavec nonchalance. Transportent aujourd’hui , présentent des appas Inconnus à l’indifférence , ^ El que la foule ne voit pas. Tout s’émousse dans l’habitude ; L’Amour s’endort sans volupté ; Las des mêmes plaisirs, las de leurmultituile. Digitized by Google

A MA SŒUR. 178 Le sentiment n’est plus flatté ; Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie, L’esprit sans force et sans clarté , Ne trouve que la léthargie De l’insipide oisiveté. Cléon , depuis dix ans de fêles et d'ivresse , ï'rais , brillant d’embonpoint , ramené chaque jour Entre la jeunesse et l’amour, Dans le néant de la mollesse Dort et végète tour-à-tour ; Lisis , depuis long-tems plongé dans les ténèbres Entre Hippocrate et les ennuis , Libre de leurs chaînes funèbres , Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits. Observez-les tous deux dans une même fête : Cléon n’y paroîtra que distrait ou glacé j T ont glisse sur ses sens ; nul plaisir ne s’arrête Au fond de son cœur émoussé r Toiitcharmera Lisis;cette nymphe est plus belle, Cette Sirène a mieux chanté , D’un plus aimable feu ce champagne étincelle, Ces convives joyeux sont la troupe itinnortcllo , Cette brune charpiante est la divinité. Digitized by Googte

Le sentiment n'est plus flatté ;
Dans le fracas des jeux, dans la plus vive orgie,
L'esprit sans force et sans clarté,
Ne trouve que la léthargie
De l'insipide oisiveté.
Cléon, depuis dix ans de fêtes et d'ivresse,
Frais, brillant d'embonpoint, ramené chaque jour
Entre la jeunesse et l'amour,
Dans le néant de la mollesse
Dort et végète tour-à-tour :
Lisis, depuis long-tems plongé dans les ténèbres
Entre Hippocrate et les ennuis,
Libre de leurs chaînes funèbres,
Vient de quitter enfin leurs lugubres réduits.
Observez-les tous deux dans une même fête :
Cléon n'y paroîtra que distrait ou glacé ;
Tout glisse sur ses sens ; nul plaisir ne s'arrête
Au fond de son cœur émoussé :
Tout charmera Lisis ; cette nymphe est plus belle,
Cette Sirène a mieux chanté,
D'un plus aimable feu ce champagne étincelle,
Ces convives joyeux sont la troupe immortelle,
Cette brune charmante est la divinité.

174 F. PITRE A MA SŒUR. CJcon est un sultan qu’un bonheur trop facile Prive (lu scntimeut, des ardeurs , des transports ; En vain de cent beautés une troupe inutile Lui cherche des désirs : infructueux efforts ! ^ Mahomet est au rang des morts. Lisis , dans ses ardeurs nouvelles , Est un voyageur de retour ; Éloigné des jeux et des belles, Le plus triste vaisseau fut long>tems son séjour ; Il touche le rivage ; à l’instant tout l’invite ; Et pour Lisis, dans ce beau jour, La première Pbilis des hameaux (l’alcntour Est la sultane favorite , Et le miracle de l’amour. FIN. Digitized by Googte

Cléon est un sultan qu'un bonheur trop facile
Prive du sentiment, des ardeurs, des transports;
En vain de cent beautés une troupe inutile
Lui cherche des desirs : infructueux efforts !
Mahomet est au rang des morts.
Lisis, dans ses ardeurs nouvelles,
Est un voyageur de retour ;
Éloigné des jeux et des belles,
Le plus triste vaisseau fut long-tems son séjour :
Il touche le rivage ; à l'instant tout l'invite ;
Et pour Lisis, dans ce beau jour,
La première Philis des hameaux d'alentour
Est la sultane favorite,
Et le miracle de l'amour.

FIN.

The text on this page is estimated to be only 5.00% accurate

Digltlzed by Coogle

The text on this page is estimated to be only 29.00% accurate

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 16.00% accurate

Digitized by Google

Digitized by Google